

TANIS

Trésors des Pharaons

Henri
Stierlin

Christiane
Ziegler



Préface par
Jean Leclant
de l'Institut

Seuil

Henri Stierlin et Christiane Ziegler

TANIS

Trésors des Pharaons

Photos par Henri Stierlin

Préface par Jean Leclant
de l'Institut

Seuil

Sommaire

Couverture

Page de titre

TANIS

Préface

Introduction

D'un coup de foudre à un livre

Plan de l'ouvrage

Illustrations et légendes

I. Les découvertes de Tanis dans le tumulte de la guerre

Au sein de la tourmente

Une trouvaille sans écho

La débâcle suspend les fouilles

La reprise des recherches à Tanis

II. Pourquoi fouiller à Tanis ?

Tanis, Avaris et Pi-Ramsès

La Bible et le trésor du Temple

Les circonstances du pillage

III. Une aventure prodigieuse : Montet exhume les premières tombes

L'ouverture des tombes royales

Stupeur, on trouve un pharaon inconnu

IV. Les trésors inviolés de Psousennès et d'Amonémopé

Les richesses de Psousennès Ier

Le caveau d'Amonémopé

Le retour et l'ultime découverte

Bilan des fouilles

L'oubli de Tanis

V. Originalité des tombes royales de la nécropole de Tanis

Les sépultures édifiées dans le désert

Les tombes royales de Tanis

Sarcophages et décor de la tombe

Viatique limité à l'essentiel

VI. De la fin des Ramessides au royaume de Tanis

L'invasion des « Peuples de la Mer »

La féodalisation du pays

Tanis, capitale des XXI^e et XXII^e dynasties

Les rois libyens à Tanis

VII. Tanis et ses trésors dans l'histoire égyptienne

La Ire période intermédiaire

Restauration et IIe période intermédiaire

Les trésors de Tanis et l'art pharaonique

Importance de l'orfèvrerie tanite

Deuxième Partie - par Christiane Ziegler

VIII. Les funérailles royales

Les croyances funéraires

L'embaumement

L'enterrement

IX. Le mobilier des tombes et sa signification

La protection des momies

Parures d'éternité

Colliers

Bracelets

Bagues

Armes et sceptres

Vases de métal précieux

Vases de pierre et de céramique

Les vases canopes

Les statuettes funéraires

Changement de conception

X. Matières et techniques

Les métaux des parures

Les pierres de couleur

Artisans et métallurgistes

Travail des orfèvres

Conclusion

Découvertes à venir

Réhabiliter la Basse Epoque

Remerciements

Notice biographique

Dates des découvertes des tombes de Tanis

Bibliographie sommaire

Index

Copyright d'origine

Achevé de numériser

TANIS

Trésors des Pharaons

Texte par Henri Stierlin
et Christiane Ziegler

Photos par Henri Stierlin

Avec 150 illustrations : 117 quadrichromies, 20 documents noir-blanc et 13 cartes, plans et dessins

Ces « Trésors des Pharaons » présentent les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie aux X^e et IX^e siècles avant J.-C., tels que les révèlent les découvertes de l'archéologue français Pierre Montet. Les richesses qu'il mit au jour sur le site de Tanis, dans le Delta égyptien, au cours des années 1939-1940 et 1945-1946, dans les sépultures inviolées de trois pharaons et de leurs proches forment le plus important ensemble de bijoux jamais exhumé en Egypte depuis la découverte de la tombe de Toutankhamon dans la Vallée des Rois en 1922.

Mais cette trouvaille capitale, fruit de dix années d'explorations, a été totalement éclipsée par les dramatiques événements de la Seconde Guerre mondiale. En montrant ces chefs-d'œuvre vieux de trois millénaires et merveilleusement conservés, ce livre constitue à proprement parler une révélation : très rares sont en effet, parmi les quelque six cents pièces que comptent les trésors de Tanis, celles qui furent publiées en couleur. Aussi la présentation de 117 planches en quadrichromie consacrées à ces splendeurs de la civilisation pharaonique constitue un véritable événement dans le domaine de l'édition d'art.

En outre, une telle publication lève le voile sur l'une des périodes les plus méconnues de l'histoire égyptienne. En ce temps-là, le Delta prend le pas, avec Tanis pour capitale, sur Thèbes, la grande cité religieuse de Haute Egypte. A Karnak sévissent en effet une féodalisation et un théocratisme réactionnaires : on voit alors s'exacerber l'antagonisme entre les grands prêtres d'Amon à Karnak et les souverains qui règnent en Basse Egypte en s'appuyant sur les ports du Delta qui sont en relation avec les marchands phéniciens. L'Egypte joue désormais un rôle marquant dans les grands courants commerciaux qui s'instaurent avec les échanges entre l'Orient et l'Occident.

Mais Chéchonq I^{er}, roi de la XXII^e dynastie de Tanis, fut aussi le conquérant qui s'empara de Jérusalem en 925 avant notre ère. Ses troupes pillèrent les trésors accumulés par le fastueux roi Salomon. Cette relation avec la Bible avait fasciné Pierre Montet. Elle fut le moteur de ses fouilles sur le site de Tanis.

Telle est cette époque que l'orfèvrerie tanite permet d'évoquer tant du point de vue culturel qu'esthétique : masques d'or, parures et bijoux, pectoraux rehaussés de pierres polychromes et d'émail, sarcophages d'argent, amulettes, bracelets, colliers et armes forment un ensemble éblouissant. Ce sont ces œuvres et leur contexte qu'analysent Henri Stierlin, sur le plan historique, et Christiane Ziegler, conservateur au Louvre, sur le plan des techniques et des symboles, dans ce grand livre consacré à un patrimoine artistique d'une importance exceptionnelle pour la connaissance du Proche-Orient au I^{er} millénaire avant notre ère.

Ainsi revivent des objets trop longtemps oubliés, qui ont pâti, au Musée du Caire, du voisinage trop illustre de Toutankhamon. Car les trésors de Tanis comptent, sans aucun doute, parmi les témoignages les plus éclatants de l'art pharaonique.

Légendes jaquette :

Face :

Le masque d'or du pharaon Chéchonq II,
qui régna à Tanis vers 890 avant J.-C.

Dos :

Détail d'un pectoral du pharaon Psousennès I^{er}

(1036-989), en or rehaussé d'émail et de pierres polychromes.



Préface

par Jean Leclant

De l’Egypte, toujours du nouveau, toujours des trésors – tant a été grande la splendeur de la civilisation pharaonique durant plus de trente siècles. Dans la longue liste des sites archéologiques de la vallée du Nil, le nom de Tanis n’est certes pas des plus connus. Et pourtant les trésors de Tanis exhumés par le professeur Pierre Montet entre 1939 et 1945 méritent de figurer parmi les plus prestigieux de l’archéologie mondiale.

C’est dans l’hiver 1941 que j’ai entendu pour la première fois parler des fouilles de Tanis. Durant les mois si noirs de l’occupation, dans le froid glacial de l’Institut d’Art et d’Archéologie de la rue Michelet, Jean Sainte-Fare Garnot, toujours généreux et à la recherche d’une large information, avait invité un professeur de l’Université de Clermont-Ferrand (c’était le lieu de repli de l’Université de Strasbourg) à nous présenter Tanis, un site du Delta oriental, où des découvertes venaient d’avoir lieu ; des clichés furent alors montrés par Pierre Montet : photographies prises rapidement au cours des dégagements, en noir et blanc – rien des splendeurs qu’offre le présent album. En raison des fracas de la guerre, les trouvailles de Tanis ne gagnèrent modestement qu’un cercle restreint de spécialistes ; tout au plus, quelques rares images furent diffusées par la presse : l’une montrait le savant, dans sa blouse de travail, se penchant sur le lit de camp où était étendue la dépouille parée d’ornements précieux d’un des pharaons qu’il rendait à la mémoire des hommes. Puis, le professeur Montet étant venu s’installer à Paris avec sa famille, les jeunes égyptologues d’alors furent initiés par lui à sa riche documentation ; ils furent invités à suivre de près la

publication, tout artisanale, du premier volume consacré à Osorkon II, sorti de la presse à bras en 1947.

Nommés pensionnaires à l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, Paul Barguet et moi-même fûmes conviés par le professeur Montet à venir l'assister dans les fouilles du tell de Sâh, qu'il n'avait pas manqué de reprendre dès la fin de la guerre. Long déplacement : un train archaïque jusqu'à Zagazig, populeuse cité du Delta, puis un très vieux taxi brinquebalant sur les levées de terre qui longent les canaux, entrecoupées de-ci de-là par les tranchées de dérivation des fellahs ; nous ne parvînmes que tard, dans la nuit, à Tanis. Au lever du jour, de la maison de fouilles, le vaste site était à nos pieds : des amoncellements de blocs de granit dans un moutonnement de koms de déblais et de murs de briques fondues sous les pluies. Tanis, ce n'est pas l'Égypte de la romance, le soleil et le ciel toujours bleu, les palmiers et les champs à la verdure multiple. Gorgé d'eau, le Delta connaît brumes et nuages ; des vents violents – de vrais déchaînements « séthiens » – soufflent souvent sur les immenses steppes salines. Il fallait beaucoup de courage à Pierre Montet pour mener, dans l'isolement et de dures conditions, les fouilles de Tanis. Sa ténacité lui avait valu d'entrer le 27 février 1939 dans la tombe du pharaon Osorkon II, puis le 18 mars dans celle inviolée de Psousennès, où l'accueillait l'étrange sarcophage d'argent hiéracocéphale d'un souverain jusqu'alors inconnu, Heqa-Kheper-Rê Chéchonq. Mais se profilaient dès alors les ombres de la guerre qui allait éclater durant l'été.

Lors des découvertes de 1939, Pierre Montet avait de peu franchi la cinquantaine : il était né en juin 1885 à Villefranche, dans le Beaujolais, belle région de coteaux et de vignobles, à laquelle il resta toujours attaché. C'est à l'Université de Lyon que l'égyptologie le « mordit », par l'enseignement de Victor Loret, qui demeura pour lui le Maître par excellence. Pensionnaire de l'I.F.A.O., il travaille sur les scènes des tombeaux de l'Ancien Empire, se rend dans le désert oriental, alors difficilement accessible, pour copier les inscriptions du Ouadi Hammâmât. Il est rappelé en Europe par le déclenchement de la Grande Guerre, où son courage lui dicte une vaillante conduite au front. C'est dans le sillage de l'armée d'Orient qu'il retourne dans le Proche-Orient, chargé d'une mission de fouilles à Byblos, sur les rivages phéniciens où la légende avait fait s'échouer le cercueil d'Osiris et où, dès l'Ancien Empire, était présente l'égyptienne Hathor ; fouilleur particulièrement heureux – il le restera

durant toute sa longue et magnifique carrière – Pierre Montet met au jour un groupe de tombes royales ; le fameux sarcophage d’Ahiiram lui livre la plus ancienne inscription alphabétique alors connue.

C’est avec le désir de continuer en Egypte même l’étude des rapports entre le monde sémitique et la vallée du Nil que le professeur Montet décide de reprendre l’exploration des ruines de Sâh el Hagar, l’antique Tanis. L’aventurier J.-J. Rifaud, puis Auguste Mariette en 1860 et Flinders Petrie en 1884 avaient déjà effectué des découvertes impressionnantes dans cette capitale du Delta : colosses royaux, porteurs d’offrandes, sphinx dits « hyksos » et plusieurs stèles importantes, dont celle dite de « l’an 400 ». D’une première visite en 1928, P. Montet retire cependant « la conviction que le site n’avait été qu’effleuré ». Avec une constance remarquable, il revient désormais chaque année, pour une longue campagne, sur cet immense tell, long de plus de trois kilomètres, s’élevant à trente-cinq mètres au-dessus de la mer.

Qui écrira jamais l’histoire véridique des missions de fouilles, loin des clichés banals où se complaît l’imagerie classique ? Si la personnalité du chef de mission est décisive, par son dynamisme et ses connaissances scientifiques, le choix des collaborateurs est essentiel. La mission Montet était une entreprise d’esprit familial. M^{me} Montet y jouait un grand rôle, par son bon sens et son efficacité. Dès leur jeune âge, Pernelle et Camille participèrent aux campagnes ; adolescentes, elles furent chargées des dessins et des photographies ; plus tard, Pernelle devait épouser Alexandre Lézine, l’architecte du chantier ; Fernand Beaucour, l’époux de Camille, aida aux publications. Aux temps héroïques de la découverte des tombeaux, l’équipe comportait l’architecte J.-L. Fougerousse, l’abbé Paul Bucher, un robuste Alsacien formé par W. Spiegelberg et spécialiste des textes funéraires, enfin Georges Goyon, d’une famille du canal de Suez, gai et ingénieux, maître dans l’art du déplacement des pierres, avec une équipe de forts à bras dits par antiphrase « les bras cassés » ; poursuivant ses études d’égyptologie à l’Université de Strasbourg, il devait entrer au Centre national de la Recherche scientifique, où il mena sa carrière, ponctuée d’importantes publications, jusqu’au grade de directeur de recherches. Les étapes de la découverte se lisent comme le plus passionnant des romans ; les bandits eux-mêmes n’y sont pas absents, avec l’heureux dénouement du transport au Musée du Caire des précieuses collections.

Avant les succès de 1939, le professeur Montet, que n'avait pas découragé l'état de ruine du grand temple jonché de tronçons d'obélisques et de colonnes brisées, avait, de façon régulière, tenu le public savant au courant de ses recherches et de ses interprétations : « Les Nouvelles Fouilles de Tanis, 1929-1933 » (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1933) ; « Le Drame d'Avaris, essai sur la pénétration des Sémites en Egypte » (1940) ; puis ce fut « Tanis, douze années de fouilles dans une capitale oubliée du Delta égyptien » (Paris, Payot, 1942). Pierre Montet était convaincu de l'identité d'Avaris, Pi-Ramsès et Tanis ; sur ce site, pour lui unique, les Hébreux captifs avaient moulé la brique, comme le rapporte la Bible ; en fait, les recherches plus récentes ont montré que le grand établissement hyksos et la capitale fondée par Ramsès II se trouvaient à une trentaine de kilomètres plus au sud ; Tanis, création des souverains de la XXI^e dynastie, leur « Thèbes du Nord », a été édifiée avec de nombreux réemplois provenant de Pi-Ramsès. Plus d'une hypothèse sur les rapports de Tanis avec le monde de la Bible doit être abandonnée : les inhumations « à la cananéenne » – celles de squelettes le plus souvent dans des jarres – s'expliquent de tout autre façon (l'examen précis de ces sépultures ajoutera sans doute un chapitre nouveau à l'histoire la plus ancienne du site) ; Tanis n'a certes pas non plus livré les trésors de Salomon ravis à Jérusalem par l'expédition victorieuse de Chéchonq I^{er}.

Mais que de lueurs cependant jetées sur l'histoire si mal connue de la troisième période intermédiaire. On ne saurait désormais traiter avec dédain l'Egypte du I^{er} millénaire avant notre ère. Si plus d'une incertitude demeure et si les spécialistes dissertent encore sur nombre de questions de détail, ces siècles « obscurs » sont sortis de l'ombre – et les découvertes du professeur Montet tiennent leur part dans les progrès de notre connaissance historique.

Les trouvailles de Tanis méritent également d'être mises en valeur dans une étude d'ensemble de l'art égyptien. Trop longtemps, après les merveilles de la XVIII^e dynastie, qui culmine dans les chefs-d'œuvre d'Aménophis III et de Toutankhamon, et les réalisations grandioses de Ramsès II, tel Abou Simbel, on n'a évoqué qu'une longue décadence, celle de la Basse Epoque. En fait, après les Ramessides, l'art égyptien connaît encore un millénaire et demi d'étonnantes réussites ; au commencement de ce long parcours, les « trésors de Tanis » sont un témoignage décisif. Certes les très beaux bronzes d'époque libyenne ont été déjà l'objet d'une réhabilitation : la Takoushit d'Athènes et la Karomâmâ du Louvre, le

« dénommé Mosou » du Louvre encore, le Pétoubastis Gulbenkian. L'orfèvrerie de Tanis mérite, elle aussi, d'être connue des historiens de l'art et du grand public ; elle doit prendre sa place auprès de celle de Toutankhamon, à laquelle on ne manquera pas de la comparer : pas moins de deux cent cinquante pièces, dont quatre masques d'or, deux sarcophages d'argent gravés d'un très fin décor, de nombreux pectoraux et pendentifs, de splendides colliers, des bracelets, des doigts et des sandales en or, des armes et des cannes, ainsi qu'un très riche matériel liturgique d'aiguières, de patères, de coupes et de bols – objets qui ne figuraient d'ailleurs pas dans la tombe du petit prince de la XVIII^e dynastie. On s'interrogera sans doute sur l'importance et la qualité de la chaudronnerie d'argent ; le « métal blanc », longtemps prisé par les Egyptiens plus que l'or, témoignerait-il vraiment, dès le tout début du I^{er} millénaire, du commerce phénicien avec, dans l'extrême Occident, les fameuses mines du sud de l'Espagne ? On devra souligner la pureté dépouillée de l'art de Tanis, sa sobriété, son élégante simplicité.

L'attention admirative apportée à des œuvres auxquelles les circonstances n'ont pas donné le renom qu'elles méritent devrait permettre de répondre à deux vœux. Au Musée du Caire, le trésor de Tanis ne pourrait-il pas quitter les deux petites pièces obscures où il est entassé pour une place d'exposition plus digne de son éclat ? Le second souhait serait que, sur le tell lui-même, les fouilles continuées par Jean Yoyotte et Philippe Brissaud offrent de mieux comprendre la fondation de Tanis, le rôle de cette capitale du Nord, l'étonnante situation des sépultures à l'intérieur même d'un temple (qui préfigure celles des rois saïtes, comme l'a rapporté Hérodote, II, 109), enfin peut-être et surtout la disposition des tombes elles-mêmes : car a-t-on jamais vu des caveaux sans chapelles ? De tous points de vue, à Tanis doit revenir sa juste place dans l'archéologie et l'histoire de l'Égypte éternelle.

Jean Leclant

Professeur au Collège de France

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Introduction

C'était en 1942. La France se trouvait au fond de l'abîme. En pleine guerre, j'ai lu passionnément le « Tanis » de Pierre Montet. L'égyptologue y racontait la découverte qu'il venait de faire, en 1939-1940, des tombes royales inviolées des pharaons Chéchonq, Psousennès et Amonémopé. J'avais 14 ans. Ce récit a été pour moi l'équivalent des « Aventuriers de l'Arche perdue » pour les jeunes cinéphiles d'aujourd'hui.

Passionné d'archéologie, j'avais reçu en 1939 la totalité des photos du trésor de Toutankhamon, découvert en 1922 par Carnarvon et Carter. Avec Tanis, je compris d'emblée que Montet apportait une trouvaille comparable.

D'un coup de foudre à un livre

Dès lors, une envie me saisit comme une obsession : contempler ces deux trésors au Musée du Caire. La guerre terminée, je n'eus de cesse de retourner en Egypte où j'étais né. Il me fallut attendre la fin de la première guerre israélo-arabe. En 1949, le tonnerre des canons s'était à peine tu que je traversai le Delta de Port-Saïd à Alexandrie avant de monter au Caire, où je débarquai au Musée égyptien. Mon éblouissement fut total.

Mais si chacun, dans le grand public, connaissait Toutankhamon, personne ne parlait de Tanis. La dernière trouvaille de la mission Montet ne remontait pourtant qu'à trois ans : il s'agissait de la découverte de la tombe d'Oundebaounded dans les appartements funéraires du roi Psousennès, par laquelle s'achevait la série des splendeurs exhumées par les égyptologues français à Tanis.

Dorénavant, je fus habité par l'idée de rendre justice au sensationnel succès de la ténacité et du flair qui révélait au monde cette somptueuse collection archéologique mise au jour pendant la guerre. Tanis devait connaître une notoriété internationale. Les chefs-d'œuvre trouvés dans les

tombes du Delta seraient présentés à tous les amoureux de l'art pharaonique...

Là aussi, il me fallut m'armer de patience, malgré plusieurs campagnes d'étude effectuées en Egypte. En 1981, après avoir réalisé une première série de prises de vue du trésor de Tanis au Musée du Caire, j'entamai des négociations avec l'Egypte par l'entremise de l'Ambassade de Suisse pour l'organisation d'une exposition sur Tanis. Les premiers contacts furent pris auprès du D^r Ahmed Kadry, président de l'organisation des Antiquités égyptiennes, par M. l'ambassadeur Jean Cuendet, tandis que je poursuivais les excellentes relations nouées avec le D^r Mohammed Saleh, directeur du Musée égyptien au Caire. Ces négociations furent longues et tardaient à aboutir, si bien que la France les reprit d'un commun accord et les mena à bien pour aboutir à une présentation d'une cinquantaine d'objets du Caire au Grand Palais à Paris en 1987.

Dès lors, le trésor de Tanis commence à sortir de l'anonymat. Ses merveilles s'apprêtent à briser plus de 40 ans d'ostracisme et de semi-clandestinité.

L'expérience qui fut la mienne lors des prises de vue au Musée du Caire m'a valu d'avoir entre les mains, en 1981 et en 1985, les objets les plus précieux de Tanis, et en particulier l'orfèvrerie. Ce contact direct a achevé de me convaincre de la beauté de ces créations vieilles de 3 000 ans qui sont parvenues jusqu'à nous dans un état de conservation vraiment miraculeux. Il m'a d'autant mieux permis de les comparer à d'autres productions que j'avais photographié également le trésor de Toutankhamon.

Aujourd'hui, c'est par un livre que je tente d'exprimer la splendeur des chefs-d'œuvre de Tanis. Un livre qui présente aussi bien les objets majeurs restés au Caire que ceux qui sont offerts à la contemplation du public européen. En complétant ainsi les collections figurant à l'exposition parisienne par une série de pièces maîtresses qui n'ont pu quitter l'Egypte, je pense fournir au lecteur une idée plus complète de ce prodigieux ensemble de bijoux et de parures pharaoniques, que l'on doit à la ténacité et à l'intelligence de Pierre Montet. On mesurera mieux encore, grâce à ces apports originaux, le génie d'un peuple qui a su donner forme aux matériaux les plus purs pour en faire des bijoux, des amulettes ou de la vaisselle rituelle. Les parures polychromes ou les masques d'or de Tanis attestent la parfaite maîtrise des artistes qui ont œuvré en des temps obscurs

et méconnus, pour ne pas dire décriés, parce qu'ils relèvent de la Basse Epoque.

Cette publication consacrée aux trésors de Tanis doit donc contribuer à réhabiliter une période sombre de l'histoire égyptienne. Il n'est que temps de s'aviser de l'extraordinaire perfection des créations sorties des mains d'artisans de cet âge abusivement dénigré.

Plan de l'ouvrage

Ce livre qui se veut à la fois un hommage à Pierre Montet, le grand découvreur, et une exaltation des splendeurs qu'il a révélées au monde, se construit selon une double perspective : celle du texte et celle de l'image.

Le texte est le fruit d'une collaboration avec une spécialiste des bijoux pharaoniques, l'égyptologue Christiane Ziegler, conservateur au département des Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre, à Paris, professeur d'archéologie et commissaire de l'exposition Tanis, qui a bien voulu se charger des chapitres concernant directement les pièces archéologiques, en seconde partie du livre.

Pour ma part, j'ai le plaisir de retracer, dans la première partie, l'aventure de Montet et de son équipe, ainsi que le cadre historique dans lequel les œuvres de Tanis ont vu le jour, il y a trois millénaires.

Dans le premier chapitre, je relate les circonstances dramatiques entourant les fouilles qui ont abouti à la découverte des différentes tombes de Tanis, au cours de la deuxième Guerre mondiale. Le propos est de mettre en regard les dates de chaque trouvaille avec les événements contemporains durant l'affrontement entre l'Allemagne nazie et les Alliés.

Le chapitre II s'efforce d'analyser les raisons qui ont poussé Montet à fouiller à Tanis. Il évoque l'intérêt de l'archéologue pour les témoignages de la Bible qui attestent les relations existant entre les pharaons tanites et le roi Salomon en particulier.

Dans le chapitre III, on suit les palpitants exploits de l'équipe de chercheurs français conduite par Pierre Montet, exhumant, en 1939, les premières tombes inviolées dans l'aire du temple de Tanis.

Le chapitre IV poursuit la relation des découvertes. Il a trait à la mise au jour de la plus riche de ces sépultures : celle du pharaon Psousennès I^{er}, ouverte en février 1940. Puis Montet trouve la tombe du pharaon

Amonémopé le 25 avril de la même année, soit trois semaines seulement avant le début de la « débâcle » durant la « guerre éclair » qui conduit à l'armistice de juin 1940.

Avec le chapitre V, c'est l'étude des tombes royales de Tanis qui est abordée par comparaison avec les nécropoles de Memphis, d'une part, et de la Vallée des Rois, en Haute Egypte, d'autre part. Architecture et décor sont évoqués pour souligner l'originalité des sépultures royales tanites.

Le chapitre VI brosse, dans ses grandes lignes, le cadre historique relatif à la fin du Nouvel Empire et à l'époque des rois de Tanis. Il s'efforce de déterminer les sources de richesses de la capitale du Delta, aux XI^e et X^e siècles avant notre ère. Par là même, il veut expliquer la provenance des opulents trésors exhumés par Montet.

Cette démarche conduit à réhabiliter, dans le chapitre VII, les pharaons tanites oubliés et leur époque trop souvent regardée avec condescendance. Elle montre en particulier que les arts du métal – orfèvrerie et bronzes à la cire perdue – atteignent alors un niveau très remarquable, attestant une haute culture.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage, Christiane Ziegler évoque, quant à elle, au chapitre VIII, les funérailles royales, telles qu'il faut se les imaginer au temps de Psousennès, entre le moment de la mort du souverain et son ensevelissement. On suit la fabrication des objets d'orfèvrerie qui accompagneront le défunt dans la tombe, tout en saisissant leur rôle dans le rituel funéraire.

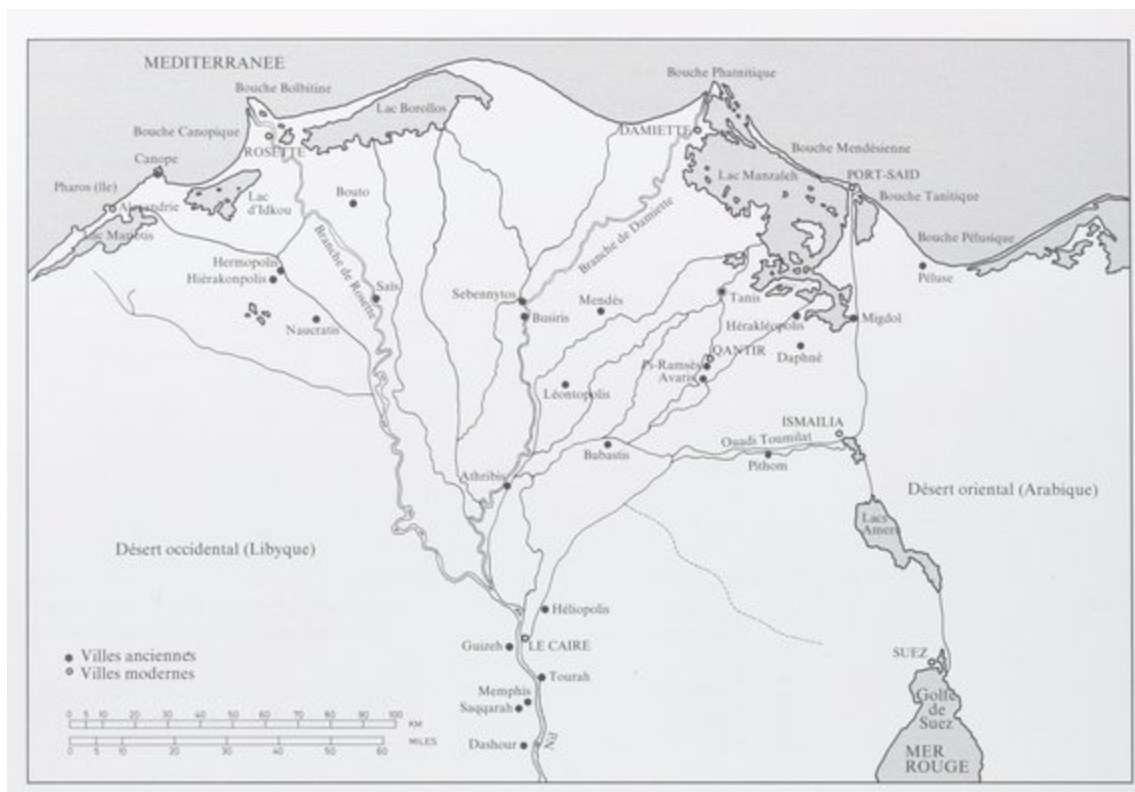
Au chapitre IX, l'égyptologue étudie le mobilier des tombes tanites. C'est la présentation des sarcophages, des parures d'éternité et de la vaisselle précieuse déposés dans la sépulture royale.

Le chapitre X permet enfin à la spécialiste qu'est Christiane Ziegler d'étudier les matières et techniques de l'orfèvrerie égyptienne, telle qu'elle apparaît dans toute sa splendeur avec les trésors de Tanis.

Dans la conclusion, je résume les différentes interventions qu'a connues la tombe de Psousennès I^{er} à la suite d'une série d'ensevelissements de souverains et de leurs proches. Puis je tente d'établir le bilan des caractères de l'art tanite à la lumière des trésors découverts par Pierre Montet.

Illustrations et légendes

Pour ce qui est de l'illustration de cet ouvrage – dont les légendes sont rédigées par Christiane Ziegler-, il faut souligner tout d'abord qu'elle est entièrement traitée en couleur, hormis quelques documents historiques. Les différents trésors issus des tombes tanites sont regroupés en unités distinctes et disposés selon un ordre chronologique. On trouvera donc successivement les objets de Psousennès I^{er} (Planches 1 à 55), d'Oundebaounded (Planches 56 à 73), du pharaon Amonémopé (Planches 74 à 87), de l'enfant-prêtre Hornakht (Planches 88 et 89), et enfin de Chéchonq II (Planches 90 à 104), après quoi figurent quelques objets contemporains, appartenant au musée du Louvre (Planches 105 à 115), et un pendentif du Caire qui, ne faisant pas partie du trésor de Tanis, se situe néanmoins à la même époque (Planches 116 et 117). Inutile de souligner que toutes les pièces figurant du numéro 1 au numéro 104 appartiennent au Musée égyptien du Caire, où elles ont été photographiées.



Carte du Delta du Nil, avec les principales villes antiques à l'époque du royaume de Tanis.
On notera que les bouches par lesquelles les branches du Nil se jettent dans la Méditerranée ont considérablement divagué au cours des siècles et ne correspondent plus aux ramifications actuelles du Delta.

Ainsi, avec ses 117 illustrations en couleur, ce livre d'art couvre 75 objets de Tanis. Sur ce total, on compte quarante documents relatifs à des pièces tanites ne figurant pas à l'exposition du Grand Palais. La majorité des objets du trésor de Tanis n'avait jamais paru en couleur.

Au titre de l'illustration figurent également des documents d'actualité en noir et blanc qui relatent, pour les années 1939-1940 et 1946, les découvertes de Montet. De plus, des cartes, des plans et des dessins complètent la documentation graphique de cet ouvrage.

Enfin, le lecteur trouvera en appendice une information technique, telle que sources bibliographiques, brève biographie de Pierre Montet, tableaux chronologiques, index et tables.

Telle est la disposition de cet ouvrage qui, avec ses légendes développées, ayant trait à l'illustration présentée selon une progression chronologique, doit permettre en quelque sorte une double lecture : celle du texte proprement dit, et celle du commentaire des planches qui fournit les données essentielles pour une compréhension de l'art de Tanis.

I. Les découvertes de Tanis dans le tumulte de la guerre

Lorsque l'on évoque les trésors de Tanis devant un public non spécialisé, on suscite généralement l'étonnement, pour ne pas dire la perplexité. De quoi s'agit-il ? Où se trouve donc Tanis ? De quand datent ces objets ? Les trésors pharaoniques de Tanis proviennent d'une nécropole qui se situe dans le Delta égyptien. Les œuvres mises au jour remontent en général au X^e siècle avant notre ère. Mais cette explication ne suffit pas pour dissiper le voile de mystère qui entoure Tanis.

En revanche quiconque s'avise de demander à des amateurs d'art, tant soit peu au courant des chefs-d'œuvre exhumés en Egypte, s'ils connaissent le trésor de Toutankhamon recevra une réponse positive. Des livres et une exposition qui a parcouru le monde ont popularisé l'extraordinaire amoncellement de richesses trouvées en 1922 par Carter à la Vallée des Rois. Avec l'ouverture de la sépulture de Toutankhamon réapparaissaient les splendeurs enfouies pour un roitelet falot, oublié de tous, qui avait été enseveli à la hâte vers 1346 avant notre ère, au lendemain des bouleversements de la « révolution amarnienne ». L'exhumation de Toutankhamon représenta un véritable coup de tonnerre pour tous les curieux de l'histoire des civilisations. Pour la première fois un hypogée royal réapparaissait au grand jour avec toutes ses richesses.

Mais du trésor de Tanis, il y a fort à parier que l'interlocuteur n'aura jamais entendu parler, hormis s'il est égyptologue... Or la découverte des tombes royales inviolées de Tanis est la plus fantastique aventure de l'égyptologie, après celle de Toutankhamon qui la précéda d'une vingtaine d'années.

Or, à Tanis, ce n'est pas une tombe unique, mais bien trois sépultures de pharaons et deux tombes de leurs proches – un prince-prêtre et un général – qui furent exhumées par une mission française. Les fouilleurs eurent la bonne fortune de mettre la main sur les richesses inouïes destinées aux souverains, avec leurs cercueils d'argent, leurs extraordinaires parures, leur vaisselle d'or et leurs masques funéraires admirables. Pourquoi n'en a-t-on

pas fait plus grand cas ? Pourquoi ces bijoux et ces inestimables témoignages d'une civilisation vieille de trois millénaires n'ont-ils pas connu d'emblée la célébrité, comme ce fut le cas pour les trouvailles de lord Carnarvon et de Howard Carter ?

C'est à répondre à cette interrogation que j'aimerais m'attacher en tout premier lieu. Car la semi-clandestinité dans laquelle est restée confinée jusqu'ici la découverte des trésors de Tanis nécessite une explication. Cet oubli est totalement immérité. Et ce ne sont ni les découvreurs ni les pièces mises au jour qui sont responsables de cet état de fait. La qualité des objets d'orfèvrerie est remarquable. Leur style et leur perfection technique sont tels qu'ils mériteraient les plus grands titres de gloire. Devant pareille injustice, une certaine presse aurait tôt fait de parler de « malédiction des pharaons de Tanis » !

1 Aucune tombe égyptienne n'a livré autant d'objets en argent que celle de Psousennès, pharaon de Tanis qui régna entre 1036 et 989 avant notre ère. Ici le couvercle du sarcophage d'argent, pièce unique, figurant le pharaon sous l'aspect d'une momie les bras repliés sur la poitrine. Des divinités et des formules protectrices ciselées dans le métal couvrent le corps du pharaon. Un bandeau et un cobra d'or massif illuminent le visage animé par des yeux incrustés de pâte colorée.



Et pourtant la disgrâce dans laquelle est tombée la sensationnelle découverte s'explique fort bien : le trésor de Tanis a été trouvé non pas durant la période de l'entre-deux-guerres – comme celui de Toutankhamon (1922) – mais durant la tourmente dans laquelle a sombré le monde lors des tragiques événements de la deuxième Guerre mondiale. Car les tombes tanites ont été mises au jour entre 1939 et 1946. Les conflits opposant d'une part les Alliés aux puissances du nazisme et du fascisme en Europe et en Afrique du Nord, et d'autre part les Américains aux Japonais en Extrême-Orient, ont occulté totalement l'importance de ces témoins de la civilisation pharaonique. Quelle que fût leur valeur, le monde avait autre chose à faire que de se préoccuper des trouvailles des égyptologues...

Il n'est pas inutile d'évoquer le contexte historique dans lequel se situent les recherches couronnées de succès des fouilleurs de Tanis : il faut en effet se remémorer les faits dramatiques qui accompagnent les travaux de la mission française de Tanis, dirigée par Pierre Montet.

Au sein de la tourmente

C'est lors de la onzième campagne de fouilles à Tanis que débutent les sensationnelles trouvailles : nous sommes au début de 1939. Le 27 février à 14 heures, l'égyptologue Pierre Montet, professeur à l'université de Strasbourg, pénètre dans la sépulture – hélas violée – du pharaon Osorkon II, premier maillon d'une série de tombes royales situées dans l'enceinte du grand temple de Tanis. Ces travaux ont débuté en 1936 dans un ensemble de maisons que prospectent les archéologues. Ceux-ci sont à l'ouvrage alors qu'a lieu la guerre civile en Espagne. Les investigations se poursuivent dans une atmosphère de crise, marquée, en particulier, par les catastrophiques accords de Munich scellant la cession du territoire des Sudètes au III^e Reich, afin de tenter de calmer les appétits de Hitler. Ces concessions faites par les gouvernements franco-britanniques ne firent qu'encourager l'Allemagne dans sa politique d'expansion, ainsi que l'a déjà révélé l'apathie de l'Europe face à l'Anschluss qui fait de l'Autriche une province allemande en date du 15 mars 1938.

A Tanis, le 18 mars 1939, Montet pénètre dans la sépulture d'un pharaon nommé Psousennès, dans laquelle il découvre tout d'abord le sarcophage d'argent intact d'un autre pharaon du nom de Chéchonq. Or cet instant

inoubliable que constitue pour tout archéologue l'ouverture d'une tombe inviolée est presque passé sous silence dans la presse, tant est dramatique la situation internationale. Le public inquiet n'a que faire de la découverte d'une sépulture, fût-elle royale et vieille de trente siècles.

En effet, le jeudi 16 mars 1939, l'armée allemande a pénétré en territoire tchéco-slovaque. Les titres que l'on peut lire dans le quotidien « Le Temps », en date du 17 mars, attestent la gravité de l'instant : « La fin de la Tchéco-Slovaquie – Le Führer s'est installé au château de Prague. » Un décret de Hitler institue un « protectorat de Bohême et de Moravie ». Le samedi 18 mars – qui coïncide avec la mise au jour de la première tombe inviolée de Tanis – « Le Temps » évoque les bombardements aériens qui ont lieu dans le cadre de la guerre d'Espagne par les forces de l'Axe : « La ville de Carthagène a été de nouveau bombardée hier par cinq avions Savoïa », et, commentant le fait accompli des nazis en Tchéco-Slovaquie, un rédacteur rédige cet intitulé : « Le protectorat institué en Bohême-Moravie est une innovation sans précédent en Europe. »

A Paris, en conséquence de cette situation politique explosive, la chambre accorde les pleins pouvoirs au cabinet Daladier. Le 21 mars, on peut lire : « Retour triomphal du Führer à Berlin. » Ce même jour, à Tanis, Montet procède à l'ouverture du sarcophage de Chéchonq en présence du roi Farouk d'Égypte, venu du Caire tout exprès pour assister à cet événement solennel. Dans l'atmosphère de tension internationale extrême qui règne en Europe, on conçoit que le fait n'ait guère frappé les esprits. A fin avril, la campagne de fouilles est achevée. Malgré les circonstances éminemment défavorables, la prospection reprendra pourtant l'année suivante. La montée des périls ne parviendra pas à juguler l'enthousiasme des chercheurs qui perçoivent l'imminence de la réussite qui doit couronner leurs efforts.

Entre temps, les événements se sont précipités : en avril 1939, Mussolini occupe l'Albanie. Le 23 août voit la signature du pacte germano-soviétique, et le 24 août, face à la menace des armées du Reich massées à la frontière polonaise, la Grande-Bretagne garantit formellement l'indépendance de la Pologne. Mais les troupes allemandes franchissent pourtant la ligne fatidique et pénètrent en Pologne. Le 3 septembre, le sort en est jeté : la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à Hitler. Alors va commencer, sur le front du Rhin, la « drôle de guerre ». A l'est, l'URSS entre à son tour en campagne contre la Pologne en date du 7 septembre.

Sous les coups conjugués des forces nazies et communistes, l'Etat polonais s'effondre. Le 29 septembre, c'est la chute de Varsovie.

Néanmoins, le succès que constitue la première découverte d'une tombe inviolée à Tanis conduit Montet à rouvrir son chantier dès janvier 1940, malgré la situation de belligérance entre la France et l'Allemagne. Le 15 janvier, les fouilles reprennent. D'emblée, l'équipe française met au jour, dans le complexe du tombeau d'Osorkon II, le sarcophage d'un jeune prince nommé Hornakht. Cette sépulture, bien que pillée dès l'antiquité, contient encore de riches parures.

Là aussi, l'écho est faible sur le plan international. En effet, en ce début d'année, le monde est préoccupé par cette lutte entre David et Goliath que représente l'agression soviétique contre la Finlande, perpétrée en décembre 1939. « L'URSS bombarde les villes ouvertes de Finlande », s'insurge-t-on dans les quotidiens français.

En même temps, la presse cherche à tirer la leçon de la première bataille navale de la guerre : la fin du « croiseur de poche » allemand « Graf von Spee » au large du Rio de la Plata, où l'avait traqué une escadre britannique.

Mais si sur le front ouest il n'y a toujours rien à signaler (RAS, selon le jargon des états-majors), on peut lire dans « Le Temps », en date du 15 janvier 1940 : « Plus de quatre cents avions soviétiques ont participé aux raids contre la Finlande : une journée d'épouvante. » On conçoit que face à de tels événements la découverte d'une tombe à moitié pillée appartenant à un jeune prince inconnu ne revête qu'une signification dérisoire...

Les fouilles de Tanis ne s'en poursuivent pas moins régulièrement, bénéficiant de l'immobilisme qui règne sur la frontière du Rhin. Le 15 février, l'équipe française trouve enfin l'entrée du caveau du pharaon Psousennès qui se révèle être inviolé. Ce même jour, la signature des accords économiques germano-soviétiques déclenche l'enthousiasme à Berlin, alors que se poursuit l'offensive russe contre la ligne Mannerheim. « Il se confirme que, dans la bataille de Summa, l'armée rouge a laissé 40000 hommes sur le terrain et a dû abandonner au moins 200 chars d'assaut », relate « Le Temps ».

A Paris, où on ignore encore la découverte de Tanis, on annonce la mort, le 16 février 1940, de l'écrivain J.H. Rosny Aîné, décédé à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, qui fut l'auteur de « La Guerre du Feu » et président de l'Académie Goncourt... En Egypte, en revanche, le 21 février 1940 a lieu, sur le site de Tanis, l'ouverture solennelle du premier sarcophage de granit

du pharaon Psousennès I^{er}, en présence du roi Farouk. Le couvercle d'un second sarcophage de pierre, inclus dans le premier, est soulevé peu après, révélant la présence d'une troisième enveloppe : le cercueil entièrement en argent qui contient la momie royale. Mais en France, on évoque plutôt les transports maritimes coulés en Atlantique par les sous-marins allemands (plus de 86 000 tonnes en une semaine !) et la préparation, par les grandes sociétés artistiques, du Salon de Paris (!). Etrange insouciance.

Une trouvaille sans écho

Le 23 février 1940, Pierre Montet procède à l'ouverture du cercueil d'argent, révélant les parures d'or du mort. L'événement est relayé par les agences de presse. Il n'éveille guère d'intérêt dans le monde. Rien qui soit comparable à l'engouement suscité par les trouvailles de Toutankhamon. « Le Temps » ne mentionne les faits, dans un article du 25 février, que sous le titre : « Académie des inscriptions et belles-lettres », sur une colonne. On y peut lire en tout et pour tout la relation suivante : « Le secrétaire perpétuel, M. René Dussaud, fait connaître que la correspondance qu'il a reçue confirme que M. Pierre Montet vient de découvrir à Tanis la chambre funéraire du pharaon Psousennès ainsi que son sarcophage. La conservation des peintures et la richesse des objets déposés autour de la momie du pharaon sont, paraît-il, tout à fait exceptionnelles. » Les grands titres du quotidien sont polarisés par le débat sur la censure à la chambre et par le discours du chancelier Hitler pour l'anniversaire du parti national-socialiste.

Le 28 février 1940, le roi Farouk demande à la mission française de Tanis de poursuivre ses fouilles, suite à la localisation, toujours dans la tombe de Psousennès, d'une autre sépulture qu'il est impossible de laisser sur place. Il faut la déménager en hâte afin de la soustraire aux convoitises durant la future absence des égyptologues. Auparavant, le caveau de Psousennès fait l'objet d'une véritable « fouille de sauvetage », et l'enlèvement des objets précieux a lieu entre le 3 et le 7 mars.

Au nord de l'Europe, quatorze divisions soviétiques attaquent Viborg. Le conflit russo-finlandais va s'achever dès le 13 mars, avec l'accord de Moscou par lequel la Finlande est contrainte de céder plusieurs provinces à l'URSS. Le 19 mars a lieu la rencontre Mussolini-Hitler au Brenner, destinée à renforcer l'Axe entre l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste.

Donnant suite au vœu du roi Farouk, Montet poursuit la fouille et entre le 16 avril dans la tombe voisine de celle de Psousennès, où repose un pharaon nommé Amonémopé.

Que de bouleversements le monde n'a-t-il pas connu dans le courant de ces mois terribles de 1940 ! Le 10 avril, « les Allemands débarquent dans plusieurs ports norvégiens ». « Le Danemark a été envahi par les troupes du Reich ». C'en est fait de la « drôle de guerre ». Le 11 avril, Oslo est occupé par les Allemands. Néanmoins « Le Temps » peut annoncer en date du 15 avril : « Les Alliés remportent une grande victoire navale : sept torpilleurs allemands sont détruits à Narvik par des unités britanniques ». Puis, le mardi 16 avril – jour de l'entrée dans la sépulture d'Amonémopé – les forces britanniques débarquent en Norvège.

2 Ce détail du sarcophage d'argent de Psousennès I^{er} nous permet de découvrir les traits du souverain. Le visage triangulaire, le nez légèrement busqué évoquent les portraits de pharaons du début de la XVIII^e dynastie comme Hatchepsout ou Thoutmôsis III.



Un écho de Tanis parvient aux oreilles des Parisiens dans « Le Temps » du 20 avril 1940 sous le titre : « Les découvertes archéologiques en Egypte ». On y lit en provenance du Caire, 19 avril, que « Le professeur Montet, de l'université de Strasbourg, qui mit au jour en février dernier la demeure funéraire du roi Psousennès (en Basse Egypte), à l'emplacement de l'ancienne ville de Tanis, a procédé, en présence du roi Farouk, à l'ouverture des salles adjacentes, où il découvrit la tombe du pharaon Amonémothe (sic), successeur de Psousennès, dans la vingt et unième dynastie. Autour du sarcophage de granit, contenant la momie du pharaon, se trouvaient de nombreux vases, des statuettes et tous autres objets d'art d'or, d'argent et de cuivre, ainsi que tout un mobilier funéraire. »

Ces trésors de tombes royales inviolées sont emmenés au Caire en date du 3 mai 1940, par un convoi sévèrement gardé. Les objets sont exposés au Musée égyptien et Montet quittera le Caire le 13 mai 1940. Il restera absent de Tanis durant trois années en raison des événements.

La débâcle suspend les fouilles

L'embrasement est désormais général sur l'Europe. Il ne sera plus question d'égyptologie durant les années à venir. Le samedi 11 mai, « Le Temps » titre : « Les forces allemandes de terre et de l'air ont franchi la nuit dernière les frontières hollandaise, belge et luxembourgeoise ». Le 12 mai, Neville Chamberlain donne sa démission et Winston Churchill lui succède comme premier ministre. Le 16 mai, « le commandement hollandais donne aux troupes (...) l'ordre de déposer les armes ». Le 17 mai, on signale que « dans la bataille de Belgique, les opérations ont pris le caractère d'une guerre de mouvement ». Euphémisme pour caractériser la débâcle qui commence sur le front de l'ouest.

Le 31 mai, « les armées franco-britanniques, au prix des plus durs combats, se replient sur le camp retranché de Dunkerque », écrit toujours « Le Temps », qui signale un raid aérien allemand sur la région parisienne qui fait 254 morts et 652 blessés. Le 6 juin 1940, après l'évacuation de Dunkerque, « la bataille de France » se mue en « guerre éclair ». Le 11 juin, « Le Temps » cesse de paraître. Le 14 juin, les Allemands sont dans Paris.

En date du 18 juin 1940, alors que le général de Gaulle lance son appel de Londres, « le maréchal Pétain engage des pourparlers avec l'Allemagne

pour mettre un terme aux hostilités », écrit « Le petit Dauphinois ». Et c'est l'armistice. Le 1^{er} juillet, le gouvernement va s'installer à Vichy, en « France libre ». Il y a deux mois seulement que Montet a emmené au Caire les derniers trésors trouvés à Tanis !

Pendant les trois ans qui vont suivre, ce sera l'occupation, la bataille d'Angleterre, la lutte germano-russe sur le front de l'est, l'entrée en guerre des Etats-Unis, suivie de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le débarquement des Alliés en Normandie le 6 juin 1944, puis la libération de Paris le 25 août. Mais la guerre n'est pas finie pour autant : l'Allemagne se bat furieusement sur tous les fronts jusqu'au printemps 1945 qui marquera son effondrement.

Le 10 avril 1945, on lit dans « Le Journal de Genève » : « Quatre-vingt mille Allemands sont enfermés en Hollande », et le 11 avril, ils sont « encerclés dans Vienne ». Le 12 avril, « les Russes pénètrent en Moravie ». La victoire des Alliés se profile à l'horizon quand on apprend la mort du président Roosevelt le 13 avril 1945. Le président Truman lui succède.

3 « Chair des dieux », l'or conférait l'immortalité aux momies royales. Ce merveilleux masque de Psousennès rivalise sans peine avec celui de Toutankhamon. Il s'en distingue par sa superbe simplicité. Ici ni jeu de couleurs, ni incrustations de pierre ; tout l'effet réside dans l'éclat du visage lisse et rayonnant qui se détache sur les fines ciselures parant les attributs royaux.



La reprise des recherches à Tanis

Alors, ne pouvant plus attendre la fin des hostilités, Pierre Montet reprend, le 15 avril 1945, les fouilles de Tanis, où il sait que dorment encore des trésors inviolés. Avant même que le tumulte des armes ne s'éteigne en Europe, la mission française se remet au travail.

Sur le front, des opérations dramatiques ont pourtant lieu : « Le 17 avril, les Russes déclenchent leur offensive contre Berlin – Le front de l'Oder et de la Neisse n'est qu'un immense brasier », écrit « Le Journal de Genève ». Dès le 18 avril, on peut parler de « l'agonie du III^e Reich ». Le 22 avril, Berlin est investie par le maréchal Joukov, et le 27 avril, le front d'Italie s'effondre. Le 28 avril, la bataille de Berlin entre dans sa phase finale. Le 2 mai, le monde apprend la mort d'Hitler et la chute de la capitale du Reich. Le 8 mai 1945, « la guerre est finie en Europe ». Elle s'achève par la reddition inconditionnelle de l'Allemagne.

Au 30 juin 1945, Montet met fin à une treizième campagne de fouilles sur le site de Tanis. Un mois et demi plus tard, le Japon capitule, après l'explosion des deux bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki (les 6 et 9 août 1945).

On est en plein procès de Nuremberg, où comparaissent les criminels de guerre nazis, lorsque Montet entreprend sa quatorzième campagne à Tanis. L'atmosphère en Egypte est tendue. Le 13 février 1946, l'équipe découvre, grâce aux sondages d'Alexandre Lézine, architecte de la mission, la tombe intacte d'un général des archers de Psousennès, nommé Oundebaounded. C'est la cinquième sépulture contenant des trésors que Montet ouvre à Tanis. Ce même jour, des incidents ont lieu au Caire, où se sont soulevés les étudiants. Le 15 février, le cabinet de Nokrachi Pacha est démissionnaire. Le 17 février Sidky Pacha est chargé par le roi Farouk de former le gouvernement. Le 21 février, l'émeute gronde au Caire et bientôt l'hôtel de la Fondation égyptologique reine Elisabeth est « pris d'assaut, pillé et incendié par la populace », écrit Jean Capart, dans les « Chroniques d'Egypte » (janvier 1947), rendant ainsi compte des événements dont il a été le témoin lors de l'explosion de violence que connaît l'Egypte au lendemain de la guerre.

Dans son compte rendu du 16 février 1946, l'Académie annonce l'entrée en son sein de l'historien René Grousset, né en 1885. C'est dans « Le Monde » du 26 février 1946 que l'on trouve, sous le titre « Académie des

inscriptions et belles-lettres », la mention de la dernière trouvaille de Montet, relatée en ces termes : « Le secrétaire perpétuel parle d'une découverte importante que vient de faire en Egypte M. Montet, correspondant de l'Académie. Des informations contradictoires ont été publiées à ce sujet. Une dépêche de M. Montet, transmise par le Ministère des Affaires étrangères, annonce simplement : « Découverte Tanis tombeau intact, trésor artistique historique. » Le même jour, on peut lire dans ce même quotidien : « Six mois après la fin de la guerre, la garnison japonaise de Bali a capitulé » !

Des renseignements plus complets sur la découverte de Montet ne seront publiés que le mardi 5 mars 1946 dans « Le Monde », sous le titre : « Académies -Académie des inscriptions et belles-lettres : Les découvertes archéologiques de Tanis ». Le texte est le suivant : « M. Ch. Picard apporte d'intéressantes précisions sur les découvertes effectuées en Egypte, à Tanis, par M. Montet et ses collaborateurs. Depuis longtemps les archéologues savaient qu'une chambre secrète avait été aménagée dans le tombeau de Psousennès (début du I^{er} millénaire avant J.-C.). Le 13 février ils y entrèrent par le toit. Les représentations peintes sur les quatre côtés leur apprirent qu'ils se trouvaient dans le tombeau du commandant des archers : Oun-debaou, déjà connu. Le mort avait été enseveli dans un cercueil d'argent placé dans un cercueil de bois doré. Mais ces deux pièces ont souffert de l'humidité. <Un peu de dorure, quelques plaques, les tenons et les clous de bronze, et beaucoup de poussière, voilà tout ce qu'il en reste>, écrit M. Montet. Toutefois les parures et la vaisselle sont de premier ordre et merveilleusement conservées. Certaines pièces sont très originales par la forme ou par le décor, surtout trois patères et une coupe qui ressemble à une fleur épanouie. Un scarabée et une bague viennent de Ramsès II et plusieurs inscriptions apportent du nouveau. »

4 Avec une délicatesse infinie, l'orfèvre a modelé le visage idéalisé du pharaon Psousennès, rayonnant d'une jeunesse éternelle. L'éclat de l'or est tempéré par les incrustations de pâte et par les ciselures d'une incroyable virtuosité qui parent la coiffure némès, le collier floral comme la barbe tressée.



Tel est le cadre historique dans lequel s'est déroulée la mise au jour de cinq riches sépultures, dont trois royales, que Pierre Montet a découvertes à Tanis entre le 18 mars 1939 et le 13 février 1946. Au regard des effroyables événements contemporains de ces travaux archéologiques, les trouvailles n'ont eu guère de chance de susciter l'engouement du public. Et ce ne sont pas les publications de Montet – sous forme d'articles dans des revues spécialisées, de livres parus pendant l'occupation ni même la superbe « somme » en trois grands volumes consacrée à la « Nécropole royale de Tanis », tirée à 475 exemplaires (1947-1951-1960) – qui parviendront à rendre célèbre cette fantastique aventure de l'archéologie qui nous vaut le plus bel ensemble de trésors pharaoniques depuis celui de Toutankhamon. Les chefs-d'œuvre de Tanis attendront près d'un demi-siècle pour connaître la large diffusion à laquelle ils peuvent prétendre.

Seuls le tumulte des armes et les convulsions de la planète ravagée par des conflits terribles permettent de comprendre le silence qui est tombé sur l'une des plus phénoménales découvertes archéologiques du XX^e siècle. Dans une Europe plongée dans la stupeur par la révélation des camps de concentration et qui panse tant bien que mal ses plaies en se jetant dans la reconstruction pour réparer les ravages des bombardements qui ont éventré les villes et anéanti les voies de communication, acculant à l'exode des millions d'hommes et condamnant à la famine des nations affaiblies, on comprend aisément que la presse et le public n'aient guère pris garde à l'exhumation de bijoux, de parures funéraires et de masques, fussent-ils en or et vieux de trois millénaires.

L'événement de la découverte une fois dépassé, le temps s'étant écoulé sur l'actualité proprement dite – une actualité largement occultée par d'autres faits bien plus importants, relevant d'une Histoire en train de s'écrire pour la planète entière – les trésors de Tanis peuvent refaire surface. Le recul est aujourd'hui suffisant pour qu'il soit possible d'entrevoir un bilan des résultats éclatants obtenus par les fouilles françaises dans le Delta durant la deuxième Guerre mondiale. Il est désormais loisible de projeter sur la riche moisson de Montet les faisceaux d'une actualité renouvelée : celle de l'émergence à la conscience collective de cet ensemble exceptionnel de bijoux et de parures funéraires destinés à accompagner les rois défunts dans l'autre monde. Car ces splendeurs arrachées à leur « demeure d'éternité » sont les témoins d'une des plus grandes civilisations de l'humanité. Elles sont nées du besoin des hommes qui vivaient voici

trois mille ans de se rassurer sur leur vie d'outre-tombe. Elles procèdent de la volonté de donner aux souverains les moyens d'accéder à l'immortalité par delà les portes de la tombe. Et c'est en cela que les chefs-d'œuvre de Tanis méritent de sortir de l'incognito dans lequel ils sont confinés et de briller de tous leurs feux à la face du monde.

II. Pourquoi fouiller à Tanis ?

Tanis n'est nullement un lieu inexploré lorsque Pierre Montet décide d'y entreprendre des fouilles. D'autres l'ont précédé sur l'emplacement des ruines proches du village de Sâh el Hagar (Sâh-les pierres), nom actuel du site, qui fait allusion aux blocs de rocher qui parsèment le sol. En cet endroit, le Delta du Nil – vaste plaine d'alluvions – ne recèlerait aucun matériau lithique, s'il n'avait connu une longue occupation aux temps pharaoniques. C'est la présence de ces blocs épars qui vaut donc à l'agglomération moderne son appellation. Car la ville antique qui se dressait ici fut une capitale de l'Égypte. A ce titre, elle se couvrit de monuments érigés non seulement en brique, mais en calcaire, en granit et en grès. Toutes ces pierres furent coûteusement amenées de Tourah, d'Assouan et du Gebel Silsileh, ou plus simplement prélevées sur les ruines des cités voisines, comme avaient coutume de le faire les anciens Égyptiens.

Mais ce qui frappe d'emblée, à Tanis, c'est l'énorme colline artificielle : le tell, ou amoncellement de décombres, s'accumulant de génération en génération sur le site habité, ne couvre pas moins de 400 ha. Il est lui-même entouré de monticules secondaires, témoignant de l'importance de la ville, dont la fondation remonte à une haute antiquité. Avec ses temples effondrés ou disparus, Tanis occupe un emplacement clé pour l'Égypte ancienne : à l'est du Delta, sur la branche tanitique du Nil qui la fait communiquer avec la Méditerranée, elle est à la fois abritée des incursions par mer en raison des marais et du dédale de fourrés qu'offre le lac Manzaleh sur la frange deltaïque, et proche des déserts orientaux en bordure desquels elle monte la garde face aux envahisseurs asiatiques qui pourraient surgir des immensités flanquant le Sinaï. La situation de la ville en fit un port important du commerce entre l'Égypte et la Phénicie-Palestine.

Tanis, Avaris et Pi-Ramsès

La localisation du site a posé bien des énigmes aux égyptologues, même si les prospections ont débuté avec les premiers pas de l'archéologie : à la fin

du XVIII^e siècle déjà, l'expédition de Bonaparte reconnaît le site. Montet rapporte que Dolomieu prend des notes à Sên, puis que Cordier publie l'essentiel des renseignements collectés, en se fondant sur ses souvenirs, l'original des écrits rédigés sur place ayant disparu durant la captivité des soldats et officiers français qui se sont rendus aux Anglais trois ans après le désastre d'Aboukir. Ces premières informations sont consignées dans le Tome VIII de la splendide « Description de l'Egypte » parue en 1809.



5



6

5-6 Après avoir emmailloté les doigts des mains et des pieds de Psousennès dans de fines bandelettes de lin, les embaumeurs les avaient parés des doigtiers d'or. Chacun d'eux portait une alliance et plusieurs bagues au chaton de pierre.

Dès 1825 – alors que Champollion parvient à déchiffrer les premiers mots écrits en hiéroglyphes – Rifaud fouille parmi les ruines de Tanis pour le compte de Drovetti. Il y fait ample moisson de statues, de sphinx et de colosses qui prennent le chemin de l'Europe. Montet signale que si Champollion ne visita pas Tanis, il en recommanda l'exploration en priorité.

Mariette qui s'installe à Tanis en 1860 ne se contente pas de récolter des œuvres d'art pour fournir les musées, mais entreprend de véritables fouilles, en particulier dans le grand temple, dont les cours, avec leurs obélisques et leurs colonnes, retiennent son attention. Ses recherches contribuent à faire mieux connaître l'histoire pharaonique grâce à la découverte de la stèle dite de l'an 400, qui sera toutefois perdue du vivant même du savant, après avoir été copiée. Montet la retrouvera quelque soixante-dix ans plus tard.

Après une période d'oubli, où les statues exhumées par Mariette gisent sur le sol, Barsanti emporte, en 1904, une série de pièces importantes qu'il remet au Musée égyptien du Caire que dirige Maspéro. Désormais le site de Tanis reste à l'abandon durant un quart de siècle, sans que n'y soit entreprise la moindre fouille. Pourtant les débats sur l'identité de la cité en ruine vont bon train. En effet, dès l'expédition de Bonaparte, les spécialistes s'opposent sur l'histoire de ce site : Tanis n'aurait-elle pas porté, auparavant, le nom d'Avaris, capitale des Hyksos, ces envahisseurs orientaux qui pénètrent en Basse Egypte vers 1750 avant J.-C., mettant fin au Moyen Empire ? D'autres prétendent qu'elle correspond plutôt à Pi-Ramsès, la brillante résidence édifiée par Ramsès II dans le Delta oriental.

Montet, quant à lui, pensait qu'Avaris, Pi-Ramsès et Tanis ne formaient qu'une seule et même ville. Il exprime cette opinion tant dans son « Drame d'Avaris » (1940) que dans « Tanis, douze années de fouilles dans une capitale oubliée du Delta égyptien » (1942). Il réunissait en un site unique Tanis, la capitale des Hyksos et le site où les Hébreux avaient passé leur période de servitude en Egypte, sous Ramsès II. Jusqu'à nos jours, ce débat, alimenté par Flinders Petrie et Griffith, en 1885, puis par Maspéro, à la fin du siècle passé, et enfin par Alan Gardiner, vers 1920, n'a pas fini d'agiter les égyptologues. Dans son ouvrage de synthèse intitulé « La Civilisation de l'Egypte pharaonique » (Paris 1965), François Daumas écrit qu'Avaris est « peut-être devenue Tanis ». Il ajoute que Pi-Ramsès se trouvait « peut-être à l'emplacement de l'actuelle Qantir ». Cette prudence montre à quel point l'archéologie du Delta reste embryonnaire. Et c'est tout à l'honneur de

Montet d'avoir voulu soulever le voile de mystère qui enveloppe encore « la moitié de l'Égypte antique ».

Aujourd'hui, on sait que Pi-Ramsès se trouve à 25 km environ au sud de Tanis, et Avaris est localisée elle-même à 2 km environ au sud de Pi-Ramsès, ainsi que l'ont révélé des fouilles toutes récentes conduites par une équipe allemande. Pi-Ramsès, sur la branche pélusique du Nil, en bordure directe du désert, est le lieu où travaillèrent les Hébreux, ainsi que le rapporte l'Exode. Esclaves, ils y forment la main-d'œuvre affectée à la construction de la capitale de Ramsès II. Ce pharaon guerrier, poussé par des nécessités stratégiques, voulait s'établir sur la frange du Delta pour être en mesure de conduire plus aisément ses campagnes asiatiques et de défendre, le cas échéant, l'Égypte contre une tentative d'invasion hittite. Car la bataille de Qadesh, au lendemain de laquelle les deux adversaires se vantent d'avoir remporté la victoire, avait été une chaude alerte. C'est de Pi-Ramsès, sous Merenptah, fils de Ramsès II, que les Hébreux quittent l'Égypte vers 1235 avant notre ère.

Quoi qu'il en soit, Montet, avant même d'entreprendre ses premières fouilles à Tanis, pense que la ville se confond avec Pi-Ramsès. Cette hypothèse ne sera pas sans conséquence sur son choix lorsqu'il s'agira pour lui d'opter pour un champ d'action en Égypte. Il faudra garder présent à l'esprit ce fait quand on abordera les raisons qui ont milité, dans la pensée de l'égyptologue, pour le choix de Tanis.

Dès 1920, au lendemain de la Grande Guerre, où il s'est battu vaillamment, Montet qui a séjourné auparavant en Égypte, entreprend des fouilles à Byblos, sur la côte phénicienne. Pendant quatre années, outre les vestiges de la civilisation gibilitique, il trouve les traces de l'Égypte pharaonique. Il découvre un temple et une nécropole, mais s'intéresse tout spécialement aux innombrables témoignages de la présence égyptienne. Ceux-ci s'étendent de l'Ancien Empire jusqu'au I^{er} millénaire avant J.-C. Car Byblos était le port par où transitait le bois de cèdre. Et les monts Liban, avec leurs forêts, furent très tôt la source d'approvisionnement en cèdres et en pins pour les habitants de la vallée du Nil, privés de bon bois, tant pour la construction des navires que pour les palais.

Puis, comme l'écrit Serge Sauneron, « au printemps de 1928 commence l'aventure de Tanis ». La raison de ce choix est étrange : Pierre Montet est fasciné par les écrits bibliques et veut approfondir la question des relations entre le peuple hébreu et l'Égypte. Il souhaite – comme beaucoup

d'archéologues de sa génération – confirmer la véracité des textes de l'Ancien Testament. Il écrit à ce propos : « Ce sont les fouilles de Byblos qui m'ont amené à entreprendre les fouilles de Tanis. Sur le rivage de Syrie (aujourd'hui le Liban), je cherchai et trouvai les traces des Egyptiens. Tanis me parut dès lors le lieu d'Egypte où l'on avait le plus de chances de trouver la trace des Sémites. » Cette affirmation, de prime abord mystérieuse, Montet l'explique par les relations entre Byblos et Tanis dans le mythe d'Osiris. Il recourt aussi à une expédition égyptienne qui eut lieu sous le règne de Smendès au XI^e siècle avant J.-C., au départ de Tanis pour chercher du bois à Byblos. Puis ses explications tournent court. Montet écrit simplement : « Le Ministère de l'instruction publique me chargea d'étudier le tell de Sâh. »

Mais, lecteur assidu de la Bible, Montet a vraisemblablement fait une demande en bonne et due forme pour fouiller Tanis parce qu'il sait qu'il existe d'autres relations entre les Hébreux et la capitale du Delta. D'une part, parmi ces « traces des Sémites », dont il parle, il pense à celles des Israélites qui ont séjourné à Pi-Ramsès, cité qu'il croit – on l'a vu – n'être autre que Tanis. D'autre part, il n'ignore pas que le pharaon Chéchonq I^{er}, fondateur de la XXII^e dynastie, qui résidait à Tanis, avait organisé une campagne contre Israël et pillé le Temple de Jérusalem en 925 avant J.-C., ainsi que le rapportent tant le Livre des Rois que les Chroniques. Le choix de Montet découle de la connaissance qu'il a de ces faits historiques. Sans l'exprimer ouvertement, il se prend peut-être à espérer que s'il découvre les tombes des rois de Tanis, il mettra la main sur une partie du butin fait lors de cette expédition, au cours de laquelle tout le trésor sacré du Temple de Salomon fut emporté. Retrouver l'Arche de l'Alliance : un espoir fou, mais exaltant !

La Bible et le trésor du Temple

Que dit la Bible à ce propos ? Quel était ce trésor que pilla Chéchonq ? Il n'est pas inutile de se référer aux textes pour bien se représenter l'enjeu. Dans le premier Livre des Rois (VII 13-51) figure la description minutieuse des richesses de Salomon, contenues dans son palais et dans le Temple de Jérusalem. Outre les deux colonnes d'airain avec leurs chapiteaux ciselés, outre la mer de bronze, vaste bassin circulaire destiné aux ablutions

rituelles, outre les dix bases d'airain montées sur roues et décorées de lions, de taureaux et de chérubins, outre les dix cuves de bronze et les ustensiles de culte réalisés par Hiram de Tyr en airain poli (VII 48 ss.) : « Salomon déposa les objets qu'il avait fait faire pour le Temple de Yahvé : l'autel d'or et la table sur laquelle se trouvaient les pains d'offrandes, les candélabres d'or fin – cinq à droite et cinq à gauche devant le Sanctuaire -, les fleurs, les lampes et les mouchettes d'or, les cuvettes, les couteaux de sacrifice, les aiguières, les cassolettes d'or massif ainsi que les gonds en or du Saint des saints et ceux de la Maison de Yahvé. (...) Puis Salomon fit venir les dons que son père David avait consacrés au Temple : l'argent, l'or et les vases qu'il déposa dans la Maison de Yahvé. »

7 Cette plaque d'or était posée sur l'incision que les embaumeurs avaient pratiquée sur l'abdomen pour extraire les viscères. Le décor destiné à protéger la momie figure l'œil magique « oudjat », symbole de l'intégrité, et les quatre génies qui veillent sur les viscères (largeur : 16,5 cm).



8 On dénombra plus de six cannes déposées près de la momie de Psousennès. Elles étaient recouvertes de minces feuilles d'or et portaient parfois un décor ciselé, comme cet exemplaire où l'on peut voir le dieu Amon accordant vie et santé au pharaon qui l'encense.



9 Le cœur, siège de la pensée, avait une importance particulière pour la survie du mort. De nombreux pendentifs figurant cet organe avaient été déposés sur la momie de Psousennès.

Le plus beau est sculpté dans du lapis-lazuli partiellement plaqué d'une feuille d'or. L'artiste y a gravé l'image du dieu soleil figuré sous trois aspects différents (hauteur : 7,7 cm).



Quant à elles, les Chroniques (II^e Livre, chapitres III, IV et V) embellissent encore le Temple et son contenu. On y évoque le vestibule que « Salomon recouvrit d'or pur à l'intérieur. (...) Il recouvrit de bois de cyprès la Grande Maison, et la fit plaquer de bon or. (...) L'or provenait d'Arabie. (...) Il habilla d'or la Maison tout entière : poutres, seuils, parois et portes. Il fit graver des chérubins sur les murs intérieurs. (...) Ainsi il revêtit le Saint des saints d'or pur, dont le poids atteignait six cents talents. Les clous d'or pesaient cinquante sicles. Il revêtit même les chambres hautes avec de l'or. Et, dans le Saint des saints, il fit faire deux chérubins qu'il recouvrit d'or. »

On notera que les clous de cinquante sicles pesaient 680 g. En outre les six cents talents d'or des revêtements représentent – si un talent comporte 60 mines de 818,5 g – quelque 30 tonnes d'or ! Faut-il voir dans ces chiffres

une hyperbole poétique ? Je reviendrai sur la question de l'abondance de l'or à Jérusalem, au temps du roi Salomon (970-931).

Pour inaugurer le Temple consacré à Yahvé (II Chroniques V) : « Salomon y fit apporter les dons sacrés de son père David (...) et les déposa dans le trésor de la Maison de Dieu. Alors Salomon rassembla à Jérusalem les anciens d'Israël, tous les chefs de tribus ainsi que les princes des familles israélites pour faire monter de la cité de David – qui est Sion – l'Arche de l'Alliance de Yahvé. (...) Les lévites transportèrent l'Arche ainsi que la Tente de la Rencontre, avec tous les objets sacrés qui s'y trouvaient. »

Deux questions se posent alors sur le contenu du Temple tel que le décrit ce passage : que représentent les trésors de David ? et comment faut-il imaginer l'Arche de l'Alliance ? La Bible répond à l'une et l'autre interrogations. Les richesses que David avait consacrées à Dieu sont énumérées dans le deuxième Livre de Samuel (VIII 9-12) : Après sa victoire sur Aram de Damas et sur Hadadézer, « David emmena à Jérusalem les boucliers d'or que portaient les gardes de Hadadézer. (...) Puis Toou, roi de Hamat, envoya son fils au roi David pour le féliciter de sa victoire. L'envoyé apportait des présents d'argent, d'or et de bronze. Le roi David les consacra à Yahvé, de même que l'argent et l'or qu'il avait déjà remis et qui provenaient du tribut des nations soumises : Aram, Moab, le pays des fils d'Ammon, celui des Philistins et celui d'Amalec, ainsi que le butin pris au roi de Sobah. » C'est donc tout un « trésor de guerre » qui est déposé dans le Temple de Jérusalem.

S'il est vrai que les Chroniques sont un ouvrage consigné tardivement, il n'en reste pas moins qu'il l'a été d'après des documents. « Puisque le Chroniste a eu des sources que nous ignorons et qui pouvaient être dignes de foi, il n'y a pas lieu de suspecter en principe tout ce qu'il ajoute aux livres canoniques que nous connaissons », écrit dans son Introduction à la Bible de Jérusalem le R.P. de Vaux.

Or les offrandes de David pour le Temple y sont largement décrites (I Chroniques XXIX 3 ss.) : « Ce que je possède personnellement, en or et en argent, je le donne par amour pour la maison de mon Dieu en plus de ce que j'ai préparé pour le Temple saint : 3000 talents d'or, en or d'Ophir, 7000 talents d'argent (...). Les officiers (...) s'engagèrent à donner pour le service de la maison de Dieu 5000 talents d'or (...), 1000 talents d'argent, » etc.

Car la puissance de David est grande : David, vainqueur des Philistins, des Moabites, des Araméens de Damas, des Ammonites, des Edomites, etc. règne sur un large domaine proche-oriental.

Quant à l'Arche, l'Exode nous renseigne à son propos (XXII) : « Yahvé parla à Moïse et lui dit : (...) Tu feras en bois d'acacia une Arche (un coffre) que tu plaqueras d'or pur au dedans comme au dehors. Tu l'entoureras d'une moulure en or massif et tu fondras quatre gros anneaux d'or que tu placeras au-dessus des quatre pieds. (...) Tu feras des barres en acacia que tu recouvriras d'or. Tu introduiras ces portereaux dans les anneaux disposés sur les côtés de l'Arche, afin de pouvoir la déplacer. (...) Tu confectionneras un couvercle d'or pur et tu façonneras au marteau deux chérubins d'or massif que tu disposeras de part et d'autre de l'Arche. Ils étendront leurs ailes vers le haut pour protéger le couvercle de l'Arche. »

Le texte de l'Exode (XXII 23-29) se poursuit ainsi : « Puis tu feras une table d'offrandes en bois d'acacia, que tu ceindras d'une moulure en or massif. (...) Tu feras quatre gros anneaux d'or que tu placeras aux quatre coins, ainsi que des barres pour porter la table. Ces barres seront en acacia que tu recouvriras d'or. (...) Et tu feras également des plats, des coupes, des aiguières, ainsi que des patères à libations, qui seront tous en or massif. »

La description se poursuit par la réalisation du chandelier à sept branches qui fait également partie du mobilier du Temple : « Tu feras aussi un candélabre d'or pur, travaillé au marteau. (...) A cette fin, tu utiliseras un bloc d'or pesant un talent, dans lequel tu confectionneras le candélabre, avec ses mouchettes et cendriers. » La mention de poids indique qu'il a fallu une cinquantaine de kilogrammes d'or pour réaliser le chandelier et ses accessoires.

Dans ces conditions, et compte tenu de cet ensemble de richesses accumulées par Salomon dans le sanctuaire de sa capitale, on conçoit que le trésor du Temple de Jérusalem ait pu susciter des convoitises. Mais comment de pareilles richesses ont-elles appartenu à Salomon ? Là encore, le premier Livre des Rois apporte la réponse (IX 26-28 et X 10) : « Le roi Salomon arma une flotte près d'Eilat, sur la mer Rouge, au pays d'Edom. Hiram (de Tyr) envoya des matelots qui connaissaient la mer, afin de piloter ces vaisseaux. Des hommes de Salomon les accompagnaient. Ils se rendirent à Ophir (au Yémen ou en Somalie) et en rapportèrent quatre cent vingt talents d'or qu'ils remirent au roi Salomon. »

Même si l'on estime, à cette époque, le talent à 35 kg (et non à 50 kg, soit 60 sicles de 818,5 g), comme le fait Edouard Dhorme dans la Bible de la Pléiade, il s'agit d'une masse d'une quinzaine de tonnes d'or, ce qui est considérable pour l'époque, mais nullement invraisemblable, contrairement à ce que pensent certains commentateurs.

Les relations avec les royaumes du sud de la mer Rouge sont soulignées également par le récit de la visite qu'effectue la reine de Saba auprès de Salomon à Jérusalem (X 10 ss.) : « Elle donna au roi cent vingt talents d'or, une grande quantité d'aromates et de pierres précieuses. La reine de Saba avait apporté au roi Salomon une telle abondance d'aromates que jamais plus on n'en vit autant. » Auparavant, le texte souligne que « la reine arriva à Jérusalem à la tête d'une imposante caravane de chameaux portant aromates, or et pierres précieuses. » La route des caravanes passe désormais par Israël. Il semble bien, en effet, qu'à la faveur de la faiblesse de l'Egypte sous les derniers Ramessides – qui perdirent les possessions asiatiques traditionnellement aux mains des pharaons – le petit royaume d'Israël sut se hisser, sous la conduite de Salomon, au rang de puissance commerciale de premier plan. A cette époque, le grand négoce international est une prérogative royale. Il s'opère obligatoirement par l'entremise du souverain qui en est l'organisateur et le bénéficiaire.

10 Pour accompagner son voyage vers l'éternité, le pharaon Psousennès s'était muni de sandales cérémonielles, découpées dans d'épaisses feuilles d'or (longueur : 23,3 cm). Le décor de rosettes et de lignes parallèles ciselé sur la semelle est identique à celui des sandales d'or portées, cinq cents ans plus tôt, par les épouses du roi Thoutmôsis III.



Le souverain d'Israël arme donc une flotte en mer Rouge et contrôle les voies caravanières qui débouchent sur la Méditerranée. Il joue le rôle de transitaire dans le cadre de l'import-export, pour le plus grand bénéfice du pays tout entier. Jérusalem drainait alors le transport des denrées précieuses en provenance d'Arabie du Sud qui cessèrent momentanément de passer par la terre des pharaons. Salomon est parvenu à faire jouer à son royaume un rôle analogue à celui qu'auront, moins d'un millénaire plus tard, les cités de Pétra puis de Palmyre, ces ports du désert par où s'effectuaient les fructueux échanges entre l'Occident et l'Extrême-Orient et qui monopolisèrent le commerce des épices et des aromates, de l'ivoire et de la soie.

Mais le Temple n'est pas seul à bénéficier des richesses accumulées par Salomon. L'opulence du royaume est telle que « le poids de l'or qui parvenait à Salomon chaque année atteignait six cent soixante-six talents, sans compter les redevances des marchands, ni celles des commerçants, ni même le tribut des rois étrangers, pas plus que l'impôt perçu par les

gouverneurs » (II Chroniques IX 13). Le palais du souverain jouit d'un lustre sans pareil. La Maison du roi bénéficie d'une garde prétorienne dont l'armement est somptueux : « Le roi Salomon fit confectionner deux cents grands boucliers d'or martelé pesant chacun six cents sicles d'or, ainsi que trois cents petits boucliers d'or revêtus de trois mines d'or. Le roi les disposa dans la Maison de la Forêt du Liban. » Or ces deux cents grands boucliers d'apparat comptent chacun 10 kg d'or, alors que les trois cents petits en ont 2,5 kg chacun, si l'on calcule que chaque sicle représente 16,37 g et chaque mine 818,5 g. Au total, cet armement de parade totalise quelque 2,7 tonnes d'or.

Les circonstances du pillage

Tel est donc le trésor que possède le souverain de Jérusalem, et qui sera la proie des forces égyptiennes en 925 avant J.-C. Avant même d'évoquer les circonstances du pillage, rappelons quelques faits : c'est vers 1230 avant notre ère qu'a lieu l'Alliance de Moïse avec Yahvé, lors de la remise des Tables de la Loi. De cette époque date la construction de l'Arche. Celle-ci est donc vieille de près de trois siècles lorsqu'elle est placée par Salomon dans le Temple de Jérusalem. Quant au Temple lui-même, il ne comptera que trois décennies lorsqu'il sera profané, puis dépouillé – comme le palais – par les troupes égyptiennes conduites par le pharaon Chéchonq.

Comment ce dernier est-il amené à connaître les richesses de Salomon avec une précision suffisante pour décider une opération militaire d'envergure contre Jérusalem ? Au premier Livre des Rois (XI 26-40), on apprend que Jéroboam étant au service de Salomon reçut une prophétie selon laquelle il régnerait sur Israël. Or il se dressa contre son roi quand bien même celui-ci l'avait placé à la tête des tribus de Manassé et d'Ephraïm. Pour le punir, le souverain chercha à mettre à mort le rebelle. Mais « Jéroboam s'enfuit en Egypte auprès de Chéchonq, où il resta jusqu'à la mort de Salomon. »

Il est fort probable que Jéroboam – fugitif reçu à la cour du pharaon de Tanis – tenta de convaincre Chéchonq de l'aider à conquérir le trône qu'occupait le vieux roi d'Israël. Il aura décrit les fabuleuses richesses de Jérusalem pour obtenir le concours de l'Égyptien, en lui faisant miroiter les trésors du palais et du Temple, dont il dut lui promettre une part. Il ne

parvint pourtant pas à décider Chéchonq à entreprendre l'opération du vivant de Salomon.

11 Pièce maîtresse du trésor de Tanis, ce lourd collier ne compte pas moins de cinq mille piécettes d'or. Le fermoir incrusté de lapis-lazuli est inscrit au nom du roi. Il supporte une cascade de chaînettes terminées par plus de cent fleurettes, éblouissant bouquet qui s'épanouissait dans le dos du souverain et tintait à chacun de ses pas (hauteur du fermoir : 6,2 cm).



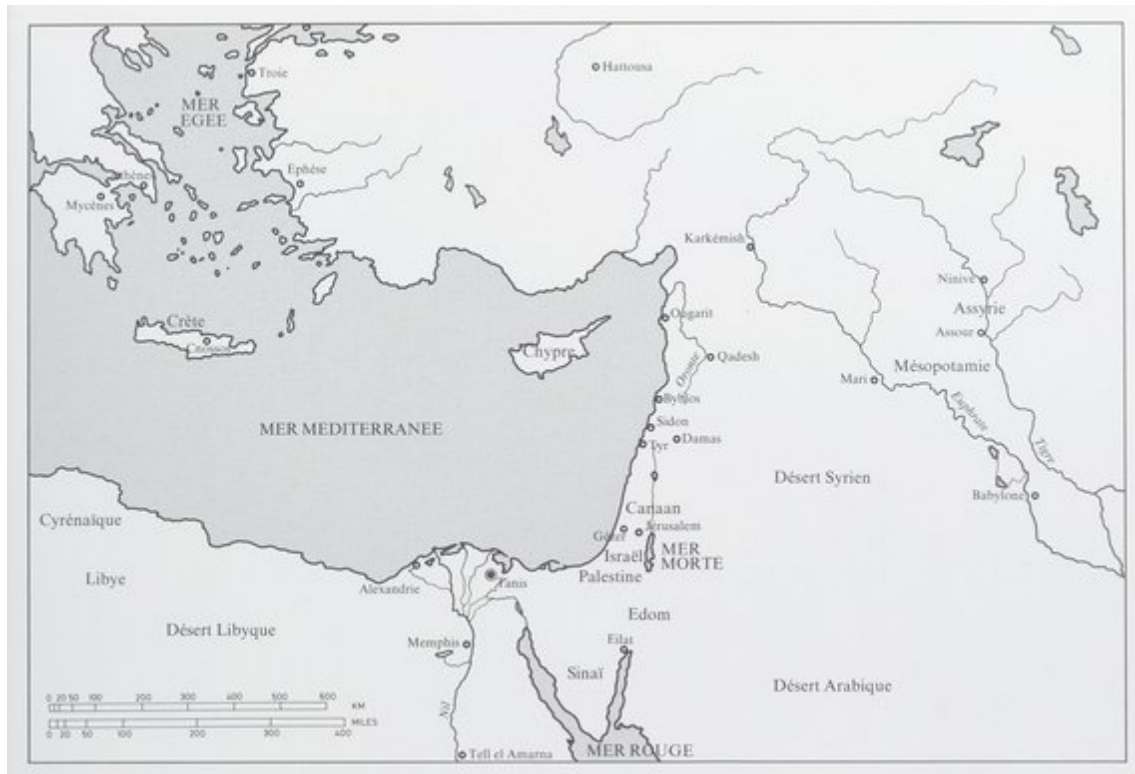
A la mort de Salomon intervint le schisme entre Israël et Juda. Roboam, fils de Salomon, régnait sur Juda, à Jérusalem. C'est alors qu'eut lieu le pillage. « La cinquième année du règne de Roboam, Chéchonq, roi d'Egypte, marcha sur Jérusalem. » Le texte du Livre des Rois est succinct. Il passe pudiquement sur la défaite pour ne retenir que le résultat : Chéchonq « se fit livrer les trésors du Temple de Yahvé ainsi que ceux du palais royal, absolument tout, jusqu'aux boucliers d'or qu'avait faits Salomon. » Dans cette narration elliptique et concise, l'auteur ne fait pas état des humiliantes circonstances de la reddition puis du pillage. Il ne semble pas que la résistance opposée aux envahisseurs ait été importante, et les pertes ne sont même pas mentionnées. Les Egyptiens ne se livrèrent pas au carnage, mais firent des prisonniers : « Je ne les exterminerai point, et ma fureur ne se répandra pas sur Jérusalem par la main de Chéchonq », dit Yahvé par l'entremise du prophète Shémaya. Dans les Chroniques, on retrouve la même idée : « Ils se sont humiliés. Je ne les exterminerai pas. Je leur ferai don du salut. Et ce n'est pas par les mains de Chéchonq que ma colère s'abattra sur Jérusalem. Mais ils deviendront ses esclaves. » Le pharaon se contenta d'une razzia en règle. En réalité, c'est bien pour l'or, semble-t-il, que Chéchonq mit sur pied l'opération de sac de Jérusalem. Celle-ci ne visait qu'à reconstituer les stocks de cette matière essentielle à toute cérémonie de funérailles royales en Egypte. Car « l'or est la chair des dieux » pour les Egyptiens.

Si le Livre des Rois reste discret, le deuxième Livre des Chroniques est plus explicite (XII 1-5) : « Roboam abandonna la loi de Yahvé. La cinquième année du règne de Roboam, le roi d'Egypte Chéchonq marcha contre Jérusalem, car elle avait été infidèle à Yahvé. Avec 1200 chars, 60000 chevaux et une innombrable armée de Libyens, de Sukkiens et d'Ethiopiens qui vinrent avec lui d'Egypte, il prit les villes fortifiées de Juda et entra dans Jérusalem. (...) Alors Chéchonq se fit livrer les trésors du Temple de Yahvé et ceux du palais royal, absolument tout, jusqu'aux boucliers d'or qu'avait faits Salomon. »

Tout cet or qu'emporta Chéchonq, il dut le présenter en triomphe à Tanis, avant de l'affecter au trésor du grand temple de la capitale. Ces faits ont dû hanter Montet, comme ils continuent à fasciner les archéologues et chercheurs de trésors. Est-ce bien pour tenter de retrouver l'Arche de l'Alliance que Pierre Montet a décidé de fouiller dans les amas de décombres de Tanis ? L'hypothèse ne peut être exclue, tant la fascination

qu'exerçait la Bible sur l'égyptologue était grande. Il le prouva d'ailleurs par la suite en écrivant son essai « L'Égypte et la Bible » (1959), où une phrase laisse pointer l'idée selon laquelle il s'intéressait à l'or du roi Salomon : « Deux bracelets en or et pierres calibrées ayant appartenu à Chéchonq I^{er} sont parvenus jusqu'à nous. Ils ont été trouvés à Tanis sur la momie de Chéchonq II qui les possédait par héritage. Nous n'avons pu nous empêcher de penser qu'ils avaient été faits au moyen de l'or pris dans le Temple de Jérusalem. » Phrase révélatrice...

Si j'ai amplement cité les textes bibliques mentionnant les immenses richesses qui ont poussé Chéchonq à piller le Temple de Jérusalem, c'est pour souligner les nombreux points de contact entre Israël et l'Égypte. Au nombre de ces relations égypto-israéliennes, on mentionnera encore le plaisant quiproquo dont se feront l'écho les agences de presse lors de l'ouverture de la sépulture de Psousennès. Se fondant probablement sur les dires aventurés d'un collaborateur trop enthousiaste de Montet, les journalistes parlent de « la découverte de la tombe du beau-père du roi Salomon ». On peut lire, en titre de certains articles : « Le roi Farouk assistera à l'ouverture du sarcophage du beau-père du roi Salomon. » Qu'est-ce à dire ?



Carte du Proche-Orient ancien, avec les principales villes mentionnées dans le texte

Dans le premier Livre des Rois, on apprend que « Salomon devint le gendre de pharaon, roi d’Egypte. Il prit la fille de pharaon et l’emmena à la cité de David » (III 1). Puis il construisit une maison « pour la fille de pharaon que Salomon avait épousée » (VII 8). Et enfin « Pharaon, roi d’Egypte, était monté et s’était emparé de Gézer (ville cananéenne) puis l’avait donnée en dot à sa fille, la femme de Salomon » (IX 16). Il s’agit bien, si Salomon a régné entre 970 et 931, comme on l’admet aujourd’hui, d’un souverain nommé Psousennès. Mais c’est un obscur pharaon, deuxième du nom, qui se situe entre 958 et 945, alors que Psousennès I^{er}, dont Montet retrouvera la sépulture intacte, avait régné plus d’une quarantaine d’années entre 1036 et 989. Quant à Psousennès II, écrit Montet, c’est un personnage « sur qui nous n’avons que très peu de renseignements. »

Le pharaon Chéchonq, dont il a été question lors du pillage de Jérusalem, est le premier du nom, fondateur de la XXII^e dynastie, d’origine libyenne. Chéchonq I^{er} règne entre 945 et 924. Pour sa part, Chéchonq II, très brièvement corégent vers 890, et dont Montet découvre le cercueil dans le

complexe funéraire de Psousennès I^{er}, était inconnu avant que ses trésors ne soient exhumés.

On le voit, le problème des relations entre Israël et l’Egypte soulève maintes questions délicates, et Montet a voulu chercher la solution de ces énigmes à Tanis. C’est donc la curiosité de Montet pour les écrits bibliques et l’enquête qu’il veut conduire sur les contacts entre les deux cultures qui l’ont amené à entreprendre les fouilles fructueuses qu’il mènera dans la vieille capitale oubliée du Delta, où il espérait trouver la réponse à ses interrogations et – pourquoi pas ? – les vestiges des richesses pillées dans le Temple de Jérusalem.

12 Ce collier, le plus simple de ceux que possédait Psousennès, séduit par sa modernité. Le joaillier a joué sur le contraste des couleurs et des matières, alternant les cylindres d'or et ceux de lapis-lazuli. Le fermoir d'or a la forme d'un cartouche royal dans lequel est inscrit le nom du pharaon (longueur du fermoir : 3,1 cm).



13 Ce double rang de perles d'une simplicité raffinée est surtout remarquable par sa matière, le lapis-lazuli d'un bleu profond, que les Egyptiens importaient du Proche-Orient. Témoin de ces relations internationales, l'une des perles porte une rare inscription cunéiforme, dédicace d'un grand vizir assyrien en faveur de sa fille.



14-15 Ces fermoirs d'or appartenant aux colliers figurant respectivement aux planches 13 et 12 montrent quel soin les artistes apportaient au moindre détail. Leur thème est emprunté à l'écriture : ils figurent le cartouche royal à l'intérieur duquel on peut lire le nom de Psousennès, ciselé ou incrusté de pâtes polychromes.



Montet ne cache pas que c'était là une probabilité sur laquelle il pensait pouvoir tabler. Elle revient le hanter à la fin de ses recherches à Tanis, lorsqu'il écrit : « Si l'on trouve jamais le tombeau du second Psousennès et celui de Chéchonq I^{er}, nous ne serions en vérité pas surpris d'y recueillir quelque souvenir du roi Salomon ou quelque vestige du Temple de Jérusalem. »

Mais, sur les Hébreux, Tanis n'apprendra que peu de choses à Montet. Du trésor du temple, en particulier, il ne retrouvera pas trace. En revanche il eut le bonheur de mettre au jour un autre trésor : un riche ensemble de tombes royales intactes, dont les splendeurs bouleversent les rares connaissances que les égyptologues croyaient avoir d'une période obscure et méconnue.

III. Une aventure prodigieuse : Montet exhume les premières tombes

Montet comptait déjà parmi les fouilleurs heureux et courageux lorsqu'il s'attaqua à la cité ruinée de Tanis. En 1920, quand il songea à prospecter à Byblos, il se comportait en effet en pionnier. Et son exploration systématique de l'antique cité, où avait fleuri la civilisation gibilitique (de Gebail, nom phénicien de la ville portuaire sise aujourd'hui au Liban) et où Ernest Renan, le premier, avait entrepris des sondages, était d'emblée un coup de maître. En réalité, Montet allait mettre au jour un sanctuaire ainsi que des sépultures royales avec leur riche mobilier comprenant des œuvres phéniciennes et égyptiennes. Celles-ci dataient en particulier du Moyen Empire, attestant la présence, dès une haute antiquité, d'envoyés des pharaons à Byblos. Légendes et mythes unissaient d'ailleurs les deux régions : c'est le cas aussi bien pour la geste d'Osiris que pour l'histoire d'Ounamar – capitaine égyptien en quête de bois de cèdre – dont font état les papyrus.

Les trésors découverts par Montet durant les quatre années où il fouille – entre 1920 et 1924 – sur l'antique site de Byblos sont d'une importance capitale pour l'histoire du Proche-Orient et de la vallée du Nil. Ils apportent un matériel d'une remarquable originalité. Parmi les objets exhumés, il faut signaler, en particulier, des vases et coffrets d'obsidienne à bordure d'or munis d'inscriptions hiéroglyphiques, des pectoraux d'orfèvrerie rehaussés d'émail, donnés par le pharaon Aménémhat III au roi phénicien Abi-Shemou (XIX^e siècle avant notre ère).

Ces fouilles de Byblos que poursuivra Maurice Dunand, de l'Institut français d'Archéologie orientale à Beyrouth, pour le gouvernement libanais, comptent parmi les grandes découvertes de ce siècle. Avec Pierre Montet, on a donc affaire à un archéologue ayant fait largement ses preuves lorsqu'il s'attaque au site de Tanis, dans le Delta égyptien. Montet sait fort bien ce qu'il cherche en demandant une concession de fouilles sur ce tertre énorme d'où émergent quelques vestiges informes de bâtiments colossaux. On l'a

vu : il veut trouver, en bordure des déserts orientaux de l’Egypte, cette « trace des Sémites » qui constitue sa préoccupation majeure.

Certes, il ignore que les tombes des rois tanites sont disposées à l’intérieur de l’enceinte du grand temple. Mais il compte bien retrouver des témoignages relatifs à une époque encore obscure de l’histoire égyptienne, sur laquelle les documents sont rares et les vestiges insignifiants. C’est pourquoi il se lance dans l’aventure. Car il s’agit bien d’une aventure que vont vivre les fouilleurs sur ce site perdu de Sâh el Hagar. Montet l’exprime bien lorsqu’il écrit : « Le village de Sâh el Hagar étant inhabitable pour les Européens les moins exigeants ou les plus intrépides, il fallait penser tout d’abord au logement de la mission et à notre subsistance dans un pays dénué de ressources, presque sans route, éloigné de 40 km de la première ville un peu importante, à 15 km du bureau de poste le plus voisin. Construire une maison, la meubler, acquérir une automobile, un matériel Decauville, des treuils, crics et vérins, des palans et autres outils et instruments, payer le traitement du personnel scientifique, tout cela additionné montait très haut, et dépassait les subventions généralement concédées aux missions archéologiques. »



A. Le site des fouilles de Tanis à Sâ el Hagar, dans le Delta égyptien, à fin mars 1939, alors que la mission Montet qui a découvert la sépulture de Psousennès I^{er} s'apprête à y pénétrer, après avoir soigneusement évacué les amoncellements de terre qui recouvraient l'ensemble funéraire du pharaon.



B. Derrière un monticule de brique crue, la surface plane dégagée par les archéologues marque la couverture du tombeau de Psousennès I^{er} à Tanis. On constate que les fouilles conduites par Pierre Montet sont exécutées par une abondante main-d'œuvre de fellahs égyptiens qui emportent les matériaux au moyen de couffins.



C. Une vue de l'intérieur d'une chambre funéraire du tombeau de Psousennès 1^{er} : c'est là que fut trouvée la sépulture, hélas pillée, d'Ankhefenmout, général et fils de Psousennès 1^{er}. Seules subsistaient les peintures ornant les parois de la chambre qu'occupe entièrement le sarcophage. Les divinités Toum, Seigneur des deux Terres, et Harakhté, Seigneur de Vérité, sont dos à dos devant des tables d'offrandes.



D. Pierre Montet descendant par le puits d'accès dans la tombe de Psousennès I^{er}. La chèvre, dont on distingue les montants, a servi à soulever le bloc de calcaire obstruant l'entrée. Ce document évoque la première incursion des égyptologues dans la sépulture inviolée, en date du 18 mars 1939 (Photos Keystone).

On le voit, les soucis matériels ne sont pas le moindre aspect d'une mission archéologique. Heureusement, Montet va disposer d'appuis pour permettre la réalisation de son grand projet. Le sénateur Victor Bérard – l'auteur de l'ouvrage intitulé « Les Phéniciens et l'Odyssée » – fera voter une loi prévoyant les ressources indispensables. De son côté, le roi d'Egypte Fouad I^{er} – qui régnera jusqu'en 1936 – encouragea vivement les desseins de la mission française. Et ces formalités matérielles une fois réglées, les travaux peuvent commencer en mai 1929 sur le terrain de l'antique Tanis.

Mais Montet n'est pas au bout de ses peines quant à l'organisation de son chantier. Le site étant éloigné de la région du Caire ainsi que de la Haute Egypte, où des fouilles avaient lieu depuis des décennies, les ouvriers du

Delta n'étaient pas formés. « Les hommes que j'engageai au début, écrit Montet, n'avaient aucune idée du travail archéologique. Il fallut tout leur apprendre (...) mais nos gens, pêcheurs et marins en grande majorité, se mirent à ces travaux si nouveaux pour eux avec une célérité merveilleuse. »

Durant dix ans, les fouilles se déroulent sans histoire à Tanis. L'équipe met au jour de grands édifices ruinés, en particulier le temple et son enceinte monumentale. Montet exhume des obélisques brisés, des statues, souvent mutilées, des sphinx, des bas-reliefs, etc. Il découvre une chapelle dédiée au dieu cananéen Houroun, qui confirme ainsi en partie son pressentiment concernant les Sémites. Il tombe aussi sur un atelier de sculpture contenant de nombreux modèles. C'est alors qu'apparaissent les premières tombes. Elles sont déjà pillées. Mais le chef de mission dispose désormais d'un atout : il sait qu'il est dans la zone occupée par la nécropole. Or « tous nos prédécesseurs, écrit Montet, à commencer par les savants de la commission d'Egypte, ont cherché la nécropole. On la situait généralement plus à l'est, sur un tell secondaire. »

L'ouverture des tombes royales

C'est en explorant des vestiges de maisons qui bordaient le temple que les fouilleurs trouvent le cimetière réservé aux souverains de Tanis. « La découverte de tombes royales appartenant à la XXI^e et à la XXII^e dynasties a été le grand événement de notre onzième campagne, en 1939 », écrit Montet. L'actualité se précipite, alors que s'assombrit l'horizon politique. Mais, isolés dans leur mission et coupés des informations alarmantes, les archéologues poursuivent leur tâche.

« Au début de la campagne de 1939, nos ouvriers rencontrèrent un puits creusé dans la brique. Je le fis vider. Au fond apparut une dalle de calcaire posée d'aplomb. Quand l'excavation fut élargie, on constata que la dalle n'était pas seule, mais qu'un dallage d'une certaine étendue s'enfonçait sous les maisons de brique. Bientôt l'idée que ces dalles formaient non le soubassement d'un temple ou d'un palais, mais le toit d'un tombeau s'imposait à nous. »

Le doute n'est plus possible : le prétendu dallage recouvre en réalité un véritable complexe funéraire. « Une pierre manquait au dallage. Elle marquait la brèche par laquelle les voleurs s'étaient glissés dans le tombeau

et qu'ils avaient bouchée sommairement. » Montet – en date du 27 février 1939 – saute alors par cette ouverture dans une petite chambre à moitié comblée. Les parois en étaient décorées de textes et de scènes funéraires. Les inscriptions apprennent à l'égyptologue qu'il a pénétré dans la sépulture du roi Ousimaré Sotepenamon, Osorkon, fils de Bastit, « l'un des principaux souverains de la XXII^e dynastie ».

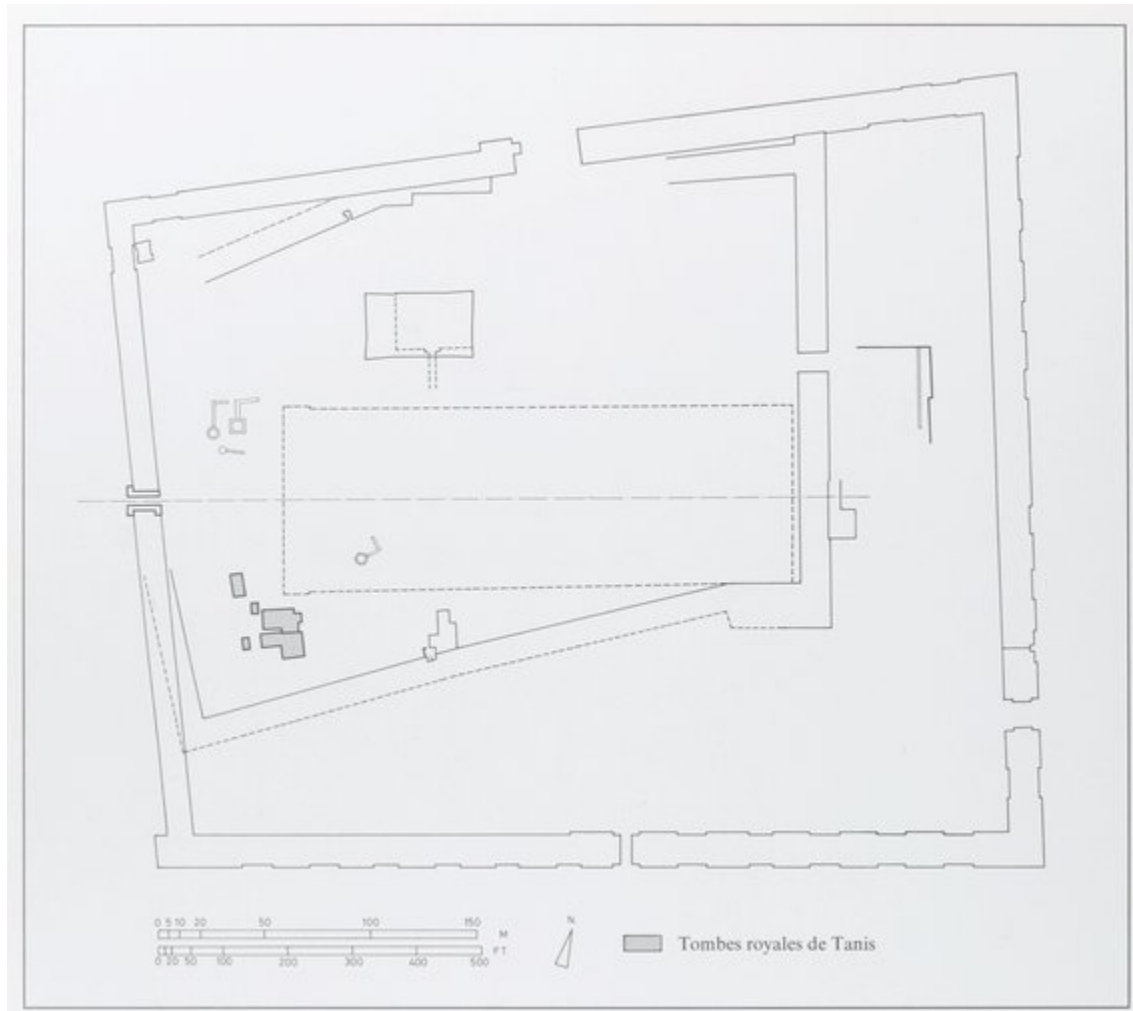
16 Psousennès possédait deux de ces pendentifs pectoraux, dont le décor s'inscrit dans le cadre d'une petite chapelle surmontée de la gorge égyptienne. Malgré la multiplicité des sujets qui évoquent la renaissance du défunt, l'ensemble est harmonieux, allégé par l'utilisation de l'ajouré et du cloisonné aux vives couleurs (hauteur du pectoral : 12 cm).



17 Sur ce pectoral de Psousennès, comme sur beaucoup de bijoux de Tanis, l'envers est aussi somptueux que l'endroit. On y retrouve le même décor exécuté au ciselet sur les feuilles d'or qui supportent les incrustations polychromes.



Plan de situation des vestiges du grand temple de Tanis (en traitillé) et des états successifs de l'enceinte sacrée, avec la nécropole découverte au sud-ouest par Montet



De cette première chambre, Montet passe à la salle voisine qui contenait un sarcophage. Par un soupirail, il atteint une troisième salle « dont la porte était obstruée par de gros blocs de calcaire ». Les fouilleurs prospectent un dédale souterrain. Ils constatent que « la chambre du sarcophage (...) communiquait avec une autre chambre se trouvant plus à l'ouest par un couloir que les architectes avaient muré par un bloc de granit. Les voleurs anciens n'avaient réussi qu'à creuser une fente étroite qu'ils avaient bouchée avec du plâtre. » Pour contempler le contenu de cette nouvelle salle, Montet fait ôter ce bouchon. « Nous pûmes éclairer l'intérieur avec nos torches électriques. C'était une pièce plus longue que large, construite en granit, à moitié pleine de boue et de sable, d'où émergeait un sarcophage tout aussi fruste que le premier. »

Mais la prospection de ces vestiges s'avère décevante pour l'équipe qui ne tarde pas à constater qu'il existait une brèche par où les voleurs avaient pénétré, dans l'antiquité, à l'intérieur de cette chambre de granit. Ainsi, les chambres vides font suite aux sarcophages pillés. Les découvertes restent relativement maigres : une grande jarre d'albâtre, des vases canopes vides, plusieurs centaines de statuettes funéraires et un sarcophage de grès, hélas ! violé comme les précédents. Après la fièvre de la découverte de la sépulture du pharaon Osorkon II (874-850 avant J.-C.) et l'espoir de toucher au but, c'est une déception – quel que soit l'intérêt des vestiges mis au jour. Mais trouver une tombe pillée, n'est-ce pas le lot de la plupart des égyptologues ?

Par bonheur, les pillards n'ont pas tout emporté. Sous le sable et le limon qui remplissent la salle de granit jusqu'à mi-hauteur, des trouvailles apparaissent : « Enfin l'on découvrit à l'ouest du grand sarcophage de granit le couvercle d'un autre sarcophage en grès fin et beaucoup plus petit. L'image du défunt était sculptée sur le couvercle », écrit Montet, qui ignore encore qu'il s'agit d'un sarcophage de remploi, comme tous ceux découverts à Tanis. Car il ne semble plus y avoir d'atelier de sculpteurs à cette époque, et les souverains eux-mêmes préfèrent se servir dans les nécropoles des villes voisines. Quoi qu'il en soit, l'inscription qui court sur le couvercle a été refaite : elle apprend que le sarcophage contenait la dépouille du grand prêtre d'Amon nommé Hornakht.

Ce sarcophage qui est bloqué par un énorme cube de granit déplacé par les voleurs ne peut s'ouvrir. Il faudra entreprendre des travaux importants pour soulever son couvercle après avoir éloigné le monolithe qui en condamne l'ouverture. Mais, paradoxalement, Montet qui semble toucher au but interrompt la fouille de cette sépulture. En effet, un nouveau tombeau vient d'être mis au jour à côté de celui d'Osorkon II par les ouvriers qui continuent à déblayer les décombres recouvrant toute la nécropole. Aussi « nous prîmes la décision de cesser le travail dans la chambre de granit », écrit le chef de mission. Il donne l'ordre de reboucher les trous de voleurs et de murer la porte de la tombe, « en attendant la campagne suivante ».

L'équipe va passer alors par des phases d'espoir et d'abattement, selon que la nouvelle tombe découverte semble inviolée ou révèle des signes que l'on interprète comme des traces de voleurs. Pendant deux semaines, les ouvriers travaillent à libérer un ensemble de dalles recouvrant un espace de quelque 20 m sur 12 m environ, formant le toit d'un vaste bâtiment. « Les

joints avaient été bouchés soigneusement avec du ciment. On n'apercevait aucune fissure, aucune trace d'effraction. » On se réjouit donc.

Pour trouver un accès dans la sépulture, Montet décide qu'il faut écarter les dalles de couverture. Lors de l'opération, il constate que la seconde dalle est fendue. « On crut un moment que le tombeau avait été violé. » Heureusement, il n'en est rien. Aussitôt, l'excitation des fouilleurs est à son comble : ils vont pénétrer dans une sépulture qu'aucun œil humain n'a plus contemplée depuis trois millénaires. L'attente est insoutenable, car il faut un jour entier pour vider le puits auquel donne accès l'ouverture pratiquée. Puis on cherche la porte du tombeau. Celle-ci est encore murée, confirmant ainsi que la sépulture est inviolée.

C'est alors qu'a lieu l'instant fatidique et bouleversant que connaissent les archéologues favorisés par la fortune. C'est alors aussi que se pose réellement le problème de la sécurité. A ce propos, Montet écrit : « Le vol est pour le fouilleur et surtout pour le fouilleur heureux un souci singulièrement lancinant. Trop de précautions vont à l'encontre du but, car les hommes qu'on soupçonne trop ouvertement auront à cœur de justifier la mauvaise opinion que l'on montre d'eux. » Bref, à l'heure où l'on s'attend à une découverte majeure, il faut faire preuve d'une constante vigilance. Or le temps est venu pour l'équipe d'ouvrir l'œil...

18-19 Employée dès l'époque des pyramides, la technique du cloisonné rehausse d'un liseré d'or le chatoiement des pierres juxtaposées : cornaline rouge et lapis-lazuli bleu. La plinthe ajourée haute de 2 cm de ce pectoral figurant sur la planche 16 offre une éblouissante illustration de ce procédé décoratif très apprécié des Egyptiens.



18



19

20-21 A l'envers du bijou figurant sur la planche 17, la feuille d'or porte le même décor ciselé, illustrant un chapitre du Livre des Morts : le défunt glorifié est admis à prendre place dans la barque du soleil. Psousennès est figuré deux fois maniant lui-même la rame, et transportant successivement un phénix, symbole d'éternité, et le dieu des morts Osiris.



20



21

En date du 18 mars 1939, Montet pénètre dans la tombe. Il décrit par deux fois – pour des publics différents, en termes très sobres – l’expérience palpitante de la découverte. On ne peut qu’admirer sa retenue dans cette minute extraordinaire : « Je me glissai alors dans le tombeau et me trouvai dans une petite chambre mesurant à peu près 4 mètres sur 2. » L’archéologue peut lire sur les murs décorés de reliefs et d’inscriptions les cartouches du pharaon Aâkheperré Psousennès, qui n’était nullement un inconnu. Mais sa surprise est plus grande encore lorsqu’il aperçoit le contenu de cette chambre funéraire : « Allongé sur une sorte de soubassement, un sarcophage d’argent à tête de faucon attirait le regard. Il paraissait intact. Par une fente, on voyait l’or briller au dedans. » C’est donc enfin une tombe royale inviolée que le fouilleur a sous les yeux. Dix années, à raison d’une campagne de plusieurs mois chaque saison d’hiver, ont été nécessaires à cette découverte. Le cercueil d’argent, et son contenu d’or encore mystérieux, ne sont d’ailleurs pas seuls : « Le reste de la chambre était encombré d’objets : statuettes funéraires, vases canopes, outils et accessoires de bronze... »

Après ce bref inventaire des richesses qui gisent et que nul n’ose encore toucher, on peut imaginer la joie des fouilleurs. Dans un second récit, l’auteur reprend la description de ce moment émouvant, en la précisant : « Aidé de mes deux compagnons, M. Fougerousse et M. Goyon, j’enlevai une pierre du mur et pénétrai dans un couloir vide et non décoré, puis dans une pièce dont les parois étaient décorées, et pleine d’objets funéraires. » Suit alors une nomenclature plus détaillée des trouvailles : « Dix vases canopes, une grande jarre en poterie rouge étaient campés contre la paroi sud. Des centaines de statuettes funéraires et des objets de bronze avaient été entassés contre la paroi ouest. » Après avoir mentionné à nouveau le cercueil d’argent à tête de faucon, Montet note : « Le couvercle semblait décoré, mais la poussière, les gravats et les morceaux de plâtre tombés du toit empêchaient d’y rien distinguer. Il était déboîté et l’on pouvait, par la fente, apercevoir un peu d’or. »

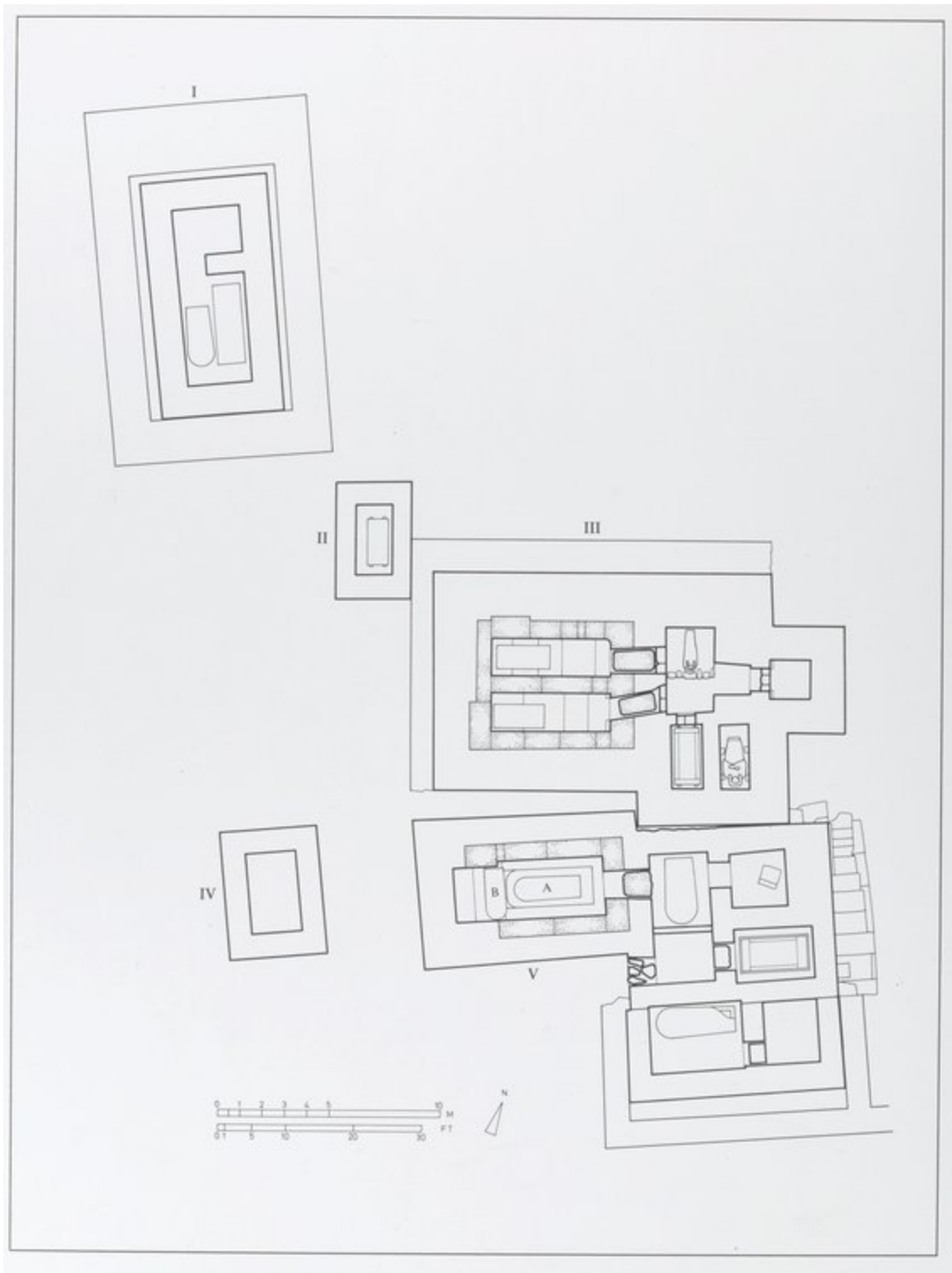
Si blasé qu’il puisse être, un archéologue réagit toujours à la découverte de l’or. Non pas tant pour sa valeur intrinsèque – qui reste faible par rapport à celle des objets qui en sont faits – mais pour la promesse qu’il représente de rencontrer des pièces intactes qu’aucune corrosion ne peut affecter malgré les millénaires.

« Mes deux compagnons vinrent à leur tour se rendre compte de notre nouvelle trouvaille. » Et Montet constate : « Nous étions chez Psousennès, le pharaon tanite par excellence. » Les archéologues se consultent un instant, puis décident avec sagesse de se retirer, quelle que soit leur impatience. « Au bout de quelques minutes, nous quitions la place. Le mur fut rebouché et tout le monde remonta. » L'entrée une fois murée, il fallait y maintenir une surveillance permanente. « Cette découverte nous obligeait à redoubler de vigilance, car des individus suspects rôdaient dans le pays depuis que nous avons trouvé Osorkon. Se débarrasser des gardiens et enlever le trésor aurait été un simple jeu pour des hommes déterminés. »

Toutes dispositions doivent donc être prises au plus vite pour assurer la sauvegarde du trésor. Fougerousse charge un forgeron local d'adapter une porte de fer à l'entrée de la tombe, ce qui est fait dès le lendemain. Quant à Pierre Montet, il alerte le directeur de la Sécurité égyptienne pour qu'il lui délègue une escouade de militaires « de façon que le tombeau et notre magasin fussent surveillés jour et nuit. »

22 Le détail de cette divinité qui n'excède pas 7 cm, ornant le pectoral qui figure aux planches 16 et 17, permet de mesurer l'extraordinaire virtuosité des orfèvres de la III^e période intermédiaire. On peut y reconnaître la déesse Isis qui, dans un geste gracieux, agite ses ailes pour donner au défunt le souffle de la vie.





La nécropole royale de Tanis, fouillée par Pierre Montet
 I Tombeau (violé) de Chéchonq III
 II Premier tombeau du pharaon Amonémopé
 III Complexe funéraire de Psousennès I^{er} (voir détail en page 60)

IV Tombeau d'un inconnu
V Complexe funéraire d'Osorkon II
A Sarcophage (pillé) d'Osorkon II
B Sarcophage du prince Hornakht

Le chef de mission se rend alors au Caire pour avertir les autorités. Il informe les responsables égyptiens et le directeur des Antiquités, puis réunit le matériel nécessaire à la mise au jour des trésors qu'il s'agit de ne pas endommager en les déplaçant. Arrivent ensuite les journées officielles : « Le 20 mars, les conservateurs du Musée du Caire vinrent visiter les tombeaux. » Car les objets qui encombraient la salle funéraire avaient été déjà transportés dans le magasin, à l'exception du cercueil d'argent. « Le 21 mars, ce fut Sa Majesté le roi Farouk, qu'accompagnait le chanoine Drioton, directeur du Service des Antiquités » qui assistèrent à l'ouverture du couvercle. « Le roi voulut participer de ses mains au travail archéologique et je l'aidai à déposer le couvercle à côté de la cuve qui contenait la momie et ses parures enveloppées dans un cartonnage doré. »

Stupeur, on trouve un pharaon inconnu

Suit alors un moment de stupeur pour l'égyptologue qui constate que le cartouche du défunt ne correspond pas à celui représenté partout sur les murs de la salle funéraire. Qui est le personnage enseveli dans le sarcophage d'argent occupant la sépulture de Psousennès ? « Le cercueil était celui d'un roi inconnu : Heqa-Kheper-rê Chéchonq, qui n'avait pu régner moins d'un siècle après Psousennès. »

D'emblée, Montet saisit que ce pharaon mystérieux est un descendant ou successeur de Chéchonq I^{er}, le responsable du pillage du Temple de Jérusalem, et qu'il ne peut appartenir qu'à la XXII^e dynastie, alors que le roi Psousennès I^{er} se situe à la XXI^e dynastie. Que s'est-il donc passé dans cette tombe ? Il faudra une année encore pour que les archéologues résolvent cette énigme.

Mais revenons à la découverte proprement dite : le couvercle enlevé, Montet identifie la momie qui est celle d'un souverain ne figurant pas au Livre des Rois. Le spectacle qui s'offre aux fouilleurs est dramatique : « La momie était réduite à l'état de squelette. Le bitume dont on l'avait enduite

formait une sorte de boue noirâtre. Mais les parures étaient en excellent état. On enleva successivement le masque d'or, véritable œuvre d'art, puis un grand col formé par un vautour aux ailes éployées, un collier, trois pectoraux, quatre amulettes, un cornet à parfum, la ceinture et l'armature du pagne, sept bracelets et deux bagues, les doigtiers des mains et des pieds, une paire de sandales. »

Riche moisson, donc, que celle effectuée dans le seul cercueil d'argent de ce pharaon Chéchonq II, sorti de l'oubli, dont le nom de règne est Heqakheperré Setepenré, qui fut corégent vers 890 avant J.-C. pendant une brève période. S'il s'agit d'un personnage relativement secondaire, ses richesses sont pourtant impressionnantes, à en juger par ses parures funéraires.

La saison de fouilles prend fin. Montet précise que les objets « furent rapidement nettoyés et consolidés, et je les portai moi-même, le 6 avril, au Musée du Caire. (...) A la fin du mois, ces trésors étaient exposés à l'entrée du musée. » A Tanis, un dernier sondage permet de découvrir une entrée que l'équipe démure et qui livre passage vers une chambre contenant un vaste sarcophage. Mais celui-ci était vide. « Le nom et les titres de celui qui l'avait occupé avaient été martelés sur les parois. Nous étions en plein mystère : dans un tombeau construit par Psousennès et qui ne présentait pas la moindre fissure, nous avons trouvé le cercueil et les riches parures d'un roi inconnu, et nous avons constaté qu'une sépulture annexe avait été violée et qu'on avait voulu supprimer jusqu'au nom de celui qui l'avait occupée. » Montet apprendra par la suite que cet inconnu est Ankhefenmout, général de l'armée de Psousennès.

23-24 Psousennès ne possédait pas moins de quatre pendentifs figurant un scarabée ailé. Un contrepoids floral suspendu à un double rang de perles d'or et de pierres complète ces parures funéraires. Le thème majeur en est la renaissance du soleil, symbolisé par l'animal qui roule devant lui le cartouche du pharaon, l'emportant dans sa course éternelle. Le décor, centré autour du scarabée de jaspe vert, se répartit en grandes masses géométriques allégées par le jeu des incrustations colorées (hauteur du pectoral : 10 cm).



La chaleur oblige l'équipe à lever le camp. Des sentinelles vont monter la garde devant les tombes royales de Tanis, fermées par une porte de fer. Les archéologues ne reviendront que l'année suivante. Le bilan de la onzième campagne est remarquable : la mission de Montet a découvert un cercueil contenant une momie royale inviolée. Cela ne s'était jamais plus produit depuis la spectaculaire mise au jour de la tombe de Toutankhamon, à la Vallée des Rois, en 1922. Et pourtant, la situation internationale a totalement éclipsé l'événement.

Bien que la guerre ait éclaté en septembre 1939 entre la France et l'Allemagne nazie, Montet n'en va pas moins poursuivre son œuvre dès janvier 1940, alors que s'éternise la « drôle de guerre ». La première tâche des fouilleurs est de reprendre les travaux interrompus dans le tombeau d'Osorkon II, lorsque la sépulture inviolée de Psousennès accapara toute l'attention de l'équipe. On va donc procéder à l'ouverture du sarcophage du grand prêtre d'Amon nommé Hornakht. Pour mémoire : une poutre de granit déplacée par les pillards bloquait le couvercle, tout en supportant la couverture qu'il fallait donc étayer avant d'évacuer l'énorme bloc mesurant près d'un mètre cube.

Certes, les voleurs anciens avaient percé la cuve, mais ils n'étaient pas parvenus à tout emporter. Avant l'ouverture, « on recueillit des ouchebtis et quatre vases canopes en parfait état », qui gisaient dans le limon recouvrant le sol. Une fois évacué le couvercle, on découvre que « la momie de Hornakht, habillée de bandelettes et revêtue d'un filet de perles, avait été placée dans un cercueil d'argent, contenu lui-même dans un cercueil de bois doré. » Là aussi, l'humidité du Delta a fait son œuvre : ces deux cercueils sont « en piteux état. Le bois n'existe plus. » Quant au cercueil d'argent, il « a été brisé par les voleurs qui ont retiré par le trou qu'ils avaient percé dans la cuve de granit le plus grand nombre possible de morceaux. »

En outre, les pillards ont prélevé « avec des crochets les parures de la tête et de la gorge, mais ils n'ont pas pu pousser plus loin leurs investigations. » La moisson qui s'offre à Montet après le passage des voleurs est néanmoins intéressante : « Ils nous avaient laissé des bracelets et des bagues, des scarabées avec leurs chaînes, des amulettes et des statuettes. »

On a vu que le sarcophage de Hornakht est très petit. Or l'examen des ossements révèle la raison de cette particularité : en réalité le grand prêtre d'Amon n'est qu'un enfant. Le squelette qu'a examiné au Caire le professeur Derry permet de « fixer l'âge de Hornakht, au moment de sa mort, à huit ou neuf ans. » C'est un prince, fils d'Osorkon II, qui devait vivre vers 870 avant notre ère, sous la XXII^e dynastie de Tanis.

Pierre Montet conclut cette phase des fouilles par des préoccupations de sécurité : « La découverte des tombes royales qui nous a valu la faveur du public a par surcroît attiré sur nous l'attention des marchands d'antiquités. Il fut bientôt certain que l'on essayait de corrompre nos meilleurs ouvriers. (...) Pendant qu'on travaillait dans les tombeaux, les ouvriers n'étaient jamais seuls. (...) Ainsi rien n'a été perdu pour la science de ces trésors qu'une chance merveilleuse nous avait livrés intacts. »

Avec l'exploitation du tombeau d'Osorkon II s'achève cette fructueuse étape des fouilles à Tanis. Désormais l'équipe française peut reprendre ses recherches dans la tombe de Psousennès I^{er}, où a été découvert, la saison précédente, le cercueil de Chéchonq II.

A. Dans le vestibule de la tombe de Psousennès à Tanis, Pierre Montet (à droite) s'apprête à ouvrir le cercueil d'argent à tête de faucon du pharaon Chéchonq II. C'est le 21 mars 1939 que se situe cet instant historique pour l'égyptologie : un pharaon inconnu, ayant vécu vers 890 avant notre ère, allait sortir de l'oubli.



B. Une autre vue de Pierre Montet examinant le cercueil de Chéchonq II. De part et d'autre du pharaon se trouvaient deux inconnus, dont seuls quelques restes et des vestiges du cercueil de bois attestaient la présence.



C. Devant le sarcophage du prince Hornakht, qui vécut vers 870 avant J.-C. et dont la sépulture violée avait été trouvée dans la tombe d'Osorkon II, Pierre Montet examine le couvercle anthropomorphe avant de procéder à la fouille des vestiges abandonnés par les voleurs de l'antiquité. L'ouverture du sarcophage aura lieu le 15 janvier 1940 et révélera des parures qui avaient échappé aux pillards.



D. Pierre Montet présente un petit cercueil d'argent provenant d'un vase canope de Chéchonq II. Cette pièce en miniature avait contenu les viscères du souverain (voir planche 91). L'abondance des objets d'argent est une caractéristique des tombes royales de Tanis (Photos Keystone).



25 Ciselé au revers du bijou, chaque hiéroglyphe servant à écrire le nom du roi est devenu une délicate œuvre d'art. Sur le plat du scarabée, on a gravé le chapitre XXX du Livre des Morts, qui conjure le cœur du défunt de ne pas témoigner contre lui lors du jugement dernier.



IV. Les trésors inviolés de Psousennès et d'Amonémopé

A Tanis, Pierre Montet a découvert jusqu'au début février 1940 la sépulture pillée d'Osorkon II. Il a trouvé le cercueil d'argent de Chéchonq II, avec ses parures d'orfèvrerie, dans le vestibule de la tombe de Psousennès. Il a mis au jour enfin le sarcophage contenant les restes des bijoux ensevelis avec la momie du jeune prince Hornakht, grand prêtre d'Amon, mort à l'âge de 8 ou 9 ans, qui se trouvait derrière le sarcophage d'Osorkon.

Mais il n'a pas encore exhumé la sépulture de Psousennès lui-même. C'est la tâche à laquelle il s'attelle avec son équipe. On est à quatre mois seulement de la débâcle française et de l'armistice... que personne ne peut imaginer d'ailleurs. La « drôle de guerre » règne encore, quand bien même la situation s'aggrave de jour en jour, privant le découvreur de l'écho international que lui vaudrait, autrement, l'importance des premières découvertes auxquelles la tombe de Psousennès va apporter un apogée éclatant. Car c'est une tombe royale intacte que la mission de Tanis va exhumer dans l'aire sacrée du grand temple. De cela, Montet est convaincu.

En réalité, si les objets déjà trouvés – qui appartiennent à un obscur pharaon et à un grand prêtre de la XXII^e dynastie – sont fort remarquables, avec Psousennès, on aura affaire à des œuvres plus anciennes. Elles remontent à cent ans plus tôt, Psousennès I^{er} étant le grand souverain de la XXI^e dynastie qui règne entre 1036 et 989 avant J.-C. C'est pourquoi Montet sait que les trouvailles à venir sont les plus importantes. Alors s'engage une véritable course contre la montre entre les fouilleurs et les événements dramatiques créés par la volonté d'expansion de l'Allemagne nazie. Il n'est plus possible de reculer, malgré la conjoncture hautement défavorable : car Montet ne peut envisager de laisser ainsi à la gueule du loup les trésors dont il soupçonne la présence dans la partie non fouillée de la sépulture de Psousennès. Des marchands sont désormais à l'affût et n'attendent que le départ de la mission française ou le moindre relâchement des effectifs militaires affectés à la garde du tombeau. Aussi s'agit-il de terminer au plus vite l'exploration de cette zone de la nécropole tanite. Tout

retard équivaldrait à risquer un pillage moderne aussi catastrophique que ceux perpétrés dans l'antiquité.

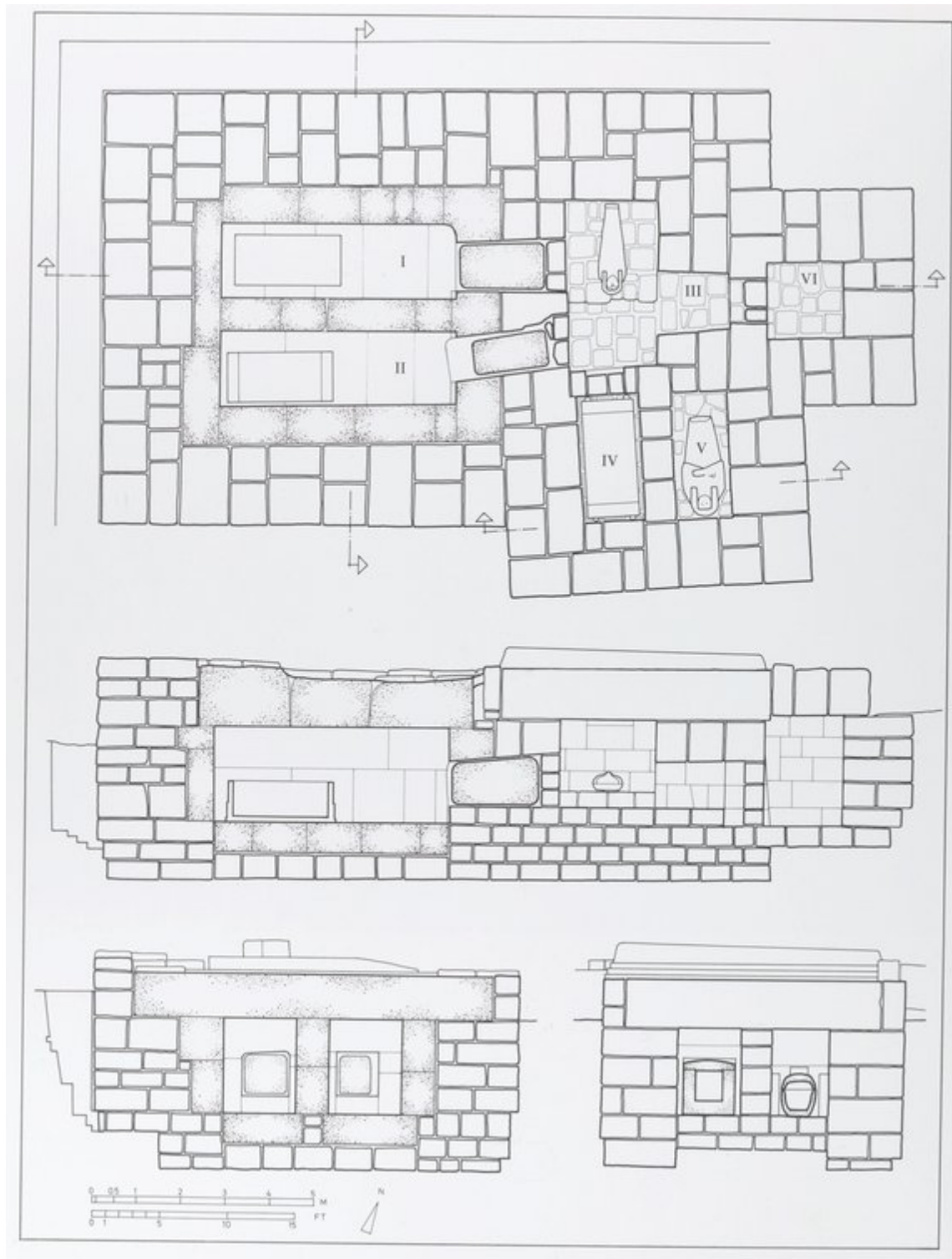
Trop de sépultures ont déjà fait l'objet de fouilles sauvages pour qu'un tombeau royal – le seul jamais découvert depuis celui de Toutankhamon – soit la proie de trafiquants sans scrupule. Il faut éviter à tout prix l'anéantissement des informations qui accompagne toujours la spoliation des richesses du passé par des amateurs poussés par leur seule avidité. L'absence de tout souci scientifique, l'éparpillement d'un mobilier complet qui a traversé les millénaires, constituent nécessairement un crime contre l'Histoire. Montet ne peut en prendre le risque. Il se sent responsable de sa fouille et désire conduire à bien les travaux qu'il sait parvenus à leur phase ultime. L'heure de la moisson a sonné et les grondements de la tempête qui s'abat sur l'Occident ne peuvent le dissuader de poursuivre sa mission. Car Montet est parfaitement conscient d'être à la veille d'une découverte majeure de toute l'égyptologie.

26 Ce second pectoral en forme de chapelle abrite les symboles de la résurrection du défunt : on peut y reconnaître les deux déesses Isis et Nephtys soulevant vers le ciel le scarabée solaire qui emporte le nom royal dans sa course. Le corps du bijou est réalisé dans un superbe travail de cloisonné, tout comme la plinthe où alternent les emblèmes de la renaissance du soleil (hauteur du pectoral : 13 cm).



27 Sur le revers ciselé du même pectoral, on peut admirer le détail des plumages, la gorge des cobras ou le visage délicat des déesses. Seule note de couleur sur la splendeur de l'or, le scarabée de lapis portant le nom du roi.





Le complexe funéraire de Psousennès I^{er} : plan, coupe longitudinale, coupe transversale et coupe de l'adjonction latérale

I Caveau de Psousennès I^{er} (en granit)

II Caveau de la reine Moutnedjemet (en granit) puis du pharaon Amonémopé

III Vestibule contenant le sarcophage d'argent de Chéchonq II

IV Sarcophage (pillé) d'Ankhefenmout, général et fils de Psousennès I^{er}

V Sarcophage d'Oundebaounded, chef des archers de Psousennès I^{er}

VI Puits d'accès à la tombe

« Nous avons remarqué, écrit-il, que la paroi du fond » du vestibule de la tombe de Psousennès, « était percée de deux portes soigneusement murées. » Ces portes n'avaient pas seulement été bouchées par un mur, mais l'appareil ainsi disposé devait être invisible sous une couche de stuc que recouvraient des peintures figurant des scènes de sacrifices faits par le pharaon aux dieux de l'au-delà. Pour ouvrir le caveau, il fallait donc se résoudre à détruire ces peintures et inscriptions sous lesquelles l'humidité révélait le contour des blocs et la position des joints. « Nous commençâmes par l'ouverture nord. Les blocs de petite dimension furent enlevés aisément. Mais l'on se trouva alors arrêté par un gros bloc de granit qui emplissait si exactement le couloir que, pendant quelque temps, nous ne crûmes pas possible de l'extraire. »

Il est ainsi évident que la porte de la sépulture n'a jamais été forcée. Et à moins qu'une effraction ait eu lieu par l'arrière ou par un souterrain – ce qui est peu vraisemblable –, la tombe est bien intacte. Mais il faut absolument écarter le gros cube de granit enchâssé dans la porte pour accéder à la demeure ultime du mort, entouré de ses trésors. La curiosité des chercheurs est telle que leurs premiers efforts tendent à voir ce qui se trouve derrière l'obstacle. Une fente d'environ 1,5 cm subsiste autour du bloc. « Projetant par cette fente la lumière d'une lampe électrique, nous apercevions à l'intérieur deux objets de métal, l'un brillant, l'autre vert d'oxyde. » Montet ajoute à ce propos : « Tant que dura ce supplice de Tantale, il nous arrivait souvent de projeter à l'intérieur du caveau le rayon d'une lampe qui tombait infailliblement sur un objet brillant. »

L'équipe, face à ce bouchon résistant et lourd qu'est le bloc de granit condamnant la porte, cherche à glisser un câble par la fente pour ceindre la pierre et pour la tirer ainsi hors de son logement. « Après quelques essais infructueux, nous réussîmes à saisir le granit par un câble qui en faisait six fois le tour. » On place un palan sur un madrier disposé en travers de la porte extérieure du couloir. « Les anciens, quand ils avaient poussé le bloc dans son réduit, avaient pris la peine de le mettre sur deux rouleaux de bronze, longs de 25 cm, et ayant un diamètre de 2 cm. Ces rouleaux étaient

intacts. » Ils ont donc, une fois de plus, joué leur rôle. Aussi, « dès que les hommes eurent commencé à agir sur le palan, le granit commença à avancer. Le cinquième jour, il était complètement hors du couloir et rangé contre la paroi sud du vestibule. C'était la moitié d'une architrave de Ramsès II. »

L'instant est poignant : une tombe royale va révéler son contenu trois millénaires après que les prêtres chargés des derniers offices du défunt se furent retirés en scellant la porte du tombeau. « Le 15 février 1940, nous pûmes entrer enfin, M. Bucher et moi, dans le caveau de Psousennès. » Dans « une pièce étroite et longue, très soigneusement construite en gros blocs de granit dont les joints avaient été plâtrés », les deux archéologues voient « un grand sarcophage en granit rose ». Il occupe à lui seul la moitié de l'espace, au fond de la chambre funéraire. Dans la partie antérieure de cet espace, ils aperçoivent de nombreux objets qui reposent à leurs pieds : une jarre scellée, quatre vases canopes, des centaines de statuettes (nommées ouchebtis), dont l'entassement a gardé la forme de la boîte en bois qui les a contenues et qui s'est volatilisée avec le temps. Car il règne dans cette tombe une telle humidité que les parois sont ruisselantes, relate Montet.

A gauche de l'entrée, un support d'argent destiné à recevoir les offrandes sacrificielles se dresse sur un réchaud en bronze. En avant, à côté d'une grosse dalle en calcaire brut, on voit trois vases en or massif, des gobelets et des calices également d'or. De ces objets, l'égyptologue écrit qu'ils « étaient roses, comme si la matière en avait été du cuivre. » Mais un simple lavage au savon leur rendra l'éclat de l'or.

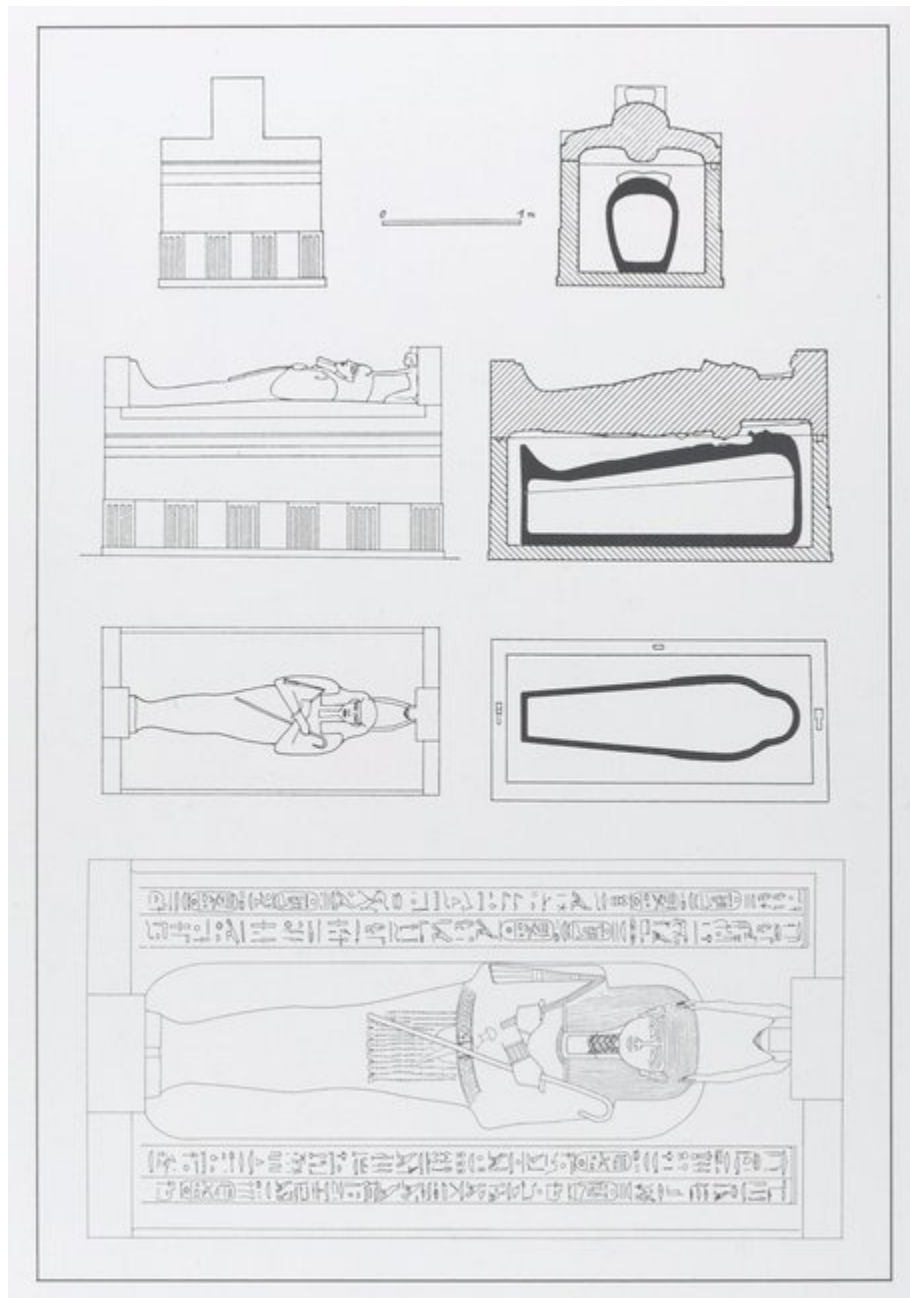
28 Chacun des quatre scarabées ailés de Psousennès diffère dans son interprétation, témoignant de la créativité des artistes égyptiens. Ici l'accent a été mis sur les lignes verticales et le contraste de deux teintes : le rouge chaud de la cornaline et le bleu sombre du lapis (hauteur du pectoral : 10 cm).



29 Au revers du scarabée de granit bleu du pectoral précédent, on peut lire une inscription qui éclaire la signification du bijou : « Le cœur de l'Osiris Roi, maître des deux terres Aâkheperré Sotepenamon, fils du soleil, Psousennès, il dit : Mon cœur est le cœur du soleil. Le cœur du soleil est mon cœur... Il est à moi mon cœur. Mon cœur repose en moi... »



Elévation, plan et coupes des sarcophages de granit rose et de granit noir de Psousennès I^{er}, et détail du couvercle (externe) du sarcophage de granit rose, qui servit primitivement de cénotaphe de Merenptah, fils de Ramsès II (Dessin A. Lézine)



Il faudra une semaine à l'équipe pour inventorier, dessiner et photographier les nombreuses pièces occupant l'espace situé devant le sarcophage ainsi que dans les étroits passages qui subsistent de part et d'autre de la cuve de granit. Entre temps, on s'est assuré que le sarcophage

lui-même est intact : le joint entre le couvercle et la cuve est plâtré, ce qui confirme une fois de plus que la sépulture n'a pas été touchée depuis l'ensevelissement. On est désormais absolument sûr qu'aucune déconvenue n'est plus à craindre.

« Le 21 février 1940, nous soulevions le couvercle du sarcophage. » Celui-ci représentait le défunt en gisant osiriaque. Une fois de plus, il s'agissait d'un sarcophage de remploi, remontant au Nouvel Empire. La sculpture représentait donc un souverain antérieur – les inscriptions couvrant la cuve avaient été retaillées au nom de Psousennès – dont le visage était caressé par une petite déesse agenouillée à la tête du couvercle. Lorsque les archéologues examinent le dessous de ce couvercle qu'ils ont tiré sur un lit de sacs de sable disposé sur le sol dans la partie antérieure de la salle, ils découvrent une superbe sculpture de la déesse Nout, représentant la voûte céleste étoilée. La déesse, au corps de femme étroitement gainé d'une robe ajustée, était ainsi étendue au-dessus du défunt lorsque le sarcophage était fermé. Elle dominait un second sarcophage – en granit noir, cette fois-ci – dont elle contemplait le visage. Ce sarcophage noir que les fouilleurs découvrent dans la cuve en remplissait tout l'espace. Il avait la forme d'une momie.

30-31 Parmi les vingt-six bracelets retrouvés sur la momie de Psousennès, celui-ci se distingue par sa beauté barbare. Une inscription bénéfique en faveur du roi est écrite en grands hiéroglyphes de pierres colorées directement incrustées dans l'anneau d'or (largeur du bracelet : 3,8 cm).



30



31

C'est l'occasion de constater une fois de plus combien le souci de protéger le souverain mort est lancinant pour les anciens Egyptiens. Ils prévoient non seulement un grand sarcophage en granit rose autour du défunt. Mais ce sarcophage extérieur contient à son tour – à la manière des boîtes gigognes – un second sarcophage, en granit noir, qui a la forme du personnage. On verra que d'autres enveloppes renferment encore la momie, ainsi destinée à affronter les millions d'années du voyage dans l'autre monde.

Lorsque Montet pourra examiner plus à loisir le sarcophage de granit rose, orné de ses belles sculptures, il découvrira un nom oublié par l'usurpateur : celui du pharaon Merenptah, successeur de Ramsès II, qui a régné vers 1235 avant J.-C., soit deux siècles avant Psousennès. Ce sarcophage provenait d'une nécropole du Delta où les pharaons de Haute Egypte disposaient des catafalques pour les besoins de leur culte funéraire en Basse Egypte, bien que leur tombe réelle se situât à la Vallée des Rois, en face de Karnak. Quant au sarcophage de granit noir, contenu dans le précédent, il ne fut pas possible d'en identifier le premier possesseur. Selon Montet, qui ne pense pas qu'il ait appartenu à Merenptah, c'est une pièce qui pourrait dater de la XIX^e ou de la XX^e dynastie.

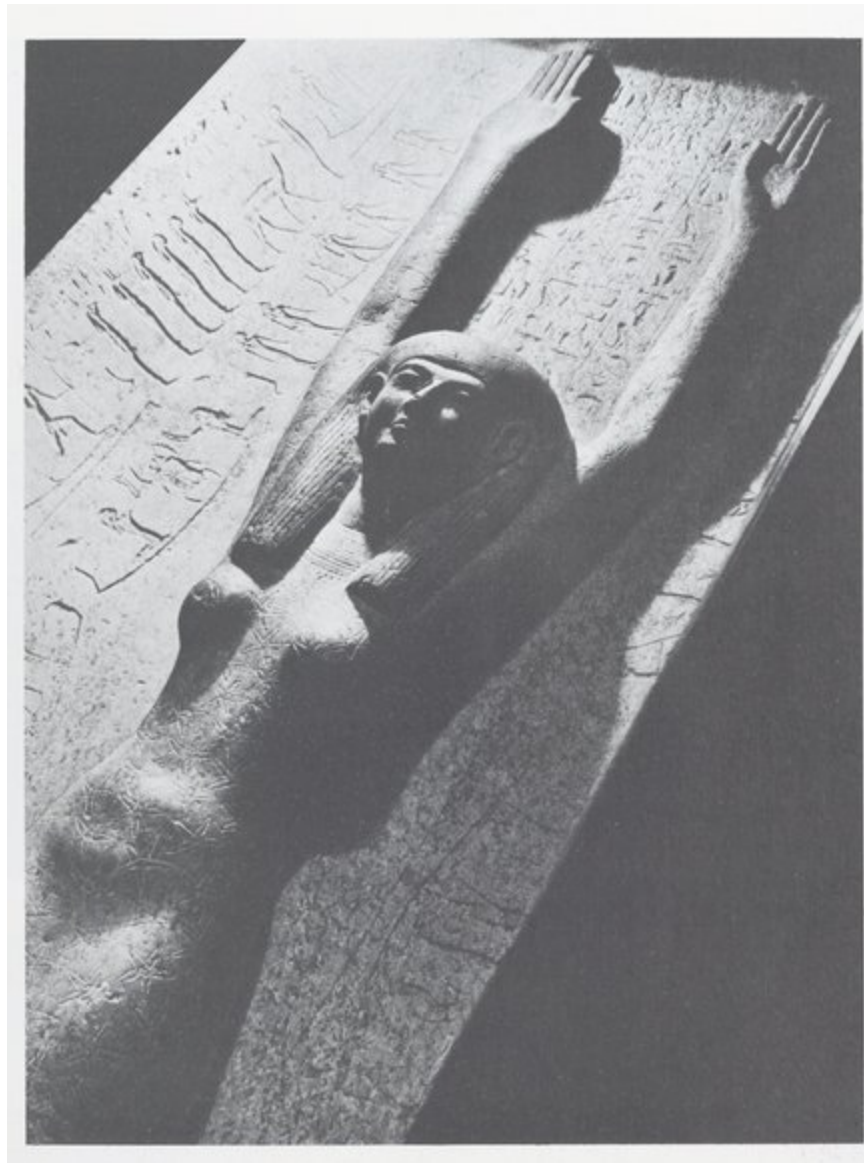
Les richesses de Psousennès I^{er}

Entre le sarcophage noir et la cuve de granit rose, les archéologues trouvent une collection d'armes et de sceptres. Les ayant retirés, ils peuvent procéder à l'ouverture du couvercle anthropomorphe du sarcophage en granit noir. L'opération a lieu en date du 28 février, en présence du roi Farouk. « Alors apparut un troisième sarcophage. » En réalité, c'est un cercueil d'argent massif, « en forme de gaine de momie, entièrement ciselé. » Il s'agit bien, cette fois-ci, d'une œuvre réalisée pour Psousennès I^{er}, et non d'un emploi comme pour les deux sarcophages précédents.

Le visage représenté par ce cercueil d'argent est celui du grand souverain de la XXI^e dynastie, selon une convention classique au Nouvel Empire : les traits idéalisés sont fins, d'un type très proche de ceux qu'offrent les portraits de Thoutmôsis III. Les yeux d'émail sont expressifs. Le nez légèrement aquilin, la bouche petite, bien ourlée. Le défunt a le front ceint

d'un bandeau d'or, surmonté de l'uraeus – cobra protecteur du souverain – également traité en or massif. Il est coiffé du némès et porte une barbe postiche. Dans ses mains croisées sur la poitrine, selon la position traditionnelle des rois sur leur lit funéraire, Psousennès tient à droite le sceptre et à gauche le fléau, insignes du pouvoir pharaonique.

A l'intérieur du couvercle du sarcophage de granit rose de Psousennès I^{er}, les archéologues découvrent la superbe silhouette de la déesse Nout, divinité du ciel étoilé, qui veille sur le défunt (Photo Audrain)



Lorsque Montet tente d'ouvrir ce cercueil d'argent, il s'aperçoit que le couvercle est rivé à la cuve. Pour scier les rivets, « il fallait soulever l'ensemble avec des sangles. Cette opération fut tentée en présence du chanoine Drioton le 1^{er} mars. » Mais elle se révèle difficile. Le fond du cercueil adhère à la cuve de granit noir. « Le résultat ne fut pas tout à fait celui qu'on avait escompté », relate piteusement Montet. L'archéologue s'explique : « Le fond se sépara du reste », dès que l'on commença à soulever le sarcophage d'argent. « Suite à l'humidité extraordinaire qui régnait dans le caveau si proche de la nappe souterraine et qui avait pénétré dans les sarcophages, le fond de la cuve d'argent était déjà détaché des côtés et brisé en de nombreux fragments. Le couvercle et les côtés furent donc soulevés seuls, tandis que le fond et tout le contenu restaient dans la cuve de granit. »

Il fallut alors porter au magasin ce couvercle superbe, presque intact, puis retirer les parures entourant la momie. Que voient les archéologues après qu'ils ont enlevé ce couvercle d'argent ? A leurs yeux éblouis apparaît un somptueux masque d'or représentant à nouveau le pharaon coiffé du némès. Ce masque révèle les mêmes traits que celui en argent. Cachant les restes du souverain – ou pour mieux dire son squelette – une sorte de couverture faite d'un tôle d'or ciselée que Montet qualifie de « surtout », reproduit les insignes du pouvoir – sceptre et fléau – au-dessus d'une représentation finement gravée qui figure un grand oiseau aux ailes déployées pour protéger le défunt. Cet oiseau, élégamment ciselé, est doté de la tête de Khnoum, le bélier. Des inscriptions prophylactiques courent sur la tôle d'or longue de 1,25 m et large de 43 cm, au pied de laquelle les images des deux déesses Isis et Nephtys veillent sur le roi.

32 Ce lourd bracelet d'or massif à section triangulaire est remarquable par ses lignes dépouillées et par son poids : il pèse 1742 g (diamètre : 10,5 cm).



33 La reine Moutnedjemet avait dédié à son époux deux bracelets d'or identiques, d'une simplicité raffinée : ici ni jeu de couleur, ni représentation symbolique, mais des joncs d'or juxtaposés, alternativement unis et striés de fines cannelures (diamètre : 6 cm).



34 L'un des deux bracelets de chevilles de Psousennès est décoré de symboles écrivant le nom du roi à la manière d'un rébus. La dédicace ciselée à l'intérieur nous apprend qu'ils ont été offerts par le grand prêtre d'Amon de Karnak, Smendès (hauteur : 5 cm).



35 Psousennès possédait deux bracelets identiques portant à l'intérieur les mentions de (bras) « droit » et (bras) « gauche ». Le décor d'une sobre élégance est constitué par deux volutes d'or encadrant la titulature du roi incrustée sur un fond de lapis-lazuli (diamètre : 7,3 cm).



Il faudra une semaine aux archéologues pour dépouiller le pharaon des nombreuses parures – bijoux, amulettes et colliers d'or – qui le recouvrent : douze bracelets au bras gauche, dix au bras droit, des doigtiers d'or aux mains et aux pieds, avec une trentaine de bagues et des sandales d'or. En outre, il y avait deux pectoraux en or ajouré et émaillé, quatre scarabées ailés en or, avec décor polychrome également. Parmi les colliers d'or et de lapis, plusieurs comportent des centaines de petits disques ou de perles d'or, alors qu'une paire de bracelets à section triangulaire dépasse 3500 g d'or pur. On conçoit que le travail d'inventaire, de remontage et d'emballage, ainsi que le transport de telles richesses de la tombe jusqu'au musée provisoire établi à la mission de Tanis, aient excité des convoitises intenses.

Avec son laconisme coutumier, Montet signale simplement : « Une tentative de vol échoua. » Ainsi, malgré la présence d'une escouade de militaires commis par l'Etat égyptien à la sécurité des découvertes, des malandrins n'hésitèrent pas à monter une opération de rapine. Le silence de Montet quant aux circonstances de cette tentative s'explique peut-être par le

fait que des soldats de la garde se seraient laissés corrompre. Il n'est pas exclu non plus que le forfait fût l'œuvre d'un ouvrier du chantier et que l'archéologue hésitât à le dénoncer à la justice.

Le 7 mars 1940, la précieuse cargaison fut transportée au Musée du Caire dans un camion de l'armée et immédiatement exposée.

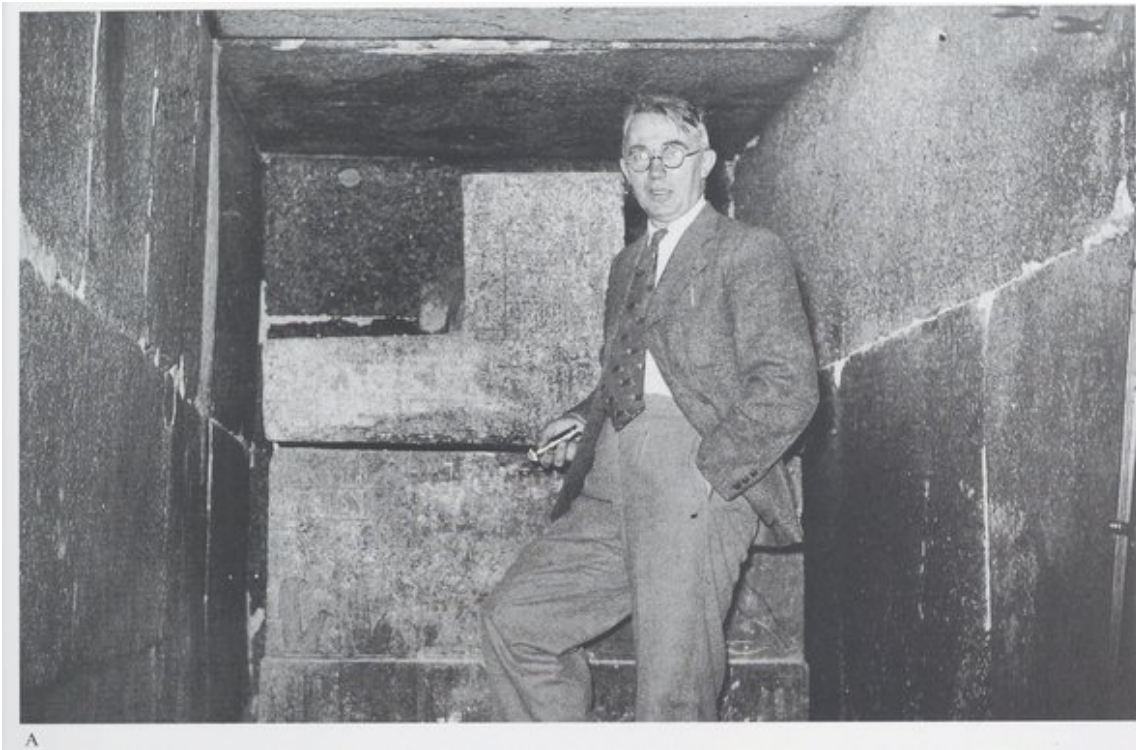
Le caveau d'Amonémopé

Ainsi aurait pu s'achever la campagne de fouilles de 1940, lors de laquelle la mission de Tanis avait mis au jour l'une des plus somptueuses collections d'œuvres d'orfèvrerie, de joaillerie et d'amulettes formant un trésor pharaonique fabuleux, à nul autre comparable, hormis celui de Toutankhamon. « Notre intention, écrit Montet, était tout d'abord de fermer le chantier et de remettre à l'année suivante l'exploration du second caveau de granit dont nous avons reconnu l'existence à côté de celui de Psousennès. »

Pourtant, lors de sa visite du 28 février, le roi Farouk avait appris par Montet que l'archéologue avait repéré une nouvelle sépulture dans le tombeau de Psousennès. Le souverain insista pour que les fouilleurs ne quittent pas le site sans avoir exploré cette tombe que l'on ne pouvait abandonner, même sous bonne garde. Il était impossible d'attendre le retour de la mission, que la gravité de la situation rendait fort improbable dans les mois à venir. Car la confrontation semblait désormais inéluctable entre la France et l'Allemagne nazie.

On sait en effet qu'un second caveau avait été localisé à côté de celui de Psousennès : il en a été fait mention au début de ce chapitre. On se souvient que Montet ayant repéré deux portes sur la paroi du fond du vestibule avait commencé par ouvrir celle du nord. Il s'attaque désormais à la porte murée qui est au sud. Comme dans le cas précédent, il doit se résoudre à détruire une représentation de pharaon sacrifiant. Mais il s'agit ici d'un certain Amonémopé, successeur de Psousennès, figurant devant Isis et Osiris. De même que chez Psousennès, l'ouverture était condamnée par un tronçon d'architrave de granit qu'il fallut enlever avec un palan.

A. En date du 15 février 1940, Pierre Montet a ouvert la chambre de granit de la tombe inviolée du pharaon Psousennès I^{er}, dont le règne se situe entre 1076 et 989 avant J.-C. Le sarcophage de granit rose qui l'occupe presque entièrement est encore scellé.



B. Montet contemple le gisant osiriaque ornant le couvercle du sarcophage de Psousennès. Ce pharaon était enseveli dans un sarcophage de remploi qui avait primitivement joué le rôle de cénotaphe de Merenptah, fils de Ramsès II. L'égyptologue s'apprête à ouvrir, avec son équipe, la lourde dalle sculptée couvrant la cuve.



C. Psousennès dormait de son dernier sommeil dans deux sarcophages de pierre – le premier en granit rose et le second en granit noir (voir planche 55) – qui contenaient eux-mêmes un cercueil d'argent à l'effigie du pharaon tanite. Ce chef-d'œuvre, réalisé en argent massif entièrement ciselé et rehaussé d'or (voir planches 1 et 2), vient d'être transporté dans le magasin de la mission, avant de gagner par la route le Musée du Caire en date du 7 mars 1940.



D. L'égyptologue français Pierre Montet contemple avec émotion l'image de Psousennès, telle que la reproduit le cercueil d'argent ciselé du pharaon qui régna voici trois mille ans (voir planches 1 et 2). L'œuvre a été retirée intacte de la cuve du sarcophage de granit noir (Photos Keystone).



D

36 Une épée de bronze avait été déposée près de Psousennès, à l'intérieur de la cuve de granit rose. De cette arme, il ne subsiste que le pommeau en forme de tête de faucon recouvert de feuilles d'or ciselées avec une délicatesse infinie.



« L'accès du caveau était libre le 16 avril. Ce jour-là, le roi Farouk qui avait fait dresser une ville de tentes arrivait à Sâh pour assister aux opérations le lendemain. » Il était accompagné, une fois de plus, du chanoine Drioton, directeur du Service des Antiquités égyptiennes. L'ouverture du sarcophage révéla un cercueil très simple. Ce pharaon était certainement moins riche que son prédécesseur. « Les parures, néanmoins, étaient fort belles », conclut Montet.

Mais pourquoi donc le pharaon Amonémopé était-il enseveli dans la chambre située à côté de celle de Psousennès ? La question était d'autant plus justifiée que l'on avait mis au jour dans le voisinage immédiat, au début de la saison de 1940, un tombeau violé qui se révéla avoir été aménagé précisément pour Amonémopé. Et qui donc devait occuper le caveau voisin de Psousennès avant ce transfert ? Ces questions, Montet ne les résoudra pas complètement.

Pour l'instant, il faut signaler qu'à l'intérieur du caveau de granit où reposait Amonémopé, les archéologues font une moisson intéressante : « un masque d'or, deux colliers, deux pectoraux, deux scarabées, des cœurs de lapis et de calcédoine, des bracelets et des bagues, un grand faucon en or cloisonné aux ailes éployées, des cannes. »

Le travail scientifique dure une dizaine de jours, et le 3 mai 1940 on charge sur un camion de l'armée tout le mobilier funéraire d'Amonémopé, puis on prend la route du Caire. L'ensemble des trouvailles de Tanis est exposé au Musée égyptien. On est à un mois et demi de la défaite et de l'appel du général de Gaulle. Montet écrit nostalgiquement qu'à cette date du 3 mai, la « mission quittait Sâh pour une longue absence. »

Le retour et l'ultime découverte

En raison de l'intérêt que pouvait présenter la nécropole de Tanis pour des voleurs désireux de poursuivre à leur propre profit des fouilles clandestines, il fallait qu'une surveillance continuât à s'exercer : « Le poste de garde fut maintenu à Sâh après notre départ », précise Montet. « En 1943, le bruit se répandit dans le pays que nous ne reviendrions jamais, et la surveillance se relâcha. » La France semblait en piteux état, et la guerre ne paraissait pas près de se terminer. Aussi les voleurs s'enhardirent-ils. « Des bandits s'introduisirent dans la maison qu'ils pillèrent de fond en comble, dans le

magasin et dans le tombeau. (...) Les malfaiteurs firent main basse sur des ouchebtis, sur le dépôt d'Osorkon et sur quelques fragments de bonne apparence. Ayant forcé la porte de fer, ils purent entrer dans le tombeau de Psousennès. (...) Ils avaient sans doute entendu dire, soit par des membres de la mission, soit par des visiteurs, que le bâtiment de calcaire contenait une cachette. » Leurs efforts furent heureusement vains. Mais, de cette tentative, le site garde la trace, car les pillards s'attaquèrent tant avec le fer qu'avec le feu au vestibule de la sépulture. Des marques de burin et d'incendie endommagèrent un bandeau d'hiéroglyphes et une frise de divinités.

Mais le trésor, en cette période de guerre où l'attention du monde est tournée vers d'autres préoccupations, n'en continue pas moins à exercer sa fascination sur les voleurs. « Vers le même temps, d'autres bandits trouvèrent le moyen d'ouvrir, dans le sous-sol du Musée du Caire, un coffre-fort où les conservateurs avaient abrité les parures de Psousennès par crainte des bombardements. » Toujours très laconiquement, Montet conclut : « Une enquête énergique fit retrouver la plus grande partie de ce qui avait été volé. Plusieurs éléments des colliers et quelques petits objets manquent. »

37 La plus originale des trente-six bagues passées aux doigts de la momie de Psousennès est cet anneau d'or enrichi d'un minutieux décor cloisonné. Deux cartouches royaux gravés dans du lapis sont encadrés par un rang de perles et se détachent sur un damier incrusté de lapis et de verre.



38 Exécutées dans de minces feuilles d'or, ces amulettes hautes de 3 cm assuraient la protection de la momie de Psousennès : on peut reconnaître de gauche à droite le faucon, l'oiseau-âme, le vautour et le symbole de la double royauté sur la Haute et Basse Egypte.



39 Ce flamboyant serpent de cornaline, suspendu au cou des défunts par un fil d'or, fait partie de l'équipement habituel des momies : on y a vu la personnification d'un génie gardant les portes de l'au-delà (longueur de la tête de serpent : 6 cm).



40-41 Le tombeau de Psousennès ne renfermait pas moins d'un millier de statuettes funéraires de faïence et de bronze appelées « ouchebtis » ou « chaouabtis ». Ces petits serviteurs magiques, mis à la disposition du défunt pour accomplir les travaux pénibles dans l'au-delà, ne brillent guère par leurs qualités esthétiques.



40

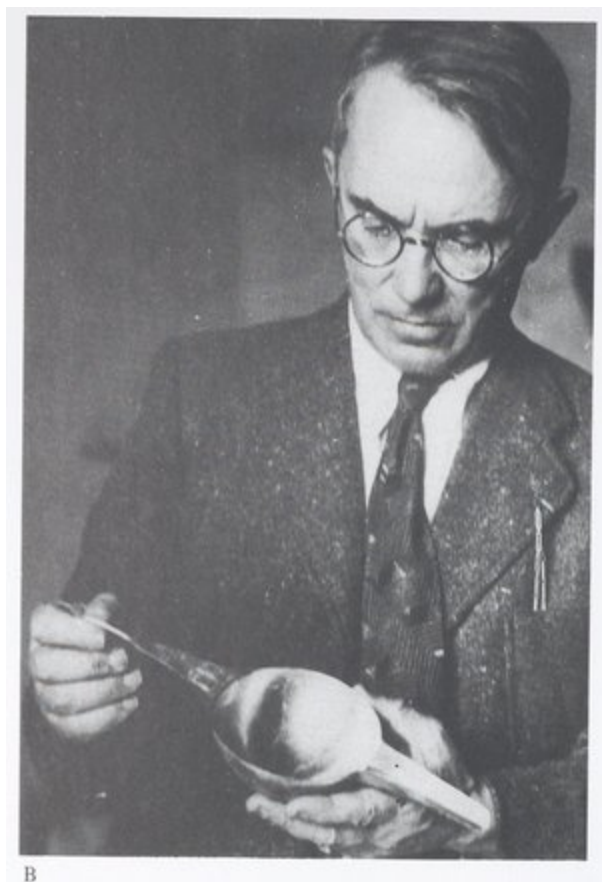


41

A. Dans le cercueil d'argent, Montet a trouvé un superbe masque d'or à l'effigie de Psousennès I^{er}, ainsi que le « surtout » d'or qui recouvrait les restes de la momie. Etendues sur un lit de la mission, les brillantes parures du pharaon sont véritablement auscultées par le savant (voir planches 3 et 4).



B. Pierre Montet en admiration devant l'élégante verseuse d'or massif qui faisait partie de la vaisselle de Psousennès. C'est là un des objets les plus originaux du trésor de Tanis (voir planches 47 et 48).



B

C. Après l'enlèvement des splendeurs ayant appartenu à Psousennès, l'égyptologue procéda encore en hâte à la mise au jour, dans la chambre de granit de la reine Moutnedjemet, des richesses d'Amonémopé, pharaon qui régna entre 989 et 981 et fut le successeur de Psousennès. Pourquoi les trésors de l'épouse de ce dernier, ainsi que sa dépouille mortelle disparurent-elles pour faire place à celles d'Amonémopé ? Il est probable que le tombeau aménagé plus au nord pour Amonémopé avait fait l'objet d'une tentative de vol et que l'on estima plus prudent d'ensevelir ce pharaon auprès de Psousennès. Les riches vases d'or et les supports d'offrandes en argent, ainsi que les poteries et canopes d'Amonémopé ont été réunis ici, dans le magasin de la mission de Tanis, en date du 1^{er} mai 1940 (Photos Keystone).



En réalité, il semble bien que les autorités ont rappelé que, dans un pays en guerre, tout acte de pillage est punissable de la peine de mort. Les auteurs du vol auront pris peur et se seront empressés de restituer leur butin.

L'attraction de Tanis ne s'exerce pas seulement sur les pilleurs de tombes ou de musées. Sitôt que les événements desserrent leur étreinte, Montet, que ne cesse de tenailler le désir de reprendre ses fouilles, voit une occasion de retourner en Egypte. « Les hostilités duraient encore lorsque la mission de Tanis se trouve à pied d'œuvre le 15 avril 1945. »

Il s'agit d'abord de parfaire le travail commencé cinq ans plus tôt et brutalement interrompu par les hostilités. « Il n'était pas possible de laisser dans le caveau de Psousennès son merveilleux sarcophage. » On décide donc de l'enlever pour le faire figurer au Musée du Caire. La porte étant trop étroite, il faut faire une ouverture artificielle. On entreprend donc d'énormes travaux de démontage de la tombe. Au cours de ces opérations furent découvertes trois queues d'aronde en bronze. Puis « le sarcophage et son couvercle furent tirés hors du tombeau et transportés l'été suivant au musée. »

Les inscriptions figurant sur les queues d'aronde en bronze apprennent à Montet que « le tombeau a été construit pour Psousennès et une reine nommée Moutnedjemet. » Or, curieusement, l'archéologue suppose que cette reine est la mère de Psousennès. Entre les deux caveaux, on avait découvert un conduit pratiqué dans le mur mitoyen, à la hauteur du sarcophage « pour permettre au « ba » (l'âme en quelque sorte) de Psousennès et de son voisin d'échanger des visites. » Mais ce conduit avait été bouché et plâtré. En réalité, la reine Moutnedjemet n'est autre que l'épouse du pharaon.

Pourquoi donc le défunt qui occupait cette chambre construite pour la reine était-il Amonémopé ? Il semble que, peu après l'ensevelissement, des voleurs avaient pénétré dans la tombe originellement construite pour Amonémopé – dont on a vu que Montet l'avait mise au jour. C'est pour soustraire aux convoitises des pillards la dépouille du roi défunt que les prêtres auront décidé de transporter le sarcophage d'Amonémopé dans le caveau ménagé pour l'épouse de Psousennès. Un fait confirme encore, si besoin était, l'affectation première du sarcophage voisin de celui de Psousennès : « On changea les inscriptions, en oubliant celle qui était gravée sur le petit côté », et qui mentionnait précisément Moutnedjemet.

L'ensemble de ces travaux occupe la saison de 1945 à Tanis. Mais en 1946, l'équipe s'enrichit d'un nouvel arrivant : l'architecte Alexandre Lézine. En relevant les plans du tombeau de Psousennès, il considère que le bâtiment de calcaire doit recéler encore une chambre. Pour avoir la confirmation de son hypothèse, Lézine dégage les joints des poutres du plafond à l'endroit qui lui semble propre à recéler un espace. Il y introduit un mètre métallique qui ne rencontre que le vide. C'est donc qu'une nouvelle tombe se trouve cachée dans l'épaisseur de la maçonnerie. La supposition selon laquelle une cachette devait exister dans le tombeau

n'était donc pas vaine. En revanche, cette cachette se trouvait de l'autre côté du bâtiment...

« Cette chambre fut ouverte le 13 février 1946. Elle appartenait au chef des archers de Pharaon, Oundebaounded, qui était en même temps prophète de Khonsou à Thèbes et chef des prophètes de tous les dieux. » Le personnage n'est pas un inconnu pour Montet qui a découvert en 1939 des statuettes funéraires (ouchebtis) à son nom dans le vestibule de Psousennès. Quant au sarcophage de granit que contenait la chambre décorée de bas-reliefs et d'inscriptions polychromes, c'était une fois de plus un remploi. Il avait appartenu originellement au troisième prophète d'Amon nommé Amenhotep. Pour Oundebaounded, on « l'avait recouvert de plâtre et de feuilles d'or travaillées au repoussé. »

42-43 Déposé près des vases liturgiques, devant le sarcophage de Psousennès, ce réchaud de bronze était déjà une antiquité du temps des rois de Tanis : on peut en effet y lire les noms du pharaon Ramsès II qui régna trois cents ans avant Psousennès (longueur : 36,5 cm).



42



43

44 Cette patère d'argent qui fait partie de la vaisselle de Psousennès servait probablement à boire du vin. Sur un fond de zigzag imitant les ondulations de l'eau se détache un bouquet de fleurs et de boutons de lotus. Ce décor d'une sobre harmonie est enrichi par des clous et une anse d'or encadrée de palmettes (diamètre : 16 cm).



45 Le décor ciselé de ce bol d'argent contraste par sa rigueur géométrique avec les autres pièces d'orfèvrerie de Psousennès parées de motifs végétaux. On ne sait trop si le quadrillage sur lequel se détache le nom du pharaon évoque un mur de briques ou bien un panier de vannerie (diamètre : 14,3 cm).



Mais si le personnage n'est pas de rang royal, il n'en est pas moins entouré de superbes objets et parures. « A l'intérieur du sarcophage de granit, la momie reposait dans un cercueil d'argent, mis lui-même dans un cercueil de bois doré sur lequel on avait placé trois patères et une coupe d'or et d'argent, des armes et des cannes. Le visage était revêtu d'un masque d'or admirablement conservé. Les doigts des mains et des pieds étaient enfilés dans des doigtiers d'or. Les parures comprenaient trois pectoraux et un scarabée avec leur chaîne, des amulettes et statuettes de divinités en grand nombre, deux bracelets, cinq bagues, deux étuis. Une Bastit (ou Bastet, déesse-chatte) de cristal et d'or, un bélier de lapis-lazuli dans un naos d'or, un Ptah dans un édifice à colonnes (...) constituent avec les patères et la coupe les pièces les plus originales. La plupart de ces objets ont été donnés à Oundebaounded par les souverains. D'autres viennent d'héritages et datent de Ramsès II et même du début de la XVIII^e dynastie » (vers 1580 avant J.-C.).

Après l'ouverture de cette chambre, « l'exploration intérieure du tombeau de Psousennès pouvait être considérée comme terminée. Il n'y avait pas place pour une nouvelle cachette », écrit Montet.

Bilan des fouilles

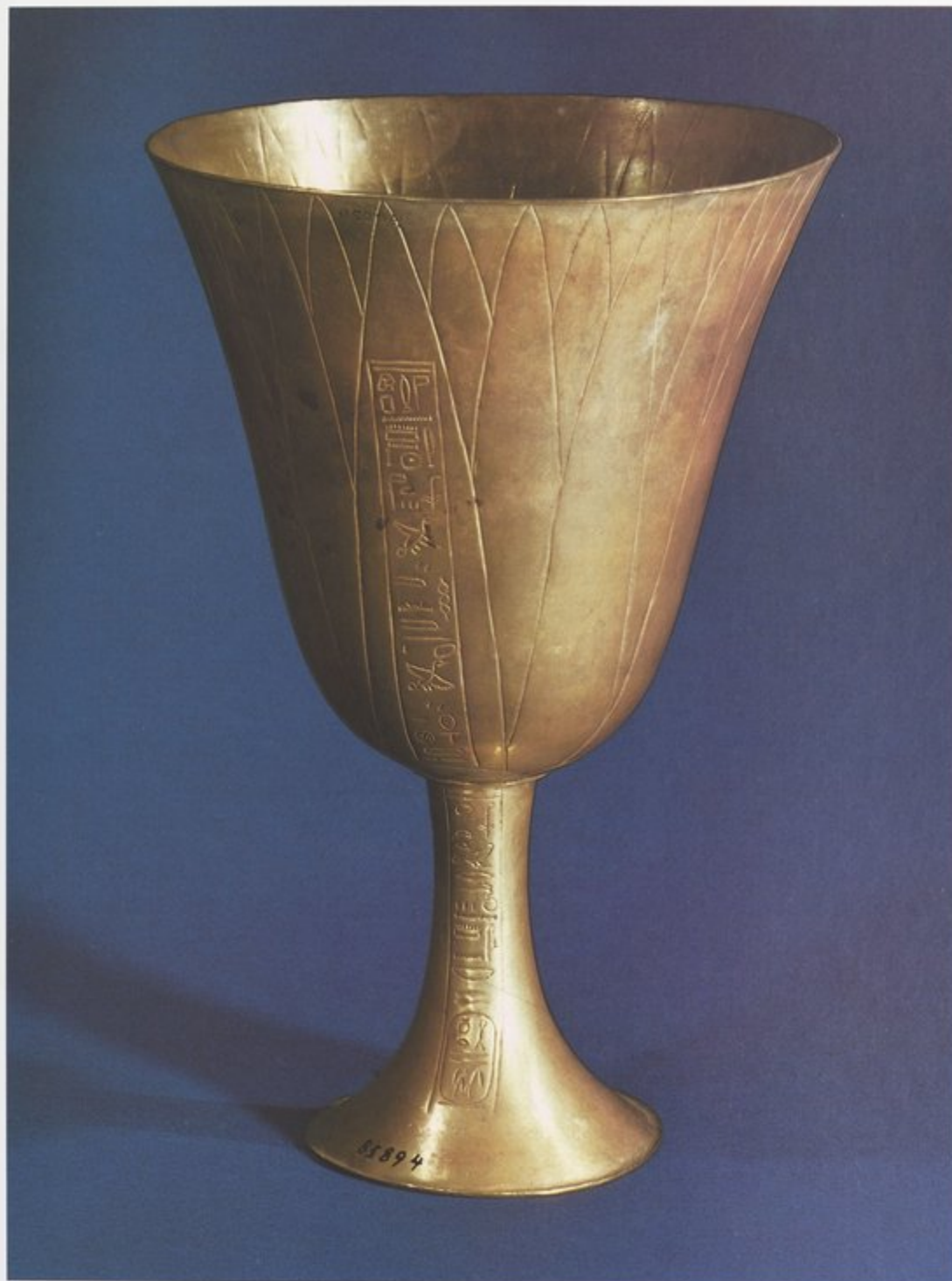
Ainsi, au moment où s'efface à l'horizon la tragique image de la guerre qui a ensanglanté le monde, les archéologues de Tanis peuvent faire le point et prendre la mesure de leur travail. Regardant en arrière, Montet peut être fier des résultats obtenus durant quatorze campagnes de fouilles échelonnées de 1929 à 1946. Mais il faut se souvenir aussi de la ténacité qui fut nécessaire à l'équipe. Contre vents et marées, elle poursuivit, dix années durant, des recherches restées infructueuses sur le plan des sépultures royales. Puis il a fallu conserver l'enthousiasme et la volonté de parvenir au terme de l'opération malgré les circonstances éminemment défavorables de la guerre.

A la lecture des relations que fait Montet des circonstances rocambolesques des trouvailles, avec leurs successions de vols et de tentatives de pillage déjouées ou leur récupération de bijoux disparus, on saisit combien précaire était le sort de ces trésors vieux de trois mille ans et qui ont failli plus d'une fois disparaître à jamais. C'est un véritable miracle qu'ils soient parvenus quasiment intacts jusqu'à nous.

On a pu reprocher à Montet la hâte qui était la sienne à enlever les objets découverts, l'absence de certaines précautions, la rareté des photos et des plans de détail, etc. Mais il faut se rappeler, pour comprendre ces lacunes, l'urgence dans laquelle vivaient les archéologues, talonnés par les événements internationaux. On est loin de la paisible situation qui régnait dans le monde lorsque Carter exhuma Toutankhamon ! Cette hâte s'explique fort bien. Elle excuse des manques d'information ou de documentation qui, en d'autres circonstances, seraient incompréhensibles.

Enfin, il faut rendre grâce à Montet qui a publié – ce que n'ont pas toujours fait les découvreurs de tombes en Egypte – les résultats scientifiques de ses travaux : car sans publication rigoureuse, une découverte archéologique reste quasiment inexploitable. Or Montet, avec les trois superbes volumes consacrés à « La Nécropole de Tanis » a fourni une documentation remarquable, sans compter plusieurs livres de vulgarisation.

46 Ce calice utilisé comme gobelet à boire emprunte la silhouette gracieuse d'une fleur de lotus. L'inscription ciselée sur l'un des pétales mentionne les noms de très hauts personnages thébains : le grand prêtre d'Amon de Karnak, Pinedjem fils de Paiankh, et la princesse Hénouttaouy. Il fut, semble-t-il, donné à Psousennès (hauteur : 21,5 cm).



Le tome II, intitulé « Les constructions et le tombeau de Psousennès à Tanis », permet de mesurer la richesse des trouvailles faites dans la seule tombe de ce pharaon, où se trouvaient réunies, en particulier, les sépultures inviolées de Chéchonq II, de Psousennès I^{er}, d'Amonémopé et enfin du chef des archers Oundebaounded. Avec les trouvailles faites dans le sarcophage violé du prince Hornakht, représentant une quarantaine de pièces, mais sans compter les centaines d'ouchebtis en multiples exemplaires analogues, non numérotés individuellement, la liste des objets exhumés (sarcophages, cercueils, masques, parures, amulettes, vaisselle d'or et d'argent, instruments rituels, armes, etc.) totalise quelque 600 numéros. La plupart du temps, il s'agit d'objets de métal – or, argent, bronze – qui reflètent une très remarquable qualité, tant technique qu'esthétique.

Cette moisson phénoménale révèle toute une époque, jusqu'alors entièrement méconnue, de l'art pharaonique. Elle livre des pièces – en particulier de la vaisselle rituelle – dont aucun exemplaire ne nous était parvenu ou dont le type même était inconnu auparavant. Car la civilisation égyptienne revêt incontestablement des aspects originaux sur ce site que Montet a permis de mieux connaître.

L'oubli de Tanis

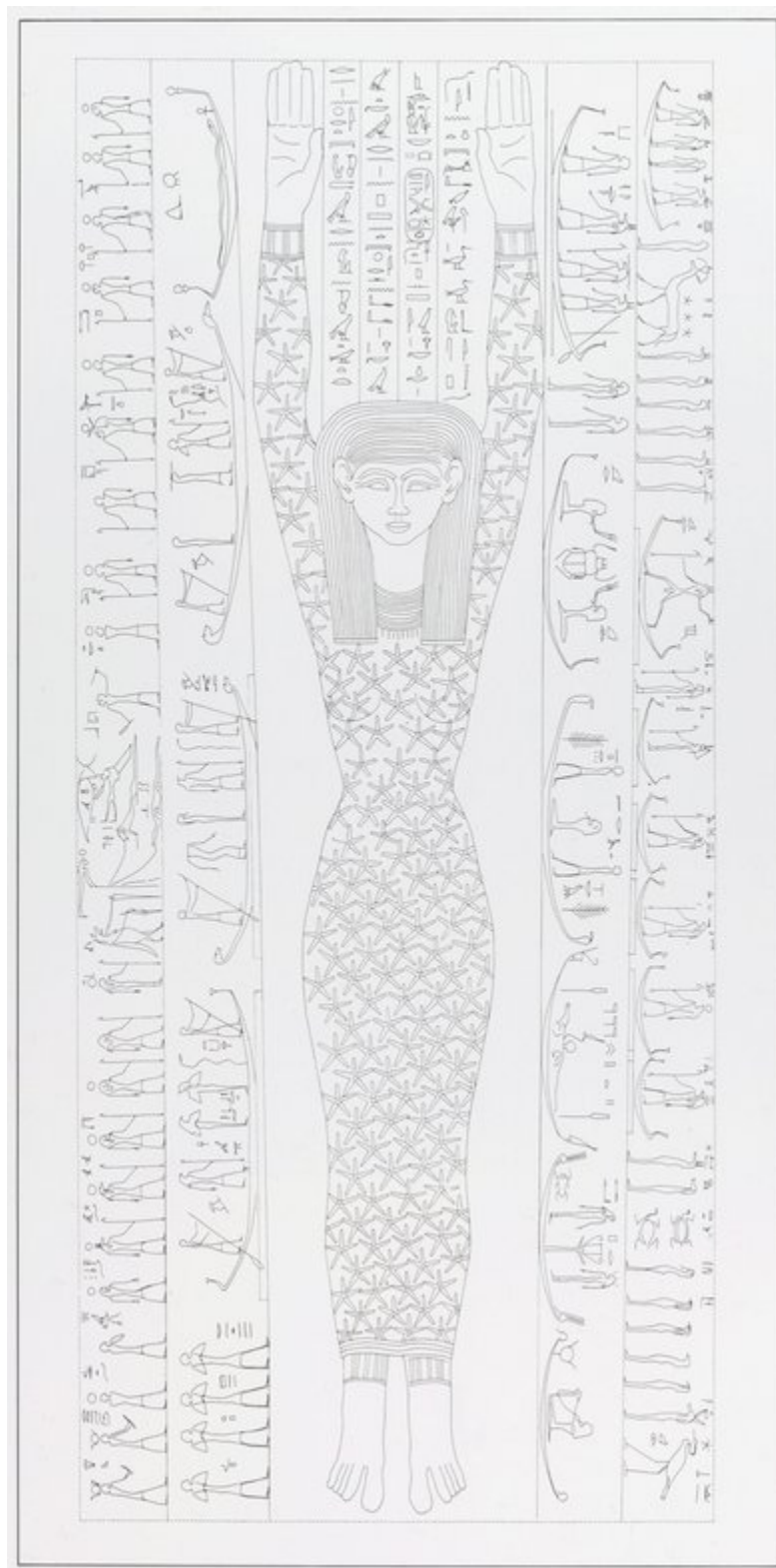
Mais peut-on estimer que Montet a mis un point final aux découvertes de Tanis ? Le savant en doutait lui-même. Dès 1942, il écrit : « Nous considérons comme une hypothèse très vraisemblable que la nécropole occupe tout le quartier ptolémaïque qui s'étire entre le temple et le mur de Psousennès. » Il précise sa pensée en 1956, soit après l'achèvement de ses recherches in situ : « Je reste convaincu que les autres rois de la XXI^e et de la XXII^e dynastie, y compris le plus illustre d'entre eux, Chéchonq I^{er}, ont bien été enterrés à Tanis. » Avec cette petite phrase réapparaît l'espoir qui avait été le moteur de toutes les recherches de Montet : retrouver, par l'entremise de Chéchonq I^{er} qui pilla Jérusalem, la « trace des Sémites en Egypte ». Et, pourquoi pas ? mettre la main sur une part du butin fait dans le Temple de Salomon...

Dans une certaine mesure, Montet n'a pas été payé en retour de ses efforts et découvertes. On a vu l'importance de la guerre à ce propos. Mais,

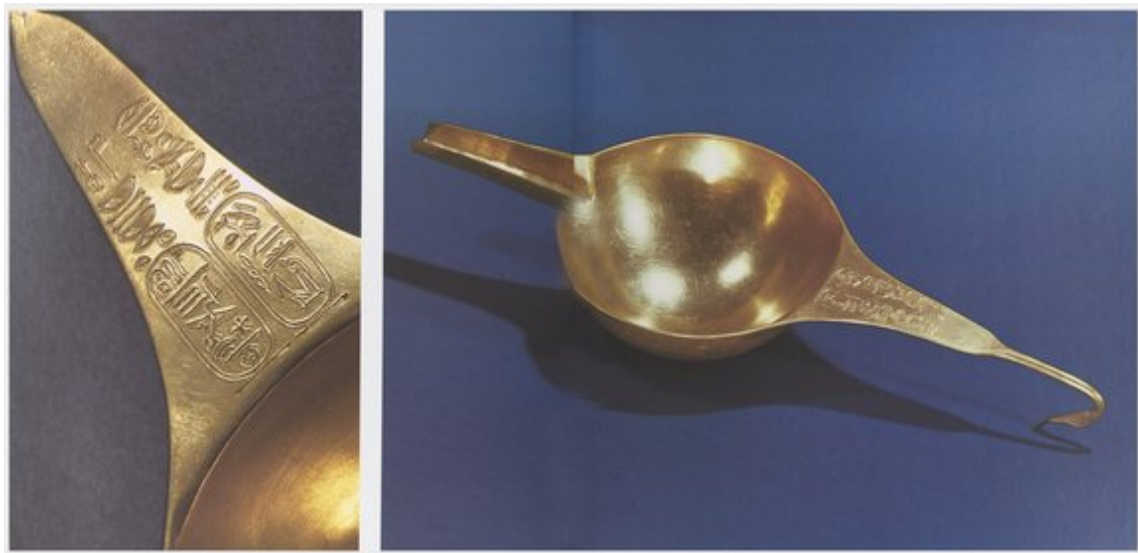
parmi les causes de « l'oubli » de Tanis, il faut incriminer aussi la minuscule salle où sont entassés, au Musée égyptien du Caire, les trésors exhumés voici plus de quarante ans. Ce petit espace est éclipsé par les célébrités amoncellements voisins : les chefs-d'œuvre de Toutankhamon. Dans ce musée vétuste, rempli de merveilles extraordinaires – que son directeur actuel, M. le Dr Mohammed Saleh, s'efforce avec intelligence et courage de moderniser et d'améliorer sans cesse – Tanis n'occupe nullement la place qui doit revenir à un aussi bel ensemble de bijoux et de parures. En 1968, Serge Sauneron, directeur de l'Institut d'Archéologie orientale du Caire, écrivait déjà : « Le jour où le Musée du Caire pourra consacrer à ce trésor royal la place qu'il mérite, on appréciera avec plus d'équité cet étonnant ensemble révélé par l'archéologie française. »

Espérons que les projets du Gouvernement égyptien, qui compte édifier un nouveau musée, sauront mettre en valeur ces chefs-d'œuvre. C'est le souhait que l'on peut exprimer à l'heure où le trésor de Tanis est présenté hors d'Egypte et devient, enfin, le point de mire de l'actualité artistique.

Relevé du dessous du couvercle qui recouvrait le sarcophage de granit rose de Psousennès
 1^{er} : « Nout entre les barques de la deuxième et de la troisième heure et les astres du nord
 et du midi » (Dessin A. Lézine)



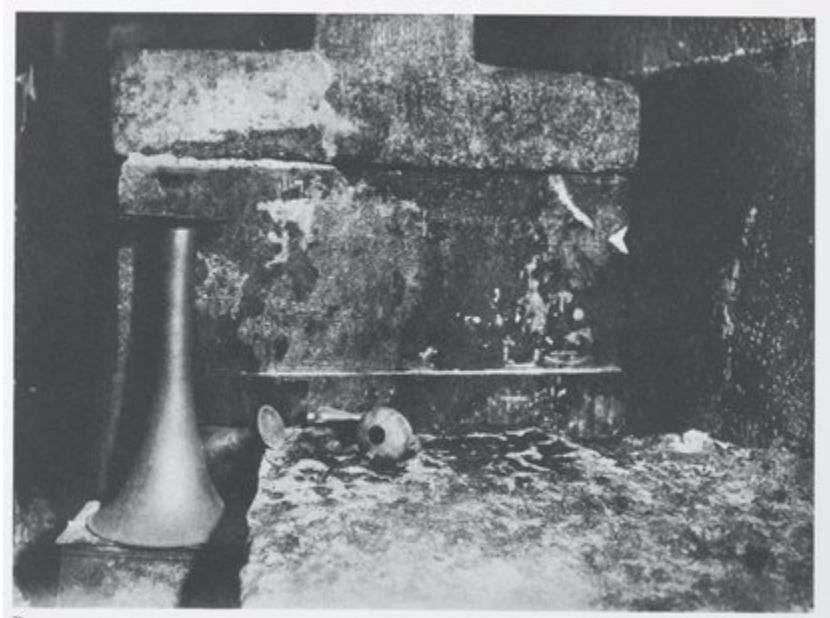
47-48 Cette verseuse d'or est remarquable par ses lignes d'une admirable pureté. Le manche terminé par un élégant col de canard porte une dédicace de Moutnedjemet, épouse de Psousennès (longueur totale : 30 cm).



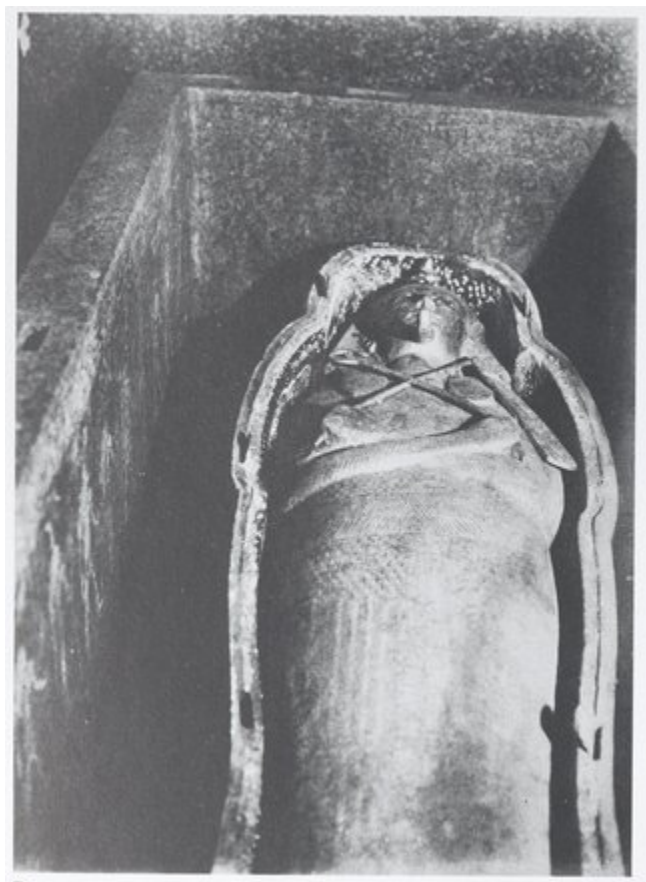
A. Les quatre documents reproduits sur la page ci-contre ont été réalisés lors des découvertes de Pierre Montet par sa fille Camille Montet-Beaucour. Ces photos montrent les sépultures au moment même où les archéologues les voyaient eux-mêmes pour la première fois. Le premier document représente l'image qui s'offrit à Montet lorsqu'il ouvrit, le 21 mars 1939, le cercueil d'argent du pharaon Chéchonq II, dont le bref règne se situe vers 890 avant J.-C. Le masque d'or gisait parmi les parures démantelées, au milieu des restes funèbres du défunt.



B. Lors de l'ouverture du caveau du pharaon Psousennès I^{er} à Tanis, les fouilleurs virent, devant le lourd sarcophage de granit rose, une merveilleuse vaisselle d'or et d'argent. A gauche, le support d'offrandes en argent, bien conservé, et au fond, entre deux objets d'argent, une aiguière d'or d'une extraordinaire élégance. Des objets analogues seront retrouvés dans la sépulture d'Amonémopé.



C. Dans le sarcophage de granit rose contenant lui-même un sarcophage de pierre noire momiforme, voici comment se présentait à Pierre Montet et à son équipe, le 28 février 1940, le somptueux cercueil d'argent du pharaon Psousennès I^{er} (voir planches 1 et 2).



D. Dans le caveau voisin de celui de Psousennès, primitivement destiné à la reine Moutnedjemet, mais où fut ensuite enseveli le pharaon Amonémopé, Pierre Montet découvre, devant le grand sarcophage de granit, la somptueuse vaisselle d'or et d'argent du souverain. C'était en date du 16 avril 1940. Supports d'offrandes en argent, bouilloire, aiguière et vases canopes ont été déposés à la hâte, dans le plus grand désordre, par les prêtres qui voulaient ainsi sauvegarder la momie et son viatique au IX^e siècle avant notre ère (voir planches 80, 82 et 83). (Les quatre documents de cette page ont été réalisés pour la mission Montet par C.M. Beaucour.)



V. Originalité des tombes royales de la nécropole de Tanis

Après avoir relaté les circonstances des découvertes de Montet dans les sépultures inviolées de la capitale des souverains des XXI^e et XXII^e dynasties, il faut examiner le parti adopté par les anciens Egyptiens pour la réalisation de ces tombes royales érigées au cœur même de l'antique Tanis. Deux paramètres aideront à saisir l'originalité de ces constructions : l'environnement très spécifique qu'offre le Delta, d'une part, et les différences que l'on constate entre ces « maisons d'éternité » et les tombeaux pharaoniques de Memphis et de Thèbes, d'autre part.

En premier lieu, c'est évidemment le cadre géographique et climatique qui joue un rôle capital dans la conception de ces sépultures destinées à fournir aux défunts leur dernière demeure pour « des millions d'années ». Quel est donc l'environnement dans lequel s'est élevée la capitale des rois tanites ? Sise dans le Delta, Tanis devait être entourée d'un paysage intensément vert. Si les terres se sont aujourd'hui appauvries et salinisées, il n'en allait pas de même il y a trois millénaires, époque où le Delta était, pour les Egyptiens, un véritable Far West, avec ses régions vierges en bordure des cultures.

On trouvait en effet, d'une part des champs bien irrigués, avec leurs canaux issus de la branche tanitique du Nil, des campagnes bordées de digues par où passaient les paysans avec leurs troupeaux qui se rendaient vers les prairies, des parcelles limitées par des palmiers, des tamaris ou des sycomores ; et d'autre part une région entourée d'étangs, de marais et de fourrés, jusqu'au lac Manzaleh, vaste étendue d'eau peu profonde, où se déroulait à perte de vue le monde des roseaux, des papyrus et des joncs, où s'ébattait une faune nombreuse : oiseaux aquatiques, crocodiles, hippopotames, buffles, chats sauvages et serpents. Les vols de canards, les cigognes et les hérons, juchés sur les rares bouquets d'arbres, tels que saules ou acacias, les petits échassiers et les oies sauvages fournissaient au chasseur, sur sa barque de papyrus, un gibier abondant. Au delà du lac, vers le nord, c'était la zone de contact avec la mer, la « grande verte », où se

mêlaient les eaux douces et salées. Territoire palustre, peu accueillant, qui formait la défense naturelle du pays sur le front méditerranéen.

Sur le cours du fleuve se trouvaient les installations portuaires où accostaient aux appontements de pierre les navires de haute mer en provenance de Byblos et de Sidon, qui avaient traversé les zones de marais par des biefs bien entretenus, où des pilotes savaient s'orienter dans le dédale des hauts fonds.

En résumé, on a affaire, dans le Delta, aux environs de Tanis, à un univers paisible de campagnes bien cultivées, voisinant avec des terres fluctuantes et sauvages où règnent les ajoncs et marécages, où les éléments ne sont pas encore séparés – comme au temps de la Création – et où grouille une vie intense, dangereuse et souvent mystérieuse. Domaine des lotus et des souchets, des roselières, mais aussi des bancs de boue et de sable, à l'assise instable, au milieu des eaux troubles, véritable vivier d'où le pêcheur ramène des prises superbes, mais où il risque sans cesse de s'égarer dans un labyrinthe de chenaux et d'eaux stagnantes...

49-50 Une inspiration semblable à celle du calice de la planche 46 préside au décor de ce vase et de cette patère d'or de Psousennès, dont les panses sont creusées de godrons réguliers s'interrompant vers le haut pour laisser place aux inscriptions. Avec une remarquable économie de moyens, l'artiste a créé un ensemble somptueux, animé par le jeu de la lumière et des ombres (hauteur du pot : 7,7 cm ; diamètre de la patère : 16 cm).



49



50

Car aux temps pharaoniques, le Delta est loin d'être fixé par des drains et canalisations formant un système organique. Et les cultures n'en occupent

qu'une part limitée, aux environs des cités comme Tanis. Les hommes ont implanté, depuis l'Ancien Empire, leurs établissements dans cette terre riche, luxuriante et prolifique qui forme, ainsi que le rappelle fort bien Montet, « la moitié de l'Égypte ». Tanis est donc, à la frontière entre les surfaces agricoles et les étendues vierges, une agglomération importante que les souverains des XXI^e et XXII^e dynasties ont choisie pour capitale, tant parce qu'elle monte la garde aux limites septentrionales du pays que pour sa proximité par rapport aux confins orientaux, ainsi que pour sa situation portuaire sûre, en relation avec les routes du Delta, par lesquelles transitent les denrées et produits du négoce.

Mais, dans ce pays verdoyant, il n'est rien qui puisse rappeler aux Égyptiens les déserts immensément plats de l'ouest ou les arides chaînes montagneuses bordant, plus au sud, le cours du Nil. Ici, tout est noyé dans une humidité omniprésente. Partout circulent des bras du fleuve, s'infiltrant des dérivations, coule l'eau bénéfique et vivifiante dont le cours ne se ralentit qu'à la saison sèche...

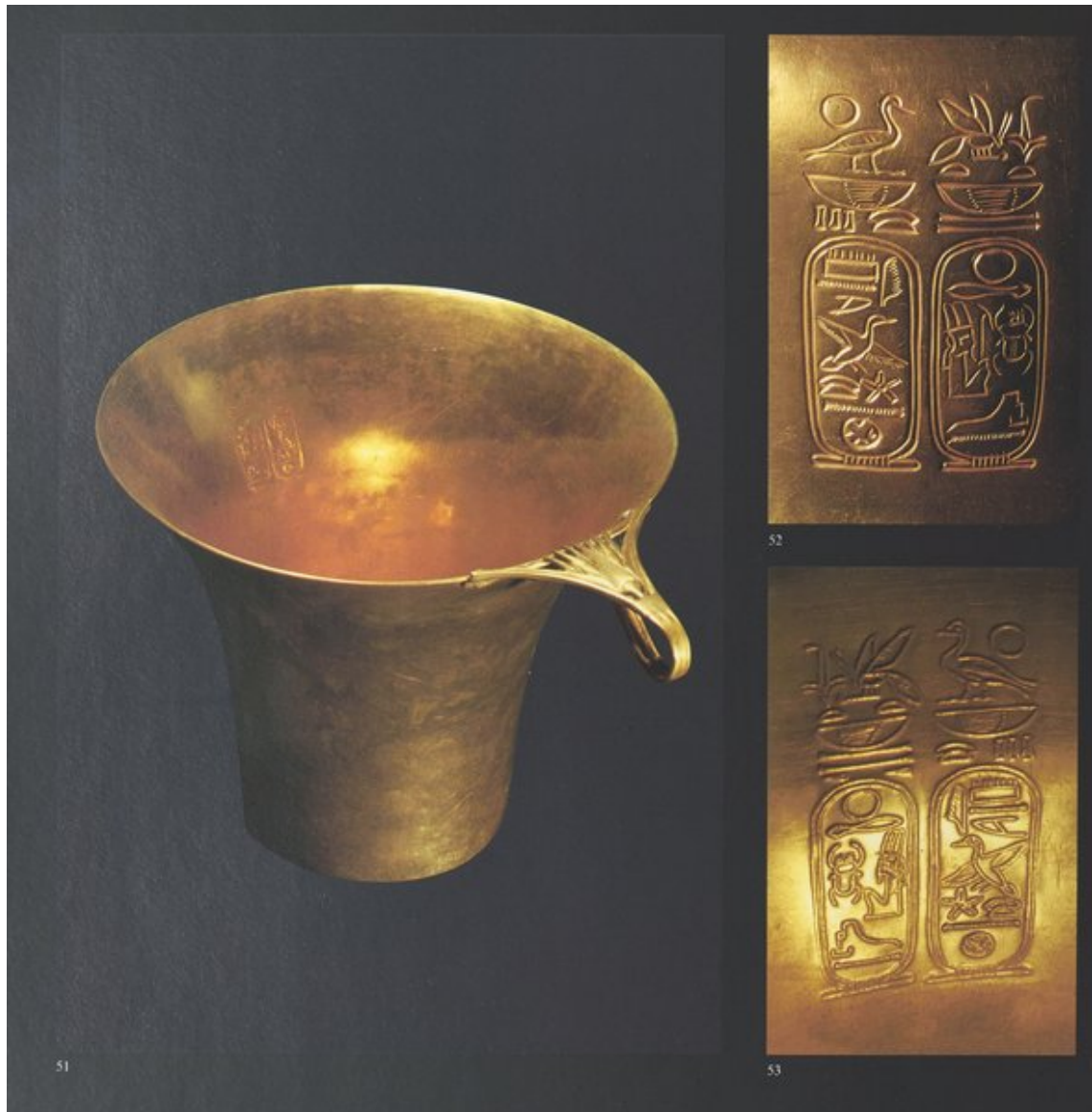
Si, lors de l'attente de la crue, les champs sont brûlés et les bouquets de roseaux se fanent sur les rives, si la poussière se lève au passage des bêtes sur les digues et dans les terres moissonnées, si le soleil accable les habitants, en revanche, sitôt revenue l'inondation, avec la montée annuelle des eaux, le pays se mue en un immense marécage. La crue noie toutes les terres, hormis les rares buttes où se dressent les villages de pisé et les villes aux monuments de pierre. C'est durant cette période, où les canaux forment de vraies voies navigables, que l'on importe, par radeaux et barques, dans ce pays de limon qui manque totalement de matériaux lithiques, les blocs de granit, de grès, de calcaire ou de diorite. Ces matériaux essentiels à la mise en œuvre des temples et des tombeaux, des colosses et des sarcophages, font en effet terriblement défaut dans le Delta.

Entre ce paysage aquatique de la Basse Égypte, où les hommes ne trouvent que sur le tell urbain un faible espace situé au sec pour y disposer la nécropole, et les régions de la rive occidentale de Memphis ou les montagnes thébaines, le contraste est absolu. Avant même d'étudier les tombeaux de Tanis, et pour saisir leur particularité, il est utile de rappeler ce qu'était l'aspect des cités des morts érigées d'une part à la charnière entre le Delta et la vallée, en face de Memphis, et d'autre part à Thèbes, en Haute Égypte.

Les sépultures édifiées dans le désert

Pour Memphis, la vieille capitale, dont les nécropoles se dressent à l'ouest du Nil, les tombes royales, sous forme de mastabas et de pyramides, sont édifiées dans le désert, sur le rebord supérieur de la vallée, à un niveau que n'atteignent jamais les crues du Nil. Les tombeaux, avec leurs appartements ménagés à l'intérieur du massif construit ou creusés dans le plateau calcaire, se situent dans un environnement de roc et de sable. Ces monuments funéraires s'égrènent depuis la région de Guizéh (en face du Caire actuel) et de Saqqarah, jusqu'à Dashour, Licht et Meidoum, à la hauteur de l'oasis du Fayoum. Une cinquantaine de pyramides de l'Ancien et du Moyen Empire y furent édifiées durant mille ans (de 2800 à 1800 avant J.-C. environ).

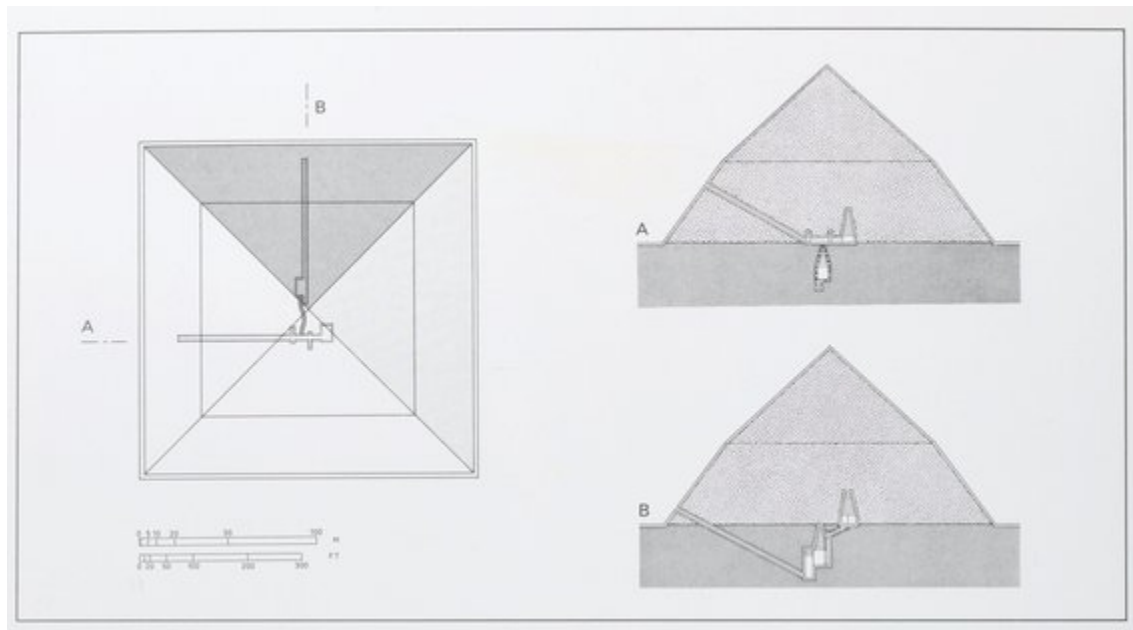
51, 53 Complément de l'aiguière figurant à la planche 54, ce bassin d'or est orné d'une anse ajourée, où fleurs et boutons de lotus sont assemblés en un délicat bouquet. On admirera avec quelle virtuosité l'orfèvre a ciselé les cartouches du pharaon Psousennès dans l'épaisse feuille d'or (hauteur du bassin : 17 cm).



54 La sévère beauté de cette aiguière d'or aux lignes pures est adoucie par le décor ciselé de l'embouchure qui s'inspire d'un thème végétal : corolle de lotus ou ombelle de papyrus. Cet objet compte parmi les chefs-d'œuvre de la vaisselle de Psousennès (hauteur totale : 39 cm). Le document 52 montre un détail du cartouche royal ciselé dans la panse de l'objet.



Plan et coupes de la pyramide sud de Dashour construite par le pharaon Snéfrou (vers 2700 avant J.-C.)



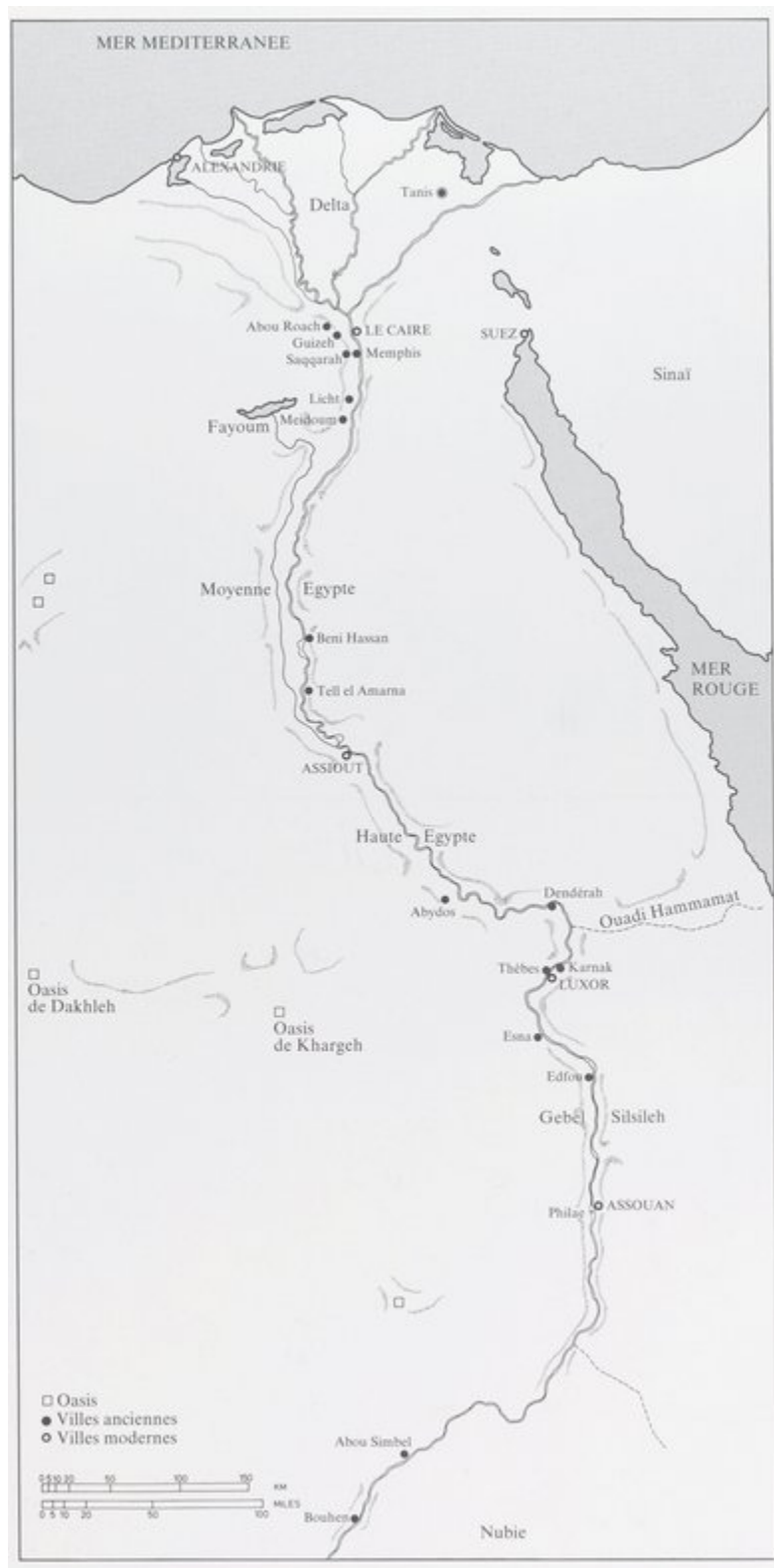
Les plus grands de ces mausolées – comme les pyramides de Snéfrou à Dashour, de Chéops et de Chéphren à Guizéh – comportent des appartements complexes, en partie souterrains, ainsi que des galeries et des salles disposées dans le cœur de l'édifice. Corridors, rampes, chambres funéraires peuvent s'étendre sur plus de 70 m. Des appartements doubles, à des niveaux différents, existent parfois. Le plus souvent, l'entrée, soigneusement masquée, est située au nord, avec la salle principale au centre, sous le sommet.

Au tout début de l'Ancien Empire, vers 2800 avant J.-C., les pyramides de Djezer et de Sekhemkhet présentent des ramifications multiples en souterrain, avec de nombreux magasins où s'entassaient des richesses considérables – 30000 vases de pierre chez Djezer ! – et tout un mobilier somptueux. Et si les pyramides ont été pillées dès l'antiquité, il y a quatre mille ans, il n'en reste pas moins que la découverte des meubles de la reine Hétephérès, mère de Chéops, ou de la barque du même Chéops, longue de 43 m, prouvent que le défunt emportait avec lui, à cette époque, ses biens les plus chers, mais aussi les plus encombrants, sans se soucier de l'espace nécessaire. Car celui-ci existe à profusion dans les déserts bordant la vallée. Djezer n'hésite pas à construire un complexe funéraire qui mesure 556 m de long sur 278 m de large, couvrant 15 hectares. L'environnement au sein

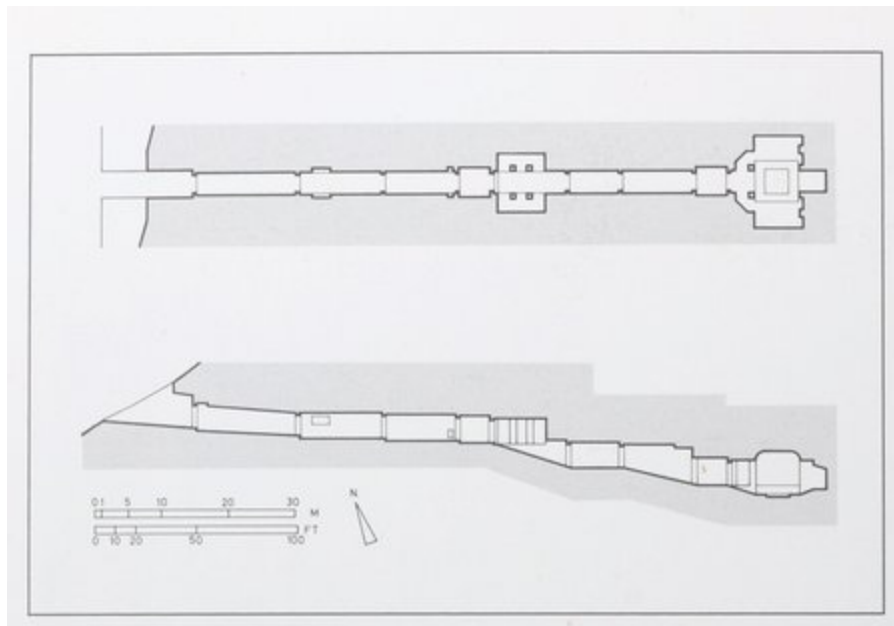
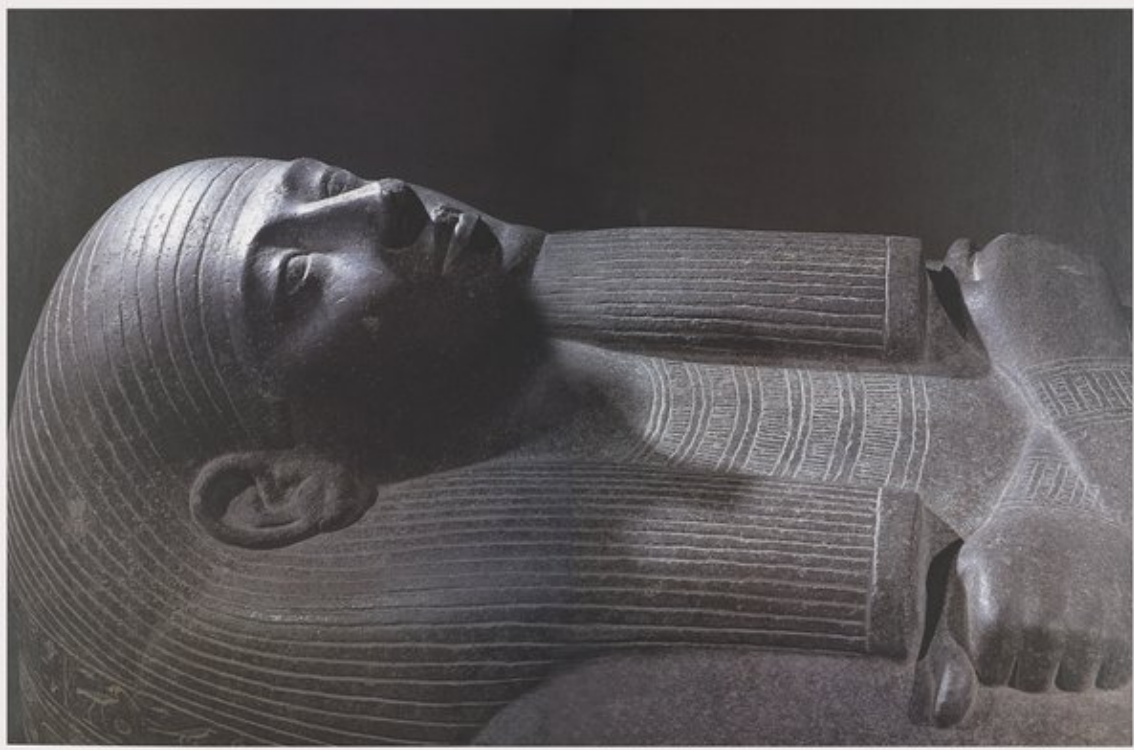
duquel se dressent les tombeaux royaux est à la fois immense, désolé et solitaire. A l'image de l'éternité, il n'y règne qu'un univers minéral, sans eau et sans vie. C'est, à proprement dire, le monde de la mort.

Ces caractères sont accentués encore dans les sépultures royales de la région thébaine, en Haute Egypte, où les souverains choisissent, dès Mentouhotep (vers 2000 avant J.-C.) et surtout à partir des Aménophis, Thoutmôsis et Hatchepsout, jusqu'aux derniers Ramessides, d'édifier leur tombeau à l'intérieur même de la montagne thébaine. Durant le Nouvel Empire, les pharaons font aménager leur sépulture dans la Vallée des Rois, où – loin des cultures et de la végétation – le milieu n'offre qu'un cadre pétrifié, au pied de la Cime de l'Occident, pareille à une pyramide. C'est là, dans les tréfonds de la montagne, que s'enfoncent les hypogées des souverains thébains. Ceux-ci espèrent que leur demeure d'éternité échappera plus aisément aux pillards que ne le firent les pyramides – presque toutes violées dès la grande Révolution qui mit fin à l'Ancien Empire vers 2220 avant notre ère. Car ils savent que l'entrée de leur syringe sera cachée sous des cônes d'éboulis ayant un aspect très naturel... Pourtant, rares sont celles qui échapperont aux pillards.

Carte de l'Égypte ancienne, avec les principales villes mentionnées dans le texte



55 Il ne faut pas tenter de reconnaître les traits de Psousennès sur ce magnifique sarcophage de granit noir qui renfermait celui d'argent. Le modelé du visage, les yeux en amande et la bouche sensible trahissent une œuvre postamarnienne qui a visiblement été réutilisée à la XXI^e dynastie.



Plan et coupe de la tombe de Ramsès VI à la Vallée des Rois (Thèbes), qui s'enfonce profondément dans la montagne (vers 1085 avant J.-C.)

Corridors, salles hypostyles, chapelles et magasins décrivent dans le massif montagneux une progression qui reproduit le plan des sanctuaires, avec leurs différents espaces de culte. L'aménagement y est entrecoupé de cheminements, mais aussi de puits, de fausses pistes faites pour dérouter les voleurs. Dans les tombes royales de la Vallée des Rois, on retrouve les thèmes de la cour ou vestibule, de la chapelle funéraire et des chapelles annexes, sur un parcours en boyau qui atteint 66 m chez Ramsès IV, 125 m chez Ramsès III et plus de 200 m chez Hatchepsout. Les salles hypostyles, parfois vastes, et les magasins pouvaient recevoir un abondant matériel de culte et un mobilier considérable. Les parois des couloirs et les enfilades de salles étaient couvertes de scènes du Livre des Portes, du Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès, du Livre des Cavernes, du Livre de l'Ouverture de la Bouche et du Livre des Morts. Les plafonds étaient parsemés d'étoiles ou de motifs astronomiques, comme ceux des temples. Les monstres célestes y répondent aux longues théories des dieux qui se déroulent sur les murs comme sur un immense papyrus. Peintures hautes en couleurs ou dessins monochromes reproduisant le trait du calame y alternent avec les textes magiques et les formules du rituel funéraire.

Ces peintures révèlent que les salles pouvaient avoir des destinations très précises : ainsi la chambre des armes, la chambre des meubles et bijoux, la chambre des céréales, selon une formule qui ne sera pas respectée dans la petite tombe de Toutankhamon, où l'ensevelissement du jeune pharaon s'est fait à la hâte, et où régnait d'ailleurs un grand désordre lors de sa découverte, suite à une spoliation avortée qui eut lieu durant la XX^e dynastie.

56 Malgré leur évidente idéalisation, la série des masques d'or de Tanis est aussi une galerie de portraits : pour le saisir, il suffit de comparer le visage rond et aimable d'Oundebaounded, éclairé ici par un léger sourire, avec la gravité souveraine de Psousennès (voir planches 3-4) ou avec la sérénité de Chéchonq II (voir planches 94-95).



A la Vallée des Rois, l'extrême sécheresse de l'air, l'absence quasi totale de pluies et de toute vie – ni insectes ni rongeurs – permettaient de déposer auprès du défunt, dans les salles prévues à cet effet, un nombre important d'objets mobiliers et de denrées destinés à accompagner le mort dans l'autre monde. Tous ses biens sont à disposition : sa literie, son trône, ses objets personnels, allant des vêtements aux sandales, des armes aux chars de guerre, des luminaires aux cannes et sceptres, de la nourriture aux boissons. Tout était déposé ici, au côté des accessoires du culte et de la liturgie : naos, statues des divinités, autels, etc., sans compter les bijoux et parures prophylactiques qui protégeaient le défunt pour l'éternité.

Ces divers dépôts constituaient le viatique du souverain défunt et devaient se conserver quasiment inaltérés par delà les millénaires – ainsi que l'a prouvé la seule tombe retrouvée avec tout son matériel dans la Vallée des Rois : celle de Toutankhamon.

Les tombes royales de Tanis

Quelle différence entre, d'une part, les sépultures grandioses et orgueilleuses de l'Ancien Empire, avec leurs pyramides altières entourées de nécropoles où se pressent les mastabas le long de rues orthogonales, ou les hypogées secrets et vastes de la Vallée des Rois, avec leurs salles souterraines, et, d'autre part, les petites tombes de Tanis ! La cause de ce contraste entre l'immensité des unes et l'exiguïté des autres tient au fait que le Delta n'offre ni les amples surfaces arides des déserts, ni les falaises abruptes de la chaîne libyque.

Au contraire, Tanis s'inscrit dans la plaine alluviale immuablement plate du Delta, zone humide, parfois pluvieuse et qui était chaque année – dans l'Antiquité – inondée par la crue du Nil. Dès lors, le seul endroit où édifier les sépultures royales est la butte habitée, le tell de Sâh, sur lequel se dressent temples, palais et habitations. Et c'est dans l'espace très limité de la zone cultuelle – entre le grand temple et son mur d'enceinte – que sont érigées les tombes royales. Il ne s'agit ni de pyramides ni de mastabas, ni a fortiori de vastes hypogées, mais de petits bâtiments ménagés en souterrain, ceints de murs de calcaire et couverts de madriers de pierre, dont les dimensions ne dépassent guère 20 m sur 12 m pour la tombe de Psousennès, avec ses cinq chambres et son puits d'accès. On conçoit que les caveaux de

granit contenant les sarcophages, au sein de cet édifice, soient minuscules : 5,50 m sur 1,70 m. Ces réduits sont précédés d'un vestibule de 4 m sur 2 m.

L'architecture des tombes de Tanis se caractérise en général par une exécution assez peu soignée. On constate que tous les matériaux sont de remploi – ils proviennent le plus souvent de Pi-Ramsès – et que le travail n'est guère de qualité, même si les poutres formant la couverture peuvent atteindre 12 t. En effet, aucun angle n'est droit et aucun mur absolument d'aplomb, ainsi que le souligne Alexandre Lézine, architecte de la mission, qui a étudié attentivement ces petites constructions, en particulier la sépulture du pharaon Psousennès I^{er}.

Chez les bâtisseurs de Tanis, qui ont fait du neuf avec du vieux, on ne semble pas s'intéresser outre mesure à la réalisation architecturale. C'est un peu comme si l'on avait affaire à des rois pour qui la tradition pharaonique de l'Ancien, du Moyen et du Nouvel Empire, en matière de construction, était totalement étrangère. De la part d'un Psousennès – qui se réclame d'une ascendance ramesside en accolant à son nom celui de Ramsès – une telle négligence peut surprendre. Elle étonnerait moins chez les Chéchonquides de la XXII^e dynastie, en raison de leurs origines libyennes, car ils sont les descendants directs de nomades pasteurs...

Quoi qu'il en soit, l'architecture n'est pas le fort des rois tanites qui lui préfèrent les arts du métal. Et la dernière demeure de Psousennès s'est limitée à de petites chambres souterraines, ménagées au pied du mur d'enceinte du temple.

Dans cet espace restreint, qui n'est nullement à l'abri des eaux de ruissellement et d'infiltration, le mobilier devait évidemment se limiter au strict nécessaire. Et si l'on ne voulait pas édifier les sépultures royales à des dizaines de kilomètres de la capitale, il fallait que les souverains se contentent d'un viatique sommaire dans leurs minuscules demeures d'éternité. Cela dit, le choix de l'emplacement des sépultures autour du temple n'était nullement maladroit, puisque cette situation, dans l'enceinte sacrée, a valu à certaines d'entre elles d'échapper au pillage durant l'antiquité.

Mais le parti de petitesse et la présence d'une forte humidité sur le site impliquaient aussi, de la part des pharaons, de renoncer à emporter dans l'autre monde du mobilier périssable. Ni lits, ni chars de guerre, ni statuaire de bois, ni vêtements ne figurent dans la tombe. Tout l'accent est porté sur les parures « impérissables » de pierre, de métal ou de faïence. Les anciens

connaissaient les conditions climatiques régnant dans le Delta, à faible distance du niveau de la nappe phréatique – lui-même variable en fonction de l'inondation, le Nil n'étant pas encore régularisé par des barrages. Ils ont abandonné l'habitude d'enfermer les sarcophages dans des chapelles de bois – énormes caisses gigognes enserrant les cercueils de pierre ou de métal – comme celles trouvées chez Toutankhamon. Hormis un cercueil intermédiaire en bois, ils se sont bornés aux enveloppes imputrescibles.

Seuls ont dû exister quelques coffrets, pour contenir les ouchebtis ou les vases canopes. Mais il n'en est rien resté. On n'a donc pas à déplorer, à Tanis, la disparition de tout le matériel qui existait pour les funérailles royales dans les sépultures de l'Ancien, du Moyen ou du Nouvel Empire. En revanche, la tombe de Psousennès et des autres défunts qui partageaient ses appartements a surpris par l'abondance des vases de métal. Cette vaisselle d'or et d'argent – qui ne comporte pas d'analogue chez Toutankhamon – réunit des pièces profanes et liturgiques. Elle est caractéristique des trésors de Tanis.

Sarcophages et décor de la tombe

Dans la cité de Tanis, au temps des souverains des XXI^e et XXII^e dynasties, le travail des sculpteurs sur pierre n'a pas atteint un très haut niveau. Les tombes royales elles-mêmes ne brillent pas d'un éclat particulier dans ce domaine, comme si certains travaux ne présentaient guère d'intérêt pour les artistes de cette époque.

Dans les appartements funéraires, Montet a découvert à Tanis douze sarcophages de pierre, dont quatre pour le tombeau d'Osorkon II et quatre également pour celui de Psousennès. La plupart des cuves et des couvercles sont en granit, d'autres en grès, en calcaire ou en basalte. Tous sont des remplois. En effet, l'époque tanite ne pratique plus guère la confection de tels sarcophages. Elle préfère, pour subvenir à ses besoins, compter sur le pillage des tombes qui a sévi avec une intensité catastrophique à la fin du Nouvel Empire et qui se poursuit au temps de Psousennès.

Certes, c'est là une solution de facilité. Mais on peut voir aussi, dans les remplois, non seulement une usurpation, mais un signe évident de continuité, un enracinement dans les valeurs culturelles du passé. Dans certains cas, on se demande si telle pièce est produite à Tanis. Ainsi, un

sarcophage a été taillé dans un bloc provenant d'un ancien colosse. Le travail a-t-il été exécuté durant le règne des rois tanites ? Le sarcophage du roi Ousimaré Chéchonq (Chéchonq III) qui régnait entre 825 et 773, présente une inscription qui permet de dater le bloc dans lequel il a été confectionné. Celui-ci remonte à la XII^e dynastie (soit vers 1800 avant J.-C.). Il s'était écoulé mille ans entre la création de la statue dans laquelle avait été taillé le sarcophage et l'inhumation du pharaon Chéchonq III. On peut donc légitimement penser que la confection du sarcophage remontait à une période antérieure, et que Chéchonq n'était pas le premier occupant de la cuve.

Pour Psousennès, on l'a vu, le sarcophage de granit rose provenait de Merenptah, successeur de Ramsès II. Il devait s'agir d'un cénotaphe disposé dans le Delta, le véritable sarcophage de ce souverain se trouvant en Haute Egypte, dans sa tombe de la Vallée des Rois.

Il semble bien que la grande spécialité des artistes et artisans qui œuvrent à l'époque des rois tanites résidait dans les techniques du métal, où ils excellaient. Des exemples comme la fameuse Karoâmâ, ou Karomâmâ, divine adoratrice d'Amon (au Musée du Louvre), ou la dame Takoushit, représentent des chefs-d'œuvre de la fonte du bronze ; ils confirment ce que révèlent bijoux et vaisselle. Est-ce à dire que la sculpture sur pierre avait entièrement disparu ? Ce n'est pas évident.

A Tanis, les salles prévues pour contenir le sarcophage du défunt auquel était destinée la sépulture sont généralement parées de granit. En principe, les chambres de calcaire – plus rarement celles de granit – sont décorées de scènes sculptées et d'inscriptions. Les motifs traités en bas-reliefs polychromes évoquent les cultes funéraires ou les phases du voyage d'outre-tombe, selon le Livre des Morts. Ils figurent aussi des cortèges de dieux. Mais jamais ce décor ne revêt l'ampleur des immenses théories couvrant les parois des hypogées thébains. Pourtant le relief n'est pas nécessairement médiocre. Et s'il présente des gaucheries, il ne s'agit pas de faiblesses propres à la seule époque tanite.

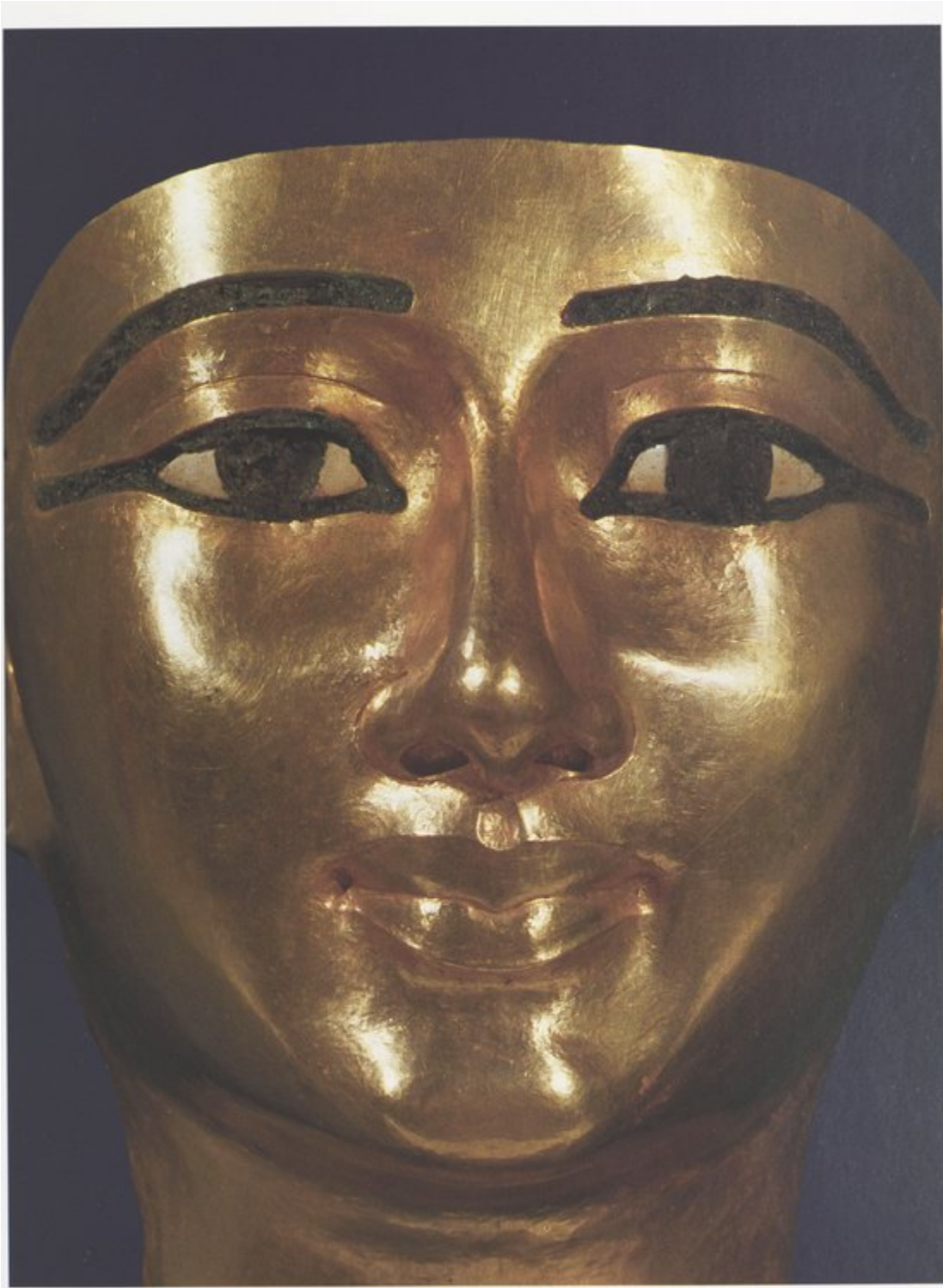
Dans la tombe de Psousennès, le décor du vestibule comporte deux cortèges de divinités marchant à la rencontre l'un de l'autre. Les dieux, au nombre de vingt-deux, suivent d'une part Osiris et de l'autre l'âme du défunt (« ba »). Ce motif est une copie des reliefs ornant le sarcophage de granit rose, provenant de Merenptah. La qualité de ces sculptures réalisées dans le calcaire et peintes est très convenable. En revanche, le registre

inférieur, fruit d'ajouts tardifs et où figure le roi Amonémopé, est terriblement faible. Il a été réalisé hâtivement lorsque la sépulture de la reine Moutnedjemet fut déménagée pour faire place à celle du nouveau souverain que l'on déposa dans la salle de granit contiguë à celle de Psousennès.

Dans la chambre funéraire de ce dernier, les trois parois de granit sont décorées. Celle du fond présente le roi debout, avec le sceptre et le fléau. Celles de gauche et de droite ne comportent que des textes, respectivement une longue inscription mentionnant que Psousennès est ressuscité parmi les étoiles, et une litanie en partie effacée.

Si le thème de certains bas-reliefs est issu du décor d'un sarcophage – ce qui confère une unité au programme funéraire –, on constate également que les sculpteurs se sont inspirés des objets destinés à la tombe et qu'ils les ont fait figurer parmi les reliefs. Ainsi, on reconnaît dans le décor sculpté telle aiguère, tel réchaud ou tel support à offrandes. Cela démontre que le choix du mobilier funéraire devait intervenir très tôt avant l'ensevelissement du défunt. Ce dernier, d'ailleurs, devait décider, de son vivant, de quels objets il voulait être entouré.

57 Bien qu'il recouvre uniquement le visage, le masque d'or d'Oundebaounded, compagnon d'armes de Psousennès, révèle une perfection technique analogue à celui du pharaon. Les yeux et les sourcils sont rehaussés de pâtes de couleur, incrustées dans le métal, où l'on peut encore lire les traces de martelage.



Dans la chambre d'Oundebaounded, décorée de bas-reliefs sur calcaire, peints de vives couleurs, Anubis et Osiris guident le défunt que protègent Isis et Nephtys. Plus loin, Sokar, le faucon, et Hathor, la vache, l'assistent dans son voyage vers l'autre monde.

Certes, ces scènes des tombes de Tanis ne sont pas d'une grande beauté. Pourtant la technique du bas-relief ne se perd pas. Alors que disparaît la statuaire colossale, que les hiéroglyphes semblent pâteux et que l'on remploie dans le grand temple de la capitale du nord des obélisques provenant de Pi-Ramsès et datant de Ramsès II, des œuvres sur pierre de qualité subsistent jusqu'à la fin de l'époque tanite. On en découvre des exemples sur des blocs récemment mis au jour à Karnak, dans le temple de Khonsou : il s'agit de reliefs que Leclant estime « d'une grande finesse » et qui sont l'œuvre d'Osorkon III, associé à son fils, le grand prêtre Takelot. Cela tend à démontrer que le déclin de la technique des sculpteurs souffre des exceptions, même à une époque aussi avancée que la fin de la XXII^e dynastie, vers 770-750 avant J.-C. En ce temps, le Delta voit de plus en plus le pouvoir du pharaon se morceler face à la montée des principautés libyennes qui affirment leur autonomie...

Viatique limité à l'essentiel

Il n'était donc pas inutile de souligner les caractères propres de ces tombes royales avant d'en analyser le contenu. Car, en comparaison des sépultures destinées à des pharaons qui vécurent durant l'Ancien Empire ou à la grande époque impériale, les constructions du Delta peuvent paraître négligeables, voire ridicules. En réalité, le trait frappant de ces sépultures réside, ainsi qu'on l'a vu, dans leur exiguïté : cette petitesse – à Tanis, la dernière demeure d'un souverain est moins vaste qu'une simple tombe de noble à Thèbes ! – était due au milieu urbain dans lequel elles étaient condamnées à se situer, en recherchant la protection de l'enceinte du temple, faute de solitudes montagneuses ou désertiques dans les environs.

Ce manque d'espace a commandé, du même coup, le choix du mobilier et des richesses destinés à accompagner le défunt dans l'autre monde. On s'est borné à l'essentiel, en se limitant surtout aux témoins imputrescibles, capables de résister à l'humidité ambiante. C'est pourquoi les principaux

objets livrés par les chambrettes souterraines de Tanis relèvent de l'art du métal et constituent l'extraordinaire trésor mis au jour par Pierre Montet.

La procession des dieux dans le vestibule de la tombe édifée pour Psousennès I^{er}. Sur ce bas-relief tanite, les deux cortèges de dieux qui vont à la rencontre l'un de l'autre comptent vingt-deux divinités, dont dix-huit sont représentées ici (Dessin Pernelle Montet-Lézine)



Avant d'aborder ces chefs-d'œuvre, il n'est pas inutile, pourtant, de broser dans ses grandes lignes le cadre historique où s'inscrit cette production d'objets précieux. Car les richesses d'une nécropole reflètent toujours la situation politico-sociale d'une société. Et l'époque qui vit naître l'orfèvrerie des souverains de Tanis compte parmi les moins connues de l'âge pharaonique.

58 L'un des deux bracelets retrouvés sur la momie d'Oundebaounded illustre parfaitement la superbe simplicité qui caractérise une partie des bijoux de Tanis. Il se compose d'une perle d'agate et d'un jonc d'or massif aux extrémités ciselées (diamètre : 9,3 cm).



59 Posé sur la poitrine du défunt, ce magnifique scarabée de feldspath vert jouait le rôle d'un cœur impérissable. Au dos, l'inscription qui mentionne un roi Ousermaâtré laisse supposer que ce précieux pendentif avait été dérobé à la sépulture d'un Ramsès (longueur : 6 cm).



VI. De la fin des Ramessides au royaume de Tanis

Au lendemain de la mort de Ramsès II qui a régné durant 66 ans (de 1301 à 1235) et qui a conduit le Nouvel Empire à son apogée, l’Egypte s’engage dans un processus de féodalisation qui va totalement transformer ses structures sociales et politiques. Le trop long règne du grand pharaon guerrier a probablement favorisé cette évolution en contribuant à figer des situations et en vidant de sens le système de la monarchie pharaonique. C’est là un phénomène fréquent dans l’histoire, où les longs règnes sont suivis de bouleversements. L’Egypte avait déjà connu une telle situation au temps de Pépi II, qui occupa le trône durant 94 ans (2336-2242), et dont la mort marque la fin de l’Ancien Empire et le début des désordres qui aboutiront à la grande Révolution (vers 2220 avant J.-C.).

Ramsès II avait été l’artisan d’une habile politique d’accords avec les Hittites (traité signé vers 1280), après le terrible affrontement de l’an 5 de son règne lors de la bataille de Qadesh sur l’Oronte. Du côté mésopotamien aussi la paix subsistait sous Salmanasar I^{er} (1273-1243). Celui-ci venait de fonder Ninive dont il faisait la capitale de l’Assyrie. Pour sa part, Ramsès II, afin d’être plus près des régions où pouvait l’appeler l’évolution de l’équilibre international en Asie, avait fondé Pi-Ramsès, dans le Delta oriental. Cette capitale nouvelle relayait à la fois Karnak, en Haute Egypte – où demeurait le grand prêtre du puissant temple d’Amon – et Memphis, siège de maint souverain de l’Ancien Empire. En effet, les dangers d’une intervention du nouveau roi d’Assyrie Toukouliti-Ninourta, au pouvoir dès 1243, engageaient le pharaon à se montrer vigilant sur sa « porte » orientale. Mais la ville qu’il avait créée de toutes pièces sur la branche canopique du Nil n’était pas une simple cité de garnison. Pi-Ramsès représentait une capitale au plein sens du terme, avec ses grands temples, son palais, ses installations urbaines et commerciales très développées. En outre, le fait que cette capitale soit localisée dans le Delta marquait l’importance que prenait désormais la moitié nord de l’Egypte.

Dans cette Egypte, toujours qualifiée de royaume des deux terres, les pharaons avaient disposé, dès le III^e millénaire, la première grande capitale du pays unifié à Memphis, à la jonction entre la vallée et la ramification du fleuve formant l'estuaire alluvionnaire. Cette localisation visait à mieux faire fusionner en une unité territoriale cohérente les anciennes principautés rivales du nord et du sud. Puis les maîtres de l'Egypte avaient élu, vers 2200, en Haute Egypte, la cité de Thèbes pour centre du pouvoir. Or l'événement consistant pour Ramsès II à placer en plein Delta, sur la frange orientale du pays, la nouvelle capitale de son vaste empire représentait à lui seul une révolution aussi grande que celle qui avait marqué l'établissement par Akhenaton de la cour et du clergé royal, ainsi que de l'administration, à Akhet-Aton, en Moyenne Egypte.

Désormais, la Basse Egypte exerce une vigoureuse attraction et va se développer d'autant plus vite. L'Egypte qui n'est plus une « île », ne peut ignorer l'importance du commerce international et des voies maritimes pour les transactions avec le reste du monde antique. Aussi les cités du Delta forment-elles, à l'intérieur des terres, des ports florissants sur les divers bras du Nil. Car la frange littorale nord, donnant sur la Méditerranée, est impraticable en raison de son instabilité et de l'absence d'abris sûrs. Les régions de lagunes ne se prêtant pas à l'établissement de mouillages à la fois protégés et accessibles par les voies terrestres, il a fallu prévoir des établissements portuaires à l'intérieur des terres.

Or Pi-Ramsès avait tous les avantages désirés par Ramsès II : elle se situait près des confins désertiques orientaux d'où pouvait venir une menace, et les troupes égyptiennes, sous la conduite de leur pharaon-généralissime, étaient capables d'intervenir plus aisément sur le théâtre des opérations en Asie. En outre, elle offrait, sur la branche canopique du Nil, des débouchés vers la Méditerranée, tout en gardant le contact avec la mer Rouge grâce au canal du Ouadi Toumilat, auquel il sera fait allusion plus largement par la suite.

Il faudra, avant 1100, soit près de deux siècles après sa fondation, la révolte des esclaves, dite Guerre des Impurs, pour que la cité de Pi-Ramsès soit abandonnée après avoir été ravagée puis pillée par les Méchouechem (tribus de nomades pasteurs) qui se sont infiltrés dans le Delta à la faveur du déclin que connaît l'Egypte sous les successeurs de Ramsès II, à la XX^e dynastie.

Mais n'anticipons pas : la situation internationale se transforme pour Ramsès II lorsque Toukouliti-Ninourta bat les Hittites et s'empare des terres du nord-ouest de la Mésopotamie, en remontant l'Euphrate jusqu'à Karkémish. L'Assyrien est désormais le voisin direct et remuant des Egyptiens, dont les possessions asiatiques atteignent la boucle de l'Oronte et s'arrêtent, elles aussi, sur le cours supérieur de l'Euphrate.

En outre, dans toute la Méditerranée orientale, l'équilibre des forces a évolué très rapidement avec l'irruption des Achéens. Ces bouleversements conduisent à l'effondrement de Cnossos et de la civilisation minoenne devant la puissance féodale des Mycéniens. La prise de Troie, vers 1270, marque la réalisation d'une politique d'expansion des Achéens qui visaient à atteindre les rives de la mer Noire par les Détroits. Dans le même temps, les Achéens prennent pied sur la rive anatolienne, plus au sud, menaçant ainsi les Hittites sur leur flanc occidental. Des navigateurs achéens se retrouvent jusqu'en Libye, comme poussés de plus en plus loin par une pression mystérieuse. Celle-ci n'est autre, en réalité, qu'une nouvelle vague d'envahisseurs nordiques : les Doriens.

Ainsi les populations doriennes relaient les Achéens en Grèce puis en Asie Mineure, déclenchant un vaste mouvement de peuples qui se répercutera au XII^e siècle dans tout l'est méditerranéen, de la Palestine jusqu'aux abords du Delta égyptien. Longtemps à l'abri de ces troubles et des invasions qui poussent dans l'exode des peuples entiers, l'Egypte a connu sous Ramsès II une remarquable prospérité. Elle drainait tout le commerce entre l'Arabie, l'Afrique et les régions syro-anatoliennes. L'or, l'ivoire, les aromates et peut-être les épices importées par cabotage d'Inde en passant par la mer Rouge, lui fournissaient en abondance les ressources nécessaires à sa politique de grandeur et de faste. Le trafic maritime le long du Nil ou par les ports de la mer Rouge aboutissait sur la Méditerranée au moyen du canal ménagé à travers les lacs Amers pour gagner Pithom, Bubastis, Pi-Ramsès et Tanis. Ce canal du Ouadi Toumilat semble en effet avoir été en activité à toutes les époques de grandeur de l'Egypte, depuis l'Ancien Empire. Mais il avait connu des périodes d'envasement total. Aux temps de prospérité, il assurait aux pharaons le monopole du trafic nord-sud, donnant à un souverain comme Ramsès II une suprématie en matière commerciale.

60 Dans le décor de ce pectoral, le plus beau des trois possédés par Oundebaounded, on retrouve les symboles de la résurrection : scarabée ailé, élevant vers le ciel le nom du défunt, et soutenu par les déesses Isis et Nephtys. L'artiste a interprété ces thèmes classiques dans un camaïeu raffiné d'or et de vert que reprennent les perles du collier (hauteur : 9,3 cm).



60

L'invasion des « Peuples de la Mer »

Dans le cadre des immenses migrations maritimes affectant les régions sises au nord de la Méditerranée orientale, des vagues d'envahisseurs viennent frapper les côtes égyptiennes tant à l'ouest (Libye) qu'à l'est du Delta (Palestine). Il semble bien que Ramsès II parvint à épargner à son pays les conséquences néfastes de ces bouleversements, et en particulier d'une invasion, même si les premières infiltrations se font ressentir. Mais à partir de Merenptah, son quatrième fils qui lui succède dès 1235, les nouveaux venus s'attaquent directement au royaume des deux terres. Avec les Méchouech, ces envahisseurs qui regroupent des populations d'Achéens, de Lyciens et de Libyens pénètrent dans le Delta par l'ouest.

Ces adversaires que l'Egypte nommera les « Peuples de la Mer » conduiront le pays au bord de la catastrophe. Heureusement, Merenptah sait arrêter, vers 1230, ces incursions en faisant parmi les troupes ennemies un terrible carnage et en s'emparant de 9000 prisonniers. Mais les mêmes « Peuples de la Mer » se trouvent aussi dans la région orientale, à l'est du Delta, en Palestine, où ils portent le nom de Philistins. Une nouvelle victoire de Merenptah qui sanctionne une quantité de prisonniers ramenés des places fortes de Syrie, va donner à l'Egypte un répit.

La crainte que ces étrangers avaient provoquée entraînera un mouvement de xénophobie dans le pays. C'est alors que sont renvoyés d'Egypte les travailleurs hébreux ainsi que nombre d'étrangers jusque-là affectés aux grands chantiers des pharaons. Il s'ensuit une stagnation des travaux, de l'exploitation des carrières et des mines et un ralentissement du commerce international. On constate un appauvrissement général qui conduit à une crise du pouvoir et à une période d'anarchie. Celle-ci ouvre la voie à une nouvelle dynastie, la XX^e. Cette époque de faiblesse entraîne de nouvelles incursions de bandes de Libyens et de Méchouech dans les terres du Delta.

Ce fut Ramsès III (1198-1168) qui prit en mains avec fermeté les rênes du pays, restaurant l'ordre, restructurant l'armée et arrêtant les entreprises des seigneurs locaux prêts à transformer l'Egypte en un Etat féodal. Une série de victoires conduit l'énergique pharaon à mettre un terme aux incursions des « Peuples de la Mer » toujours turbulents. Il intervient d'une part sur la côte asiatique, où les Philistins avaient pris les ports phéniciens, et d'autre part sur le flanc libyen du Delta.

Ramsès III remporte, en 1191 et 1188, des victoires éclatantes qui rendent à l'Egypte sa place prédominante. Ces succès ne parviendront pourtant pas à colmater entièrement les frontières en interdisant tout

mouvement de population. Mais on aura affaire désormais à une lente infiltration. Elle s'opère par des voies pacifiques de la part des Libyens qui viennent s'établir sur les rives du Nil, et en particulier dans le Delta.

Le maître de l'Égypte parvient à restaurer l'ordre et la prospérité. Cette dernière sera, plus que jamais, fondée sur les villes du Delta, dont les ports avaient fourni la flotte de guerre sans laquelle une victoire sur les « Peuples de la Mer » aurait été impossible. Cette flotte allait se révéler indispensable pour assurer le trafic des navires de commerce. Sur ce plan, l'Égypte rivalise avec les Phéniciens pour la maîtrise de la mer, les navires achéens ayant été évincés dans la Méditerranée orientale.

Autant qu'à l'époque de Ramsès II, la cité de Pi-Ramsès concentre le pouvoir militaire et administratif. Mais c'est à Thèbes, probablement pour faire contrepoids à la puissance grandissante du clergé d'Amon, que Ramsès III édifie son temple funéraire et son palais d'apparat sis à Médinet Habou. Ce « château des millions d'années » est une colossale entreprise, conçue à l'image de celle que constituait, un siècle plus tôt, le Ramesseum, construit par Ramsès II.

La féodalisation du pays

Le mouvement qui s'affirme alors en face du pouvoir central tenu par le pharaon révèle une émancipation des grands temples, sur qui le roi n'a plus d'autorité. On constate la création de domaines indépendants qui ne payent plus l'impôt au souverain, affaiblissant ainsi son hégémonie. C'est sous la conduite du clergé d'Amon à Karnak que s'instaure ce morcellement du pouvoir. Le temple de Karnak, écrit Jacques Pirenne, possède, à la mort de Ramsès III, quelque 236 000 hectares et 86000 esclaves. Les sanctuaires de Haute Égypte détiennent l'essentiel de la richesse terrienne. En revanche, au nord, des villes marchandes comme Bubastis et Tanis résistent à l'emprise sacerdotale et donnent le jour à de grandes fortunes commerciales. La tendance à la féodalisation de la Haute Égypte s'affirmera encore sous les derniers Ramessides (1169-1085). De Ramsès IV à Ramsès XI, les pharaons perdent leur autorité, alors que se renforce la puissance du grand prêtre d'Amon. L'opulence de ce dernier surpasse celle du roi. Il se crée dans le royaume d'Égypte un véritable Etat sacerdotal qui a pour centre le grand temple de Karnak. Celui-ci constitue la tête d'une

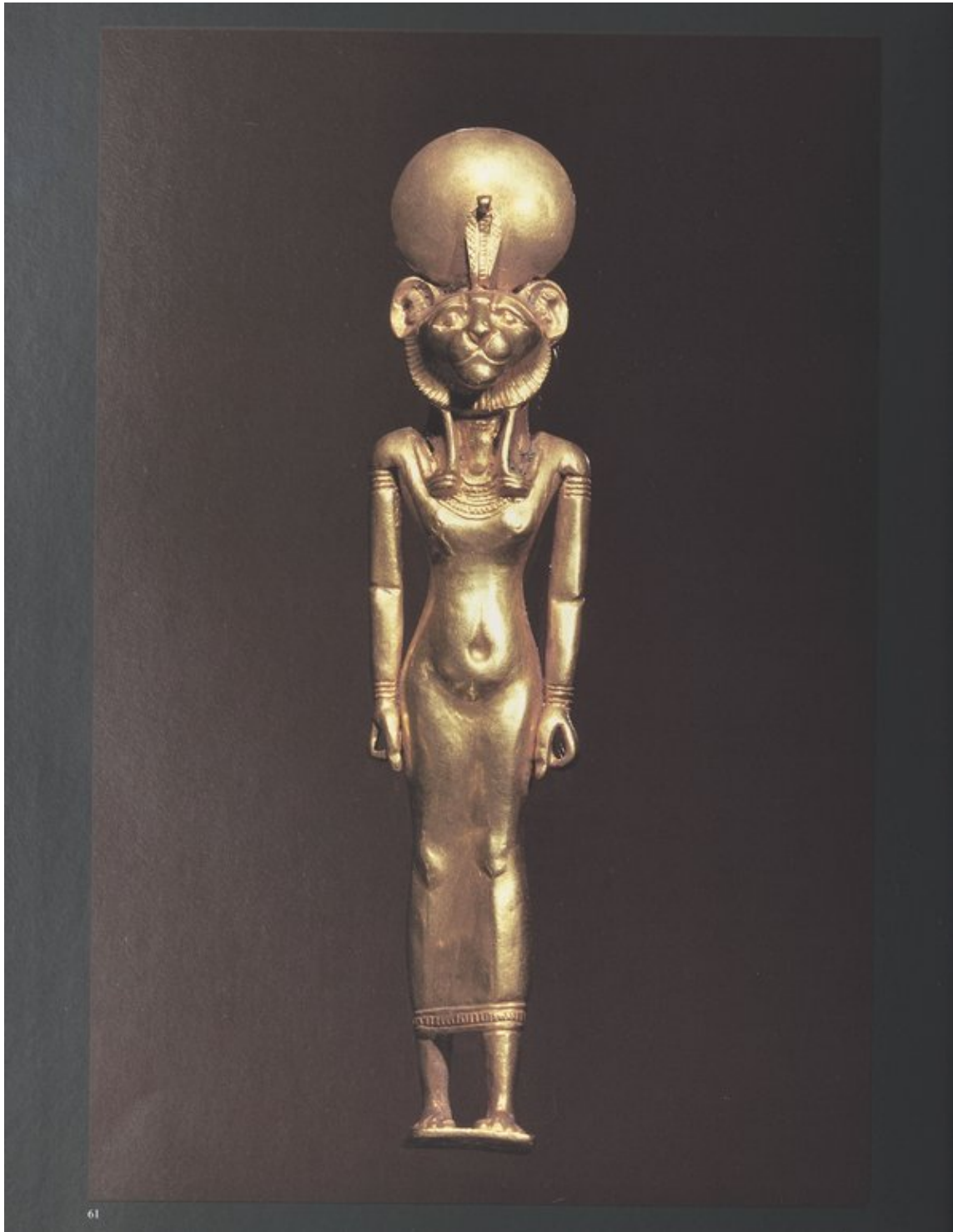
féodalité qui ne dépend plus du souverain. Cette baisse de l'autorité pharaonique est sensible aussi sur le plan international. Le roi, privé de moyens, ne parvient à maintenir la présence égyptienne ni en Nubie ni en Palestine. A l'intérieur, la faiblesse est apparente : le pouvoir se désagrège et la crise économique entraîne des grèves et des désordres dans un pays où l'insécurité se généralise. Dans l'administration et la justice sévit la vénalité. Les postes à responsabilités sont au plus offrant.

C'est alors que, sous Ramsès XI, se multiplient les entreprises de pillage des tombes royales et des sépultures des nobles. De véritables bandes organisées se chargent du travail. Le brigandage a lieu pour le compte de puissants personnages qui se situent au-dessus des lois. Les biens ainsi acquis sont déposés chez de gros banquiers d'origine syrienne. Les vols sont si importants qu'il ne reste bientôt plus une sépulture pharaonique intacte. Les prêtres de Thèbes s'émeuvent et procèdent au sauvetage des dépouilles des souverains en les disposant dans les deux caches de Deir el Bahari, où elles seront retrouvées à la fin du siècle passé.

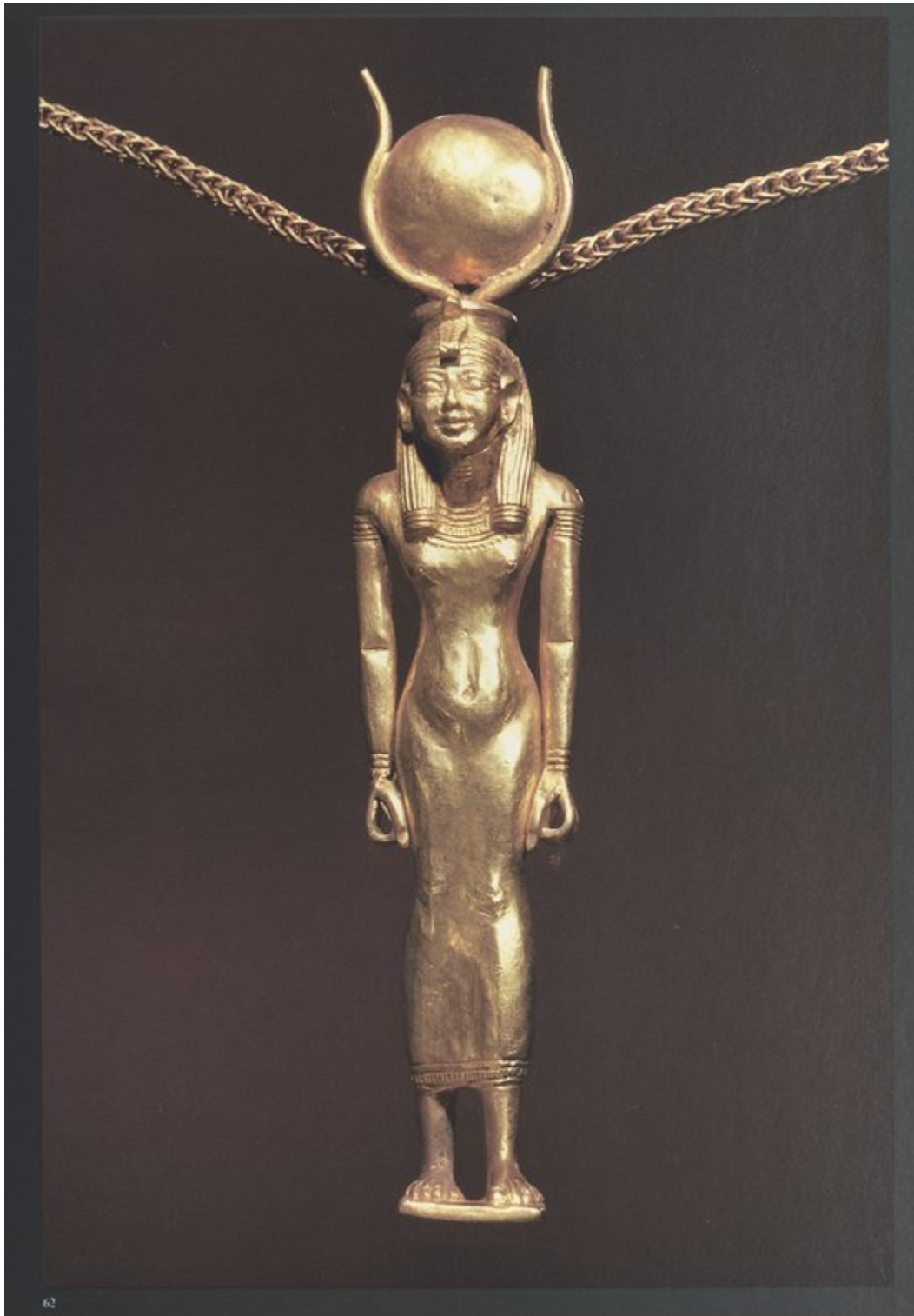
Ces méthodes ont leur équivalent – toutes proportions gardées – dans le Delta, où les monuments de Pi-Ramsès ruinés sont exploités pour la construction de Tanis. La mise en coupe réglée est telle que les archéologues auront de la peine à repérer le site où se dressait la somptueuse capitale de Ramsès II et de Ramsès III. L'arrêt de l'exploitation des carrières en Haute Egypte explique en grande partie ce travail de récupération.

Dans la ville de Tanis, en revanche, qui entretient encore un négoce important avec les ports de Tyr, de Sidon et de Byblos, des armateurs levantins ont pris la tête d'un florissant commerce international. Cette pénétration des étrangers dans le domaine de l'import-export a son équivalent sur le plan militaire : de plus en plus, les garnisons des cités du Delta sont formées de mercenaires dirigés par des chefs libyens. C'est l'établissement d'une sorte de féodalité militaire, laquelle favorise les commerçants en assurant leur tranquillité dans les transactions.

61 Comme la triade d'Osorkon II (voir planches 107 à 110), ces pendentifs d'or massif découverts sur la momie d'Oundebaounded illustrent bien l'extraordinaire perfection technique des orfèvres de l'époque. Cette effigie de la déesse-lionne Bastet qui ne mesure que 9 cm de haut n'en possède pas moins un caractère monumental.



62 Cette statuette d'Isis, suspendue à une chaîne d'or, témoigne des mêmes qualités plastiques : élégante perfection du corps moulé dans une robe ornée de broderies, extrême délicatesse des ciselures rehaussant la perruque et les bijoux de la déesse. La figurine n'excède pas 11 cm de haut.



Sous Ramsès XI, un grand prêtre d'Amon à Karnak, nommé Hérihor, s'arroge la mainmise sur l'armée, dont il se nomme général en chef. Il devient aussi vice-roi de Nubie. Désormais, sous le titre de vizir, il détient le pouvoir de fait, alors que dans le Delta un ancien vizir nommé Smendès prend la direction de la Basse Egypte. L'un et l'autre ne tardent pas à s'affubler du titre royal et donnent naissance à un double royaume, même si la fiction du pouvoir central unique se perpétue dans certaines titulatures, révélant les ambitions de chacun.

Tanis, capitale des XXI^e et XXII^e dynasties

Résolument tournée vers le commerce extérieur, Tanis, capitale des rois de la XXI^e dynastie, est un port qui groupe de riches marchands, des marins et des artisans, dont l'influence supplante désormais celle des chefs des domaines ruraux. Les armateurs sont souvent phéniciens ou syriens. L'un d'eux, nommé Barakhel, se vante de recevoir, écrit Pirenne, des milliers de navires par an du seul port de Sidon.

Au début de l'époque de Tanis, l'extraordinaire récit du périple d'Ounamon qui, sur la demande du grand prêtre Hérihor (1080-1074), appareille pour Byblos montre bien l'intense activité de la marine commerciale égyptienne. Le navire de ce capitaine quitte le Delta pour s'en aller chercher du bois de cèdre. Parti de Tanis, il croise par Tyr et par Chypre. A Byblos, au moment où accoste le bateau d'Ounamon, il y a vingt navires à l'ancre qui ont été envoyés par Smendès. La flotte égyptienne est sans cesse en concurrence avec celle des Syro-Phéniciens, dont les marchands ont leurs comptoirs non seulement dans le Delta, mais dans toute la Méditerranée. L'époque est donc à une farouche compétition économique, où les plus habiles parviennent à s'imposer.

Dans cette Egypte du Delta, où Smendès règne avec les titres et prérogatives royaux, face au grand prêtre Hérihor qui se considère, lui aussi, à Thèbes, comme détenteur du titre pharaonique, on voit se dessiner une évolution beaucoup plus souple qu'en Haute Egypte, où le régime se fige en un féodalisme sacerdotal. Les nécessités du négoce et l'initiative individuelle propre aux commerçants exigent, pour que le système soit générateur de richesses, une formule évitant toute sclérose. On peut supposer que le résultat n'est obtenu qu'au prix de réformes qui s'opèrent

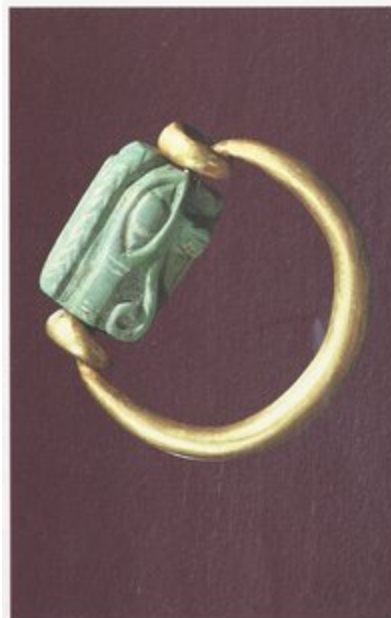
sur fond de continuité. Peut-on encore parler de monarchie absolue, alors que le conseil des cités commerçantes doit prendre des décisions échappant en partie à l'autorité du pharaon ? En fait, on a affaire à un mouvement d'émancipation parallèle à celui qui est perceptible à Thèbes lorsque le clergé devient de plus en plus autonome. Mais la différence provient du fait que, dans le Delta, le roi n'est pas appauvri par ce mouvement. Si en Haute Egypte le morcellement de l'autorité entre les mains des prêtres de chaque temple soustrait à l'impôt des territoires de plus en plus vastes, enfonçant le pays dans la crise, avec pour corollaire l'arrêt de l'exploitation des mines et des carrières, en Basse Egypte, la richesse n'est pas tarie.

Aussi Psousennès I^{er}, successeur de Smendès, qui semble bien être parvenu à imposer son titre de pharaon à Thèbes même, revendique dans ses inscriptions le rôle de premier prophète d'Amon et prétend régner sur la Haute comme sur la Basse Egypte. Ce Psousennès, dont Tanis a livré la tombe, ne fait pas figure de pharaon démuné : ses superbes parures d'or, son masque et sa « couverture » en tôle d'or massif sont contenus dans un sarcophage d'argent qui atteste la prospérité de l'époque. Certes, la « moitié de l'Egypte » qu'est le Delta ne peut rivaliser avec les splendeurs du Nouvel Empire, au temps où le pays était unifié et comportait ses possessions étrangères. D'où provenait tout cet argent que l'on trouve dans les tombes de Tanis et que les sépultures antérieures – en particulier celle de Toutankhamon – ne présentent pas ? La question vaut la peine d'être évoquée, car elle révèle la transformation profonde du monde ancien au lendemain des migrations des « Peuples de la Mer ».

63 Ce pendentif d'Oundebaounded, haut de 6 cm, contraste avec les précédents par son décor chargé. Une petite chapelle d'or aux parois ornées de couples divins renferme l'image assez fruste du dieu Ptah-Sokar-Osiris sculptée dans un bloc de lapis-lazuli.



64-65 La plupart des bagues de Tanis s'inscrivent dans la tradition égyptienne des anneaux d'or à chaton mobile, le plus souvent en forme de scarabée. Ce dernier est ici remplacé par l'œil protecteur « oudjat », symbole de la plénitude physique, sculpté dans de l'amazonite verte et du lapis. Les deux bagues d'Oundebaounded sont probablement un cadeau de Psousennès, dont le nom est gravé au revers des chatons.



64



65

Durant le règne de Psousennès I^{er} (vers 1035 avant J.-C.), Araméens et Soutéens ravagent la Babylonie et l'Assyrie, coupant toute liaison avec

l'Orient. La grande route des caravanes venant du golfe Persique est interrompue par les nomades qui sèment l'insécurité et la ruine entre Tigre et Euphrate. C'est pourquoi les relations économiques avec l'Inde passent dorénavant en totalité par la mer Rouge. Mais, de ce côté aussi, les difficultés se révèlent importantes : la division de fait de l'Egypte en deux royaumes ne favorise guère le trafic à longue distance. Les négociants égyptiens, dépossédés de leurs privilèges sur le trafic oriental au profit – on le verra – des rois de l'Etat hébreu se tournent alors volontiers vers un commerce qui se fait avec le concours des Phéniciens et qui s'exerce vers l'ouest. Grâce à ces derniers, ils sont mis en contact avec les produits de l'Extrême-Occident : les comptoirs fondés par les marins de Tyr et de Sidon. Ceux-ci qui atteignent l'Espagne et dépassent Gibraltar vont transformer la nature des échanges. Par le port de Gadès, les Phéniciens sont en relation avec les gens de Tartessos qui exploitent l'argent, et, plus lointainement encore avec les îles Cassitérides, d'où provient l'étain, si important pour la métallurgie du bronze. L'arrivée massive d'argent espagnol extrait des mines cantabriques, argent qui remplit les tombeaux royaux de Tanis, s'expliquerait, selon Jacques Pirenne, par ce négoce auquel s'adonnent les armateurs égypto-syriens du Delta, grâce aux marins phéniciens.

Mais parallèlement à la coupure de l'antique route mésopotamienne s'ouvre une voie nouvelle dont va bénéficier de manière inattendue le petit royaume de Jérusalem qui fait une ascension fulgurante. En effet, dans une Egypte qui a perdu son empire d'Asie et d'Afrique en même temps que son unité, les marchands se trouvent subitement en concurrence directe avec ce nouveau venu qu'est le peuple hébreu, placé sous la conduite de Samuel puis de David. Le roi David (1010-970), en adoptant Jérusalem pour capitale, après avoir libéré le pays des Philistins, s'allie à Hiram, roi de Tyr, et se fraie un passage jusqu'à Eilat, sur la mer Rouge, en pays d'Edom. Il réalise ainsi une liaison commerciale essentielle entre Arabie et Méditerranée. Cette voie supplée le trafic interrompu en Mésopotamie, d'une part, et rendu trop aléatoire en Egypte par la crise et par l'apparition d'un double pouvoir à Karnak et à Tanis. Par là même, Israël trouve son heure de gloire sous le règne de Salomon (970-931).

Du coup, les richesses de David et de Salomon s'expliquent aisément. Le petit Etat juif a joui de manière éphémère – pendant moins d'un siècle – d'une situation de monopole avantageuse. Il a réussi à rétablir, avec relai à

Jérusalem où sont perçues les taxes, la grande route caravanière entre Orient et Occident, dont il tire de substantiels profits. Le réveil pour l’Egypte est douloureux. Un transit qui lui revenait depuis des siècles – voire un demi-millénaire – lui échappe au profit d’un petit voisin dont les pères avaient été, il y a peu, esclaves dans le Delta.

La situation est difficile à admettre. Aussi le royaume de Tanis va-t-il tenter de reprendre la politique commerciale qui avait été celle de l’Egypte au temps des grandes expéditions au pays du Pount, comme celle lancée par la reine Hatchepsout vers 1500 avant J.-C. A cette fin, il lui faut sortir de la situation de marasme consécutive au déclin des Ramessides. Et surtout il lui faut une armée forte.

Pour assurer la bonne marche de l’Etat dans le Delta, les citadins de la Basse Egypte ont confié l’armée à des mercenaires – ainsi qu’on l’a vu précédemment. A la tête des troupes se trouvent des généraux libyens qui se nomment « grands chefs des Ma » – par abréviation du mot Méchouech. Ce sont donc d’anciens envahisseurs infiltrés dans le Delta qui s’y sont fait une place importante. Leur ascension culmine avec la prise de pouvoir de Chéchonq I^{er}, fondateur de la XXII^e dynastie, qui est lui-même d’origine libyenne.

Les rois libyens à Tanis

C’est à Chéchonq I^{er} qu’il revient de mettre fin au monopole juteux qu’exploitait Salomon. On a évoqué au chapitre II l’épisode où les troupes égyptiennes, fortes de 1200 chars et de 60000 hommes, en majorité libyens, ont pris Jérusalem en 925, pillant le trésor du Temple de Yahvé et le palais royal, emportant tout, y compris les fameux boucliers d’or de Salomon. L’opération, rondement menée, sur les informations de Jéroboam, réfugié à la cour de Tanis, et à qui Chéchonq a donné pour épouse la sœur de sa propre femme, n’est pourtant entreprise qu’après la mort du puissant Salomon qui avait organisé sa cour, son administration et son armée sur le modèle égyptien. Il fallut attendre quatre années, durant lesquelles les luttes entre Jéroboam et Roboam aboutirent à la scission entre Israël et Juda, pour que l’Egypte tanite se lance dans l’aventure. Les armées de Chéchonq I^{er} reviennent couvertes de tonnes d’or. Elles ramènent du même coup des esclaves, des épices et des aromates, ainsi que du bois de cèdre pris à

Byblos, dans la foulée de la campagne où furent neutralisés les ports de la côte et les forteresses cananéennes. Car il semble bien que les rois de Byblos étaient restés les alliés fidèles des pharaons de Tanis. Après cette expédition couronnée de succès, Chéchonq fit graver dans le temple de Karnak la liste de ses conquêtes en Syro-Palestine.

En profitant ainsi de l'affaiblissement de leur voisin hébreu, les Egyptiens montrent leur sens de l'opportunité et leur savoir-faire. Ils reprennent l'initiative perdue depuis la mort de Ramsès III, durant la XX^e dynastie. On saisit l'ampleur du redressement de l'Egypte sous le règne des souverains tanites : ils se forgent une politique commerciale au long cours, l'appuient d'une flotte et d'une armée puissantes, capables de leur rendre les voies commerciales essentielles à l'existence du pays comme puissance respectée de toute la région. Ils édifient une énorme capitale portuaire, en partie à l'aide des dépouilles de Pi-Ramsès. Ils élaborent, en parallèle avec l'activité agricole traditionnelle dans le Delta, une économie nouvelle favorisant les grands armateurs, fût-ce au prix de concessions faites à des étrangers habiles dont le sens des affaires rejaillit sur la prospérité de toute la Basse Egypte. Bref, les pharaons tanites se révèlent actifs, conquérants, entreprenants et doués d'un sens politique qui ne craint pas les innovations.

Tout le Delta, avec ses cités marchandes, telles que Bubastis, Athribis, Mendès, Busiris, Saïs et Bouto, prospère sous leur conduite à cette époque. Et la reconquête des positions asiatiques, tout en neutralisant la concurrence des juifs, rendait la situation stratégique des armées moins inconfortable face aux assaillants potentiels venant de l'est. Jacques Pirenne pense qu'il était alors à nouveau possible – comme sous l'Ancien Empire – aux navires venus de la mer Rouge d'atteindre les grandes villes maritimes du Nil et donc de déboucher sur la Méditerranée sans transbordement. Or l'ouverture du vieux canal coïncide toujours avec une époque faste, comme ce sera le cas sous Néchao II vers 600 avant notre ère, au temps de la « renaissance saïte ».

66 Les bijoux d'Oundebaounded attestent sa dévotion particulière envers les dieux-béliers.
Ce pendentif d'or, haut de 3 cm, figure une minuscule chapelle fermée par une glissière.
Elle contenait la statuette en lapis d'un bélier momifié, paré d'attributs d'or.



67 Cet anneau d'or massif a probablement orné une canne ou un sceptre aujourd'hui disparu. L'inscription ciselée consiste en une formule funéraire banale en faveur d'Oundebaounded.



68 Le thème raffiné de cette coupe d'or et d'argent s'inscrit bien dans la tradition littéraire et artistique du Nouvel Empire : quatre jolies nageuses poursuivent des canards dans un décor aquatique, peuplé de poissons et de lotus. Cette pièce admirable est un cadeau de Psousennès à Oundebaounded (diamètre total : 18,2 cm).



69 Cette patère d'argent d'Oundebaounded contraste avec la coupe précédente par la sobriété de son décor, également ordonné en cercles concentriques, où les zigzags de l'eau et une guirlande de lotus cernent la rosette centrale (diamètre : 16,5 cm). Cette magnifique pièce, qui porte aussi une dédicace de Psousennès, présente une similitude frappante avec un exemplaire découvert dans le caveau du roi (voir planche 44).



De plus, Chéchonq I^{er} occupe la Cyrénaïque, la grande oasis libyenne, afin de bénéficier de la production de blé qui y est florissante. Ce Libyen d'origine – que les Egyptiens considèrent néanmoins comme un des leurs – sut agrandir son domaine au détriment du temple de Karnak, en englobant la Moyenne Egypte – confiée à l'un de ses fils – tout en proposant d'efficaces mesures dans l'oasis de Dakhleh, sur laquelle il règne aussi. Il rétablit même l'ordre à Thèbes, au point que le pillage des tombes royales cesse dans la Vallée des Rois. Car Chéchonq I^{er} a réussi à imposer sa loi au clergé de Karnak, en donnant le pontificat d'Amon à son fils. Ce pouvoir passera ensuite aux fils d'Osorkon I^{er}. Par là même, l'Egypte se trouvait réunifiée par des militaires autoritaires, soucieux de discipline et de respect des formes du pouvoir.

Ainsi, la richesse est revenue dans la Basse Egypte. On peut parler des immenses donations d'or et d'argent faites par Osorkon I^{er} (924-889) : elles atteignent 27000 kg d'or et 180 000 kg d'argent et sont remises aux temples

des cités du Delta. Une telle opulence des grands sanctuaires, dans le domaine des Chéchonquides, en fait progressivement les banquiers qui assurent l'essor économique.

Ces richesses offertes aux sanctuaires sont certainement en rapport avec le pillage du Temple de Jérusalem par Chéchonq I^{er}, père d'Osorkon I^{er}, qui monte sur le trône d'Egypte un an après la razzia sur les trésors de Roboam. Mais elles témoignent aussi de l'aisance dans laquelle vit l'Egypte sous la XXII^e dynastie.

Pendant que la Haute Egypte s'endort sur un régime de féodalité théocratique, les rois de Tanis permettent une évolution salubre de leur domaine. Ils rendent au pays une partie des possessions perdues par les derniers Ramessides et contribuent à la fortune retrouvée de la Basse Egypte.

VII. Tanis et ses trésors dans l'histoire égyptienne

Les égyptologues ont coutume de classer les XXI^e et XXII^e dynasties – dont font partie les rois de Tanis – dans une phase de l'histoire égyptienne qu'ils qualifient de « III^e période intermédiaire ». Qu'est-ce à dire ? Que représente cette époque située entre 1060 et 720, voire 650 avant notre ère ?

En réalité, le qualificatif « intermédiaire » a d'abord été appliqué à deux effondrements qui affectent le pays – l'un à la fin de l'Ancien Empire et l'autre au terme du Moyen Empire. C'est donc par analogie avec ces époques de déclin que la fin du Nouvel Empire se voit affublée du même vocable. Mais le jugement de valeur très négatif qu'implique cette appellation de « III^e période intermédiaire » peut surprendre au regard de ce que l'on sait des rois tanites. Le redressement constaté dans le Delta, après les catastrophiques règnes des derniers Ramessides de la XX^e dynastie et suite aux assauts des « Peuples de la Mer », ne correspond guère à l'image d'une époque falote et insignifiante, sinon de déchéance profonde, véhiculée par la sévère expression des historiens de l'Égypte.

S'il fallait absolument trouver une « III^e période intermédiaire », ne serait-ce pas plutôt la féodalisation de la Haute Égypte entre Ramsès IV et Ramsès XI qui répondrait à cette notion ? Car on note alors un véritable effacement des valeurs en même temps que de la puissance pharaonique, aboutissant à la paralysie du pays et à la perte de toutes les possessions étrangères.

En fait, le dénigrement systématique du temps où Tanis est la capitale de la Basse Égypte, puis de toute la vallée du Nil, ne provient – semble-t-il – que des lacunes affectant l'archéologie du Delta. Quant à elle, la Haute Égypte, pour des raisons de climat, de conservation des vestiges, de commodité des fouilles en des terrains qui ne sont pas inondés, est infiniment mieux explorée. Or les découvertes attestent que la situation y est réellement peu reluisante : la société s'est figée dans un immobilisme et une passivité qui découlent d'un féodalisme théocratique, conduisant lui-même à l'anarchie et à la misère. A cette époque, toutefois, Thèbes ne régit

plus l’Egypte. C’est Tanis qui règne sur le pays. Et le pouvoir y est entre les mains de souverains de Basse Egypte soutenant des marchands et armateurs du Delta. Cette politique est le produit de réformes profondes. Il serait, dès lors, plus intéressant de prendre en compte cette « rapide évolution sociale qui annonce l’état du pays à la Basse Epoque » (J.-L. de Cénival) que de mettre l’accent sur la stagnation catastrophique du sud, tombé aux mains du clergé réactionnaire.

Mais, comme l’a fort bien souligné Pierre Montet, les trop rares fouilles faites dans le Delta font que la connaissance de cette « moitié de l’Egypte » reste souvent embryonnaire. Et l’on préfère se référer à ce que l’on sait de la Haute Egypte...

Pourtant, si l’on parle d’une « III^e période intermédiaire », il faut se demander ce qu’elle a de commun avec les deux autres qui la précèdent. On pourra juger ainsi de la validité des termes et mesurer à quel point il s’agit d’un « effet de série » ou de symétrie, plutôt que d’une appellation reflétant réellement la situation du pays sous les rois de Tanis. Il est intéressant, en effet, de revenir sur l’histoire de la vallée du Nil pour saisir ce que signifie une telle expression qui désigne des périodes de transition et d’effondrement, d’ailleurs fort différentes par leurs manifestations.

La Ire période intermédiaire

C’est à la crise qui met fin à l’Ancien Empire, vers 2220 avant J.-C., que s’applique la formule I^{re} période intermédiaire. Avec la grandiose éclosion du temps des pyramides, entre 2800 et 2250 environ, l’Egypte affirme son génie et son originalité. Elle découvre l’architecture de pierre, les arts – sculpture, bas-relief, polychromie – et les techniques du métal appliquées à l’outillage et à l’orfèvrerie. Elle met en place les institutions politiques, sociales et religieuses qui régiront toute son histoire. Entre la III^e et la V^e dynastie, la vallée du Nil constitue la plus forte unité culturelle du monde ancien. Mais dès la VI^e dynastie s’affirme une tendance à la féodalisation qui aboutira à une profonde décadence. Cette mutation conduit à une formidable révolution embrasant le pays tout entier et le plongeant dans la ruine et la désolation.

Le roi qui cumulait toutes les fonctions – religieuse, militaire et juridique – et qui possédait de droit toute la terre d’Egypte, faisait bénéficier sa famille et ses proches de ses prérogatives qui l’apparentaient à un dieu. Privilèges, népotisme, abus des grands aboutissent à dresser le peuple contre la classe dirigeante, alors que les personnages de l’entourage du souverain s’affirment de plus en plus indépendants et rendent leurs charges héréditaires, arrachant ainsi des parcelles du pouvoir appartenant au pharaon. Cette féodalité provinciale échappe donc au contrôle du roi. De même, les prêtres jouissent d’avantages et d’immunités, se soustrayant aux corvées et obligations de leur charge.

Pendant la vieillesse de Pépi II – qui mourut presque centenaire et eut le plus long règne de l’histoire – les mouvements d’autonomie peuvent s’affirmer. En outre, des révoltes jettent le pays dans une terrifiante période d’anarchie marquant la chute de l’Ancien Empire. Un véritable désastre frappe la vallée du Nil, qui était, peu auparavant, si ordonnée et policée. Un texte tardif, mais qui doit se fonder sur des récits de témoins oculaires, exprime bien la déchéance du royaume aux VII^e et VIII^e dynasties :

« Les étrangers arrivent : les gens du désert (nomades) remplacent partout les Egyptiens. Le pays lui-même se transforme en un désert. Les cités sont détruites. La peste ravage les villes et villages. Il y a de la violence et du sang partout. Les nobles sont en deuil. La plèbe exulte. Le pays est en révolution et la chance tourne comme la roue du potier : les voleurs deviennent propriétaires. Malgré la crue, on ne laboure plus. Les troupeaux errent au hasard. Les ouvriers ne travaillent plus. Les récoltes périssent, car les champs ne sont plus moissonnés. On ne mange que de l’herbe. On ne boit que de l’eau. On jette les morts au fleuve. Le Nil est un sépulcre. »

Pendant ce temps, les textes des décrets royaux et les décisions des juges sont foulés aux pieds. On va vers la ruine. La cour est renversée. Les pauvres deviennent riches. Les esclaves sont les maîtres de grands trésors. La révolution triomphe. Bref, pour le scribe qui est un homme d’ordre, c’est le monde à l’envers. La crise de l’absolutisme aboutit à l’anéantissement de tout ce qui avait fait la gloire de l’Egypte.

70-71 La panse de cette patère d'Oundebaounded, creusée de godrons réguliers, évoque une fleur d'or. Au centre, les motifs végétaux sont exécutés dans un délicat travail de cloisonné (diamètre : 15,5 cm). L'anse, réalisée à part, est enrichie de palmettes et d'anneaux ciselés. Cette œuvre somptueuse est très proche de l'une des coupes de Psousennès (voir planche 50).



70



71

Dans cet écroulement général, le pillage des sépultures royales et seigneuriales – pyramides et mastabas – se généralise. Des hommes combattent dans la nécropole où les brigands mettent à sac les tombes et les chambres remplies de richesses destinées à protéger les défunts durant l'éternité dans l'autre monde. « Ceux qui possédaient des tombeaux restent exposés nus sur le sable. » Les tombes violées, les sépultures béantes sont le signe de la déchéance ultime.

Telle est cette première grande révolution de l'histoire, dont les troubles et les violences durent plusieurs décennies. Avec « 70 rois en 70 jours », elle couvre toute la VII^e dynastie de son chaos. Et pour la VIII^e dynastie memphite, aucune chronologie ne peut être établie.

Restauration et II^e période intermédiaire

Le salut viendra de la Moyenne Egypte, où des princes fondent la royauté d'Hérakléopolis, avec les IX^e et X^e dynasties, alors que le pouvoir centralisé s'affirme de plus en plus en Haute Egypte sous la conduite de Mentouhotep de Thèbes, qui fonde, vers 2000 avant J.-C., la XI^e dynastie, inaugurant la période qualifiée de Moyen Empire.

Une renaissance artistique admirable accompagne ce renouveau de l'autorité. Puis les souverains s'établissent à Licht, au sud de Memphis, ainsi que dans le Fayoum, mis en exploitation, en particulier sous Aménémhat III. Ce Moyen Empire, avec ses réminiscences de l'époque des grandes pyramides et son art dépouillé, s'exprimant dès Sésostris I^{er}, s'affirme comme l'un des grands moments de la civilisation pharaonique, bien que les vestiges architecturaux qui nous en sont parvenus soient infiniment rares.

Mais déjà se profile une nouvelle période de difficultés, avec l'infiltration des Hyksos (envahisseurs d'origine asiatique) dans le Delta. Dès 1750 avant J.-C., l'Egypte va connaître pour la première fois une occupation étrangère. La pénétration des Hyksos dans la vallée du Nil coïncide avec une division du pays en deux royaumes : l'un féodal au sud, l'autre en Basse Egypte, dont ils parviennent à s'emparer. Car les Hyksos, issus de Canaan, possèdent peut-être des chevaux et des chars de guerre. Ils fondent leur capitale à Avaris et provoquent l'effondrement du Moyen Empire,

plongeant le pays dans la prostration. Cet anéantissement ouvre la II^e période intermédiaire.

Manéthon rapporte que ces envahisseurs « s'emparèrent du pays, se saisirent de ses chefs, incendièrent les villes, rasèrent les temples des dieux et furent cruels avec les Egyptiens qu'ils réduisirent en esclavage. » L'Egypte fut pillée et ses sépultures à nouveau violées. Pendant ce temps, des chefs locaux, en Moyenne et en Haute Egypte, s'attribuaient des principautés féodales. Le pays était totalement démembré. Les souverains de Thèbes, soumis, payent tribut aux rois hyksos d'Avaris. Mais les étrangers s'égyptianisent. Ils adoptent le culte d'un dieu autochtone, Seth, qui s'apparente à leur dieu Baal.

Cette époque trouble, à laquelle Pierre Montet a consacré son étude intitulée « Le Drame d'Avaris », relative à la pénétration des Sémites en Egypte, est perçue par les habitants de la vallée du Nil comme une phase de profonde déchéance. C'est en cela qu'elle correspond bien à une période intermédiaire. Comme l'effondrement de l'Ancien Empire face aux soulèvements populaires de la grande révolution, la chute du Moyen Empire devant des étrangers constitue une éclipse totale du pouvoir et une terrible épreuve pour le pays.

Entre ces deux catastrophes qui affectent la civilisation de la vallée du Nil et la « III^e période intermédiaire », il faut bien avouer que les points communs ne sont guère nombreux. Seule la division passagère de l'Egypte en deux royaumes sous la XXI^e dynastie fait songer à un affaiblissement réel du pouvoir. Or, à ce moment, les épreuves les plus dures sont en réalité déjà dépassées. Elles ont découlé de la décomposition interne qui s'est produite sous les derniers Ramessides.

Avec la XXI^e dynastie, on assiste au contraire à un renouveau : la richesse de la tombe de Psousennès I^{er} suffirait à le démontrer. Puis, sous la XXII^e dynastie, le retour à l'unité sous l'autorité des pharaons tanites, leur mainmise sur les régions palestiniennes et sur les oasis libyennes marquent nettement un temps glorieux pour la monarchie égyptienne siégeant à Tanis. La ville, avec ses armateurs et commerçants qui ont retrouvé leur situation de monopole, suite à l'éviction du royaume hébreu, occupe une position très favorable dans le jeu du trafic international.

Cette constatation montre bien que la prétendue « III^e période intermédiaire » ne représente qu'une appellation trompeuse. Elle

s'appliquerait plus judicieusement au déclin des Ramessides durant la XX^e dynastie ou aux XXIII^e et XXIV^e dynasties, qu'au temps des rois de Tanis...

D'ailleurs l'égyptologue anglais K.A. Kitchen, auteur d'un livre intitulé précisément « The third Intermediate Period in Egypt », paru en 1973 et réactualisé en 1986, écrit lui-même que le terme n'est pas approprié et qu'il devrait être aboli. Ce spécialiste s'efforce de démontrer que l'époque de Tanis n'est nullement chaotique, et il affirme qu'il serait préférable, pour la qualifier, d'adopter l'expression « époque post-impériale ». De la part d'un égyptologue qui a consacré une grande part de ses travaux à cette période, l'aveu est de taille !

Les trésors de Tanis et l'art pharaonique

Mais c'est incontestablement la beauté des trésors exhumés des tombes de Tanis qui révèle avec éclat l'importance de cette époque. Ces chefs-d'œuvre sont une affirmation de la créativité et du sens artistique qui caractérisent une haute culture. Comment concevoir que de telles splendeurs puissent être issues d'une phase de déclin ? Pourtant la réputation de ce temps est si détestable que certains historiens, en contemplant les bijoux de Tanis, ne peuvent s'empêcher d'y voir des pièces « pillées dans les temples de Pi-Ramsès ». L'habileté des orfèvres est telle, la perfection des bijoux si grande, que d'aucuns ne parviennent à croire qu'ils furent produits à Tanis, ville considérée comme la capitale d'une période de décadence. Ainsi peut-on lire ici ou là, sous la plume de spécialistes, qu'un « doute subsiste » quant à l'origine de la joaillerie et de l'orfèvrerie des mobiliers funéraires royaux retrouvés à Tanis...

Or quiconque observe avec soin cette production des souverains des XXI^e et XXII^e dynasties tanites se convaincra de son caractère authentique : presque toutes les pièces portent des inscriptions qui ne peuvent être des rajouts ou des corrections opérées au moment d'un remploi. Seules échappent à cet aspect unitaire les pièces qui sont le fruit d'héritages. Il s'agit du réchaud en bronze de Ramsès II, d'un scarabée et d'une bague provenant aussi de Ramsès, d'une aiguière du pharaon Ahmôsis (début de la XVIII^e dynastie), d'un scarabée d'Aménophis III et d'un pendentif de cornaline provenant d'un premier prophète d'Amon de la XVIII^e dynastie.

C'est tout. Les autres pièces héritées le sont à l'intérieur de la période tanite : bracelets de Chéchonq II provenant de Chéchonq I^{er}, par exemple, calice de Psousennès donné par Pinedjem, dont l'épouse est la fille du pharaon tanite, ou patère de ce même Psousennès donnée à son général Oundebaounded.

72-73 D'inspiration florale également, cette coupe d'Oundebaounded, aux lignes pures, figure une corolle épanouie, peut-être celle d'un lotus blanc. L'orfèvre a utilisé deux métaux pour réaliser les pétales et le pied, juxtaposant avec un raffinement subtil l'éclat pâle de l'électrum et les chauds reflets de l'or. L'un des pétales porte les noms de Psousennès et de son épouse Moutnedjemet, ainsi qu'une curieuse inscription cryptographique souhaitant « la vie, la santé, la force » (diamètre : 12,7 cm).



Les authentifications par des inscriptions sont assurées, en ce sens qu'il est impossible d'effacer un cartouche ou un nom sans que la retouche apparaisse, comme pour les inscriptions sur pierre, par exemple. Quant à suggérer que des éléments de pectoraux auraient été échangés, l'hypothèse paraît totalement improbable, tant est grande l'unité des gravures et la couleur du matériau.

Pourtant cette origine typiquement tanite que l'on ne veut pas toujours admettre pour les plus beaux objets de parure en or et en argent, on l'accepte fort bien pour les bronzes à la cire perdue, dont la production est incontestablement située en pleine « III^e période intermédiaire ». Les meilleurs exemples de cet art des bronziers ne sont-ils pas les statues des « divines adoratrices d'Amon » ? Or l'institution de ce titre remonte à la

XXI^e dynastie, rendant toute contestation impossible... Ainsi l'on admire sans réserve l'art des bronziers, tout en mettant en doute les productions des orfèvres. Ce scepticisme est infondé.

Avec un ensemble de pièces d'orfèvrerie comptant quelque deux cent cinquante numéros et une argenterie totalisant vingt-deux numéros (dont deux sarcophages quasiment intacts), les trésors de Tanis forment une masse impressionnante, au sein de laquelle on soulignera tout spécialement la présence de quatre masques d'or et d'une extraordinaire vaisselle, absente des autres tombes pharaoniques. On peut donc considérer que Tanis constitue de très loin la plus importante trouvaille de toute l'égyptologie, hormis la tombe de Toutankhamon.

Cela conduit à examiner la place qui est celle de l'orfèvrerie – et de la joaillerie – issue des tombes tanites, par rapport aux créations des autres époques en Egypte. On saura mieux mesurer ainsi l'importance des arts du métal durant les XXI^e et XXII^e dynasties.

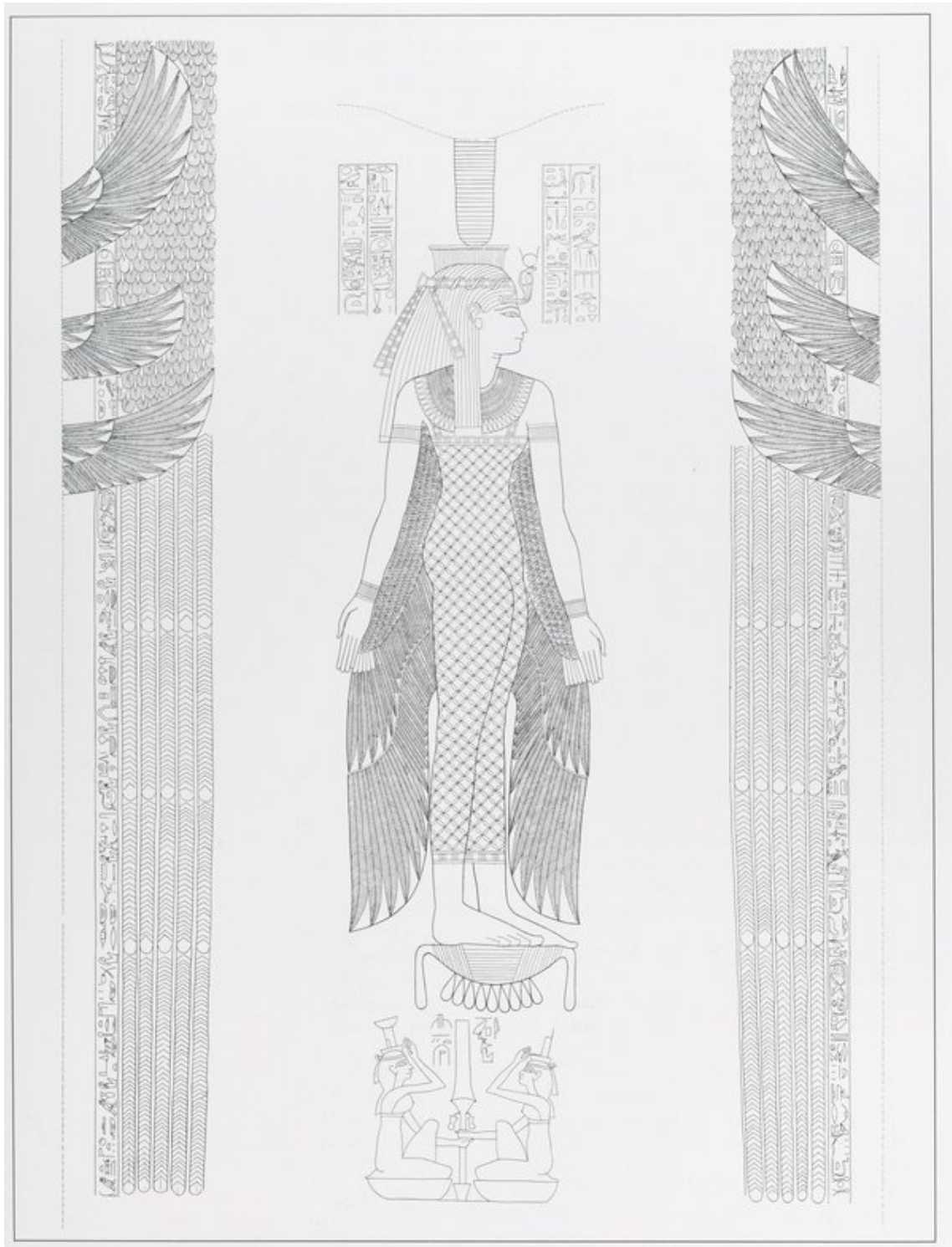
Certes, il ne s'agit pas de dresser ici un historique de l'orfèvrerie pharaonique. D'autres l'ont fait avec plus de compétence : on pense à Emile Vernier pour les pièces du Musée du Caire (avant la découverte de Toutankhamon) et aux travaux de Cyril Aldred. D'ailleurs peut-on réellement parler d'une histoire de cet art ? Les lacunes de nos connaissances – en raison de l'absence quasi totale d'exemples à certaines époques – sont béantes en ce qui concerne des dynasties entières, pour ne pas dire de vastes périodes qui devaient compter parmi les plus glorieuses. Car les trésors sont évidemment les vestiges qui – s'ils se conservent le mieux – sont les plus convoités par les voleurs. Et les pilliers de sépultures ont parfois laissé sur place tout ce qui n'était pas orfèvrerie pour ne s'emparer que des objets de métal faciles à fondre, à négocier et à cacher.

C'est pourquoi les quelques îlots de lumière qu'offrent les trouvailles fortuites ou les résultats heureux de fouilles patientes et systématiques ne permettent guère de se faire une idée précise de l'évolution de l'orfèvrerie. Pour certains types de parures, on ignore le plus souvent la date de leur apparition, les transformations de leurs formes ou de leur décor. Tentons pourtant de poser quelques jalons.

De l'époque des premières dynasties et de l'Ancien Empire, outre un Horus d'or de Hiérakonpolis, on ne mentionne que les bracelets d'argent très corrodés de la reine Hétephérès, mère de Chéops, et les sobres parures d'une princesse de Guizeh. Ce sont presque les seuls vestiges d'un art

couvrant un demi-millénaire. Tout au plus nous renseignent-ils sur les techniques et sur les styles variés d'un art destiné à satisfaire la coquetterie et à rehausser le charme des belles de jadis. Car ces bijoux ne sont pas de caractère religieux ou prophylactique.

Les fines gravures figurant dans la cuve du cercueil d'argent de Psousennès I^{er} : la déesse Nout, à l'élégante silhouette ailée, occupe le fond, sur lequel reposera le défunt. A ses pieds, Isis et Nephtys, agenouillées, complètent la protection du souverain. Le style délicat de ce dessin témoigne de l'habileté des artistes tanites (Dessin Pernelle Montet-Lézine)



Avec le Moyen Empire, quelques grandes découvertes faites par J. de Morgan à Dashour, par Mace et Winlock à Licht et par Brunton et Flinders Petrie à Illahoun, révèlent la qualité extrême que l'orfèvrerie atteint alors. Tant les objets de parure – diadèmes finement ouvragés à la manière de couronnes florales, ceintures, bracelets et colliers étroits ou larges, à nombreux rangs – que les superbes pectoraux ajourés et cloisonnés, à vocation protectrice, ou les amulettes, atteignent un degré de finition et de perfection exceptionnel. Leur style souvent dépouillé mais doté d'une riche polychromie est d'une merveilleuse cohérence malgré sa diversité. Ces objets constituent sans conteste l'apogée de l'art égyptien dans le domaine du travail de l'or et de la joaillerie. Le niveau technique éminent s'associe au goût très sûr des créateurs pour en faire des chefs-d'œuvre. C'est le cas en particulier pour les pectoraux, qui revêtent au Moyen Empire une beauté inégalée.

En ce qui concerne le Nouvel Empire, on constate d'abord une nette baisse de qualité dans les bijoux de la reine Ah-Hotep, du début de la XVIII^e dynastie. Mais, sous Thoutmôsis III, l'orfèvrerie a retrouvé son haut niveau, avec les bijoux d'une reine qui furent mis au jour à Thèbes, ou avec la belle patère offerte au général Djéhouti. De trop rares pièces de l'époque d'Akhenaton ne permettent pas de se faire une idée suffisamment précise de l'art du bijou à Amarna.

C'est avec la plus célèbre de toutes les découvertes archéologiques – celle de Toutankhamon – que l'on prend vraiment la mesure de l'habileté étourdissante des artisans du Nouvel Empire : aisance technique, élégance des formes, somptuosité des couleurs chatoyantes, perfection des sarcophages d'or comportant le portrait du souverain ou des beaux pectoraux ruisselants de l'éclat des émaux et des pierres semi-précieuses, délicatesse des bracelets ou des boucles d'oreilles attestent combien les courants novateurs de l'art amarnien, combinés avec les traditions thébaines retrouvées, confèrent à cette forme d'expression éclatante et somptueuse son accomplissement admirable. Partout, l'or est mis au service des plus brillantes formules décoratives, telles que granulé, filigrane, émaillage, sertissage de pierres calibrées aux teintes harmonieusement appariées. Désormais les rehauts polychromes, les éléments articulés, les combinaisons de matériaux, les miniatures, tout se conjugue en une proluxité de moyens totalement maîtrisés.

Mais les orfèvres de Toutankhamon « en rajoutent » tellement que le résultat prend parfois un petit air de « tape-à-l'œil » trop luxueux, comme une démonstration de virtuosité superbe et gratuite.

Ces caractères ne se retrouvent pas dans les rares objets qui proviennent de la glorieuse époque de Ramsès II. Le bracelet aux canards offre, certes, un beau travail de granulé, mais sans surcharge ni emphase : seule une pierre verte de forme carrée et bombée s'insère dans l'or pour former le centre du bijou en même temps que le corps des canards.

Sous Séthi II, c'est déjà le temps du déclin qui s'amorce, avec les boucles d'oreilles articulées de la reine Twosré. Leur style brutalisant étonne et annonce la dégradation des conditions qui va s'accélérer après Ramsès III.

C'est alors qu'apparaît, grâce aux trouvailles de Montet, la prodigieuse masse d'orfèvrerie de Tanis. Elle seule peut se comparer au trésor de Toutankhamon. Certes, la qualité des œuvres de ce temps se laissait pressentir : les spécialistes qui connaissaient le somptueux pendentif d'Osorkon II, acquis au XIX^e siècle déjà et figurant dans les collections du Louvre, savaient que cette pièce était d'un niveau exceptionnel. On y voit le pharaon accroupi en Osiris sur un pilier de lapis, au centre, encadré par les statuettes d'Horus et d'Isis debout, en or massif. Les trois personnages, hauts de moins de 9 cm, forment la triade divine. Malgré les lacunes que représentent des éléments de lapis perdus, figurant les chevelures d'Horus et d'Isis, cet objet atteste une qualité étourdissante. Elle révélait, avant même les trésors de Tanis, la parfaite maîtrise des orfèvres de la XXII^e dynastie. Ce pendentif était à lui seul un témoin suffisant pour signaler aux historiens de l'art que l'époque tanite marquait une véritable renaissance (Pl. 107-110).

74 Il ne s'agit pas là du masque funéraire d'Amonémopé, pharaon qui succéda à Psousennès I^{er} et régna entre 989 et 981 avant J.-C., mais d'une partie miraculeusement préservée de son sarcophage de bois. La tête et les mains étaient en effet plaquées d'une épaisse feuille d'or qui nous a conservé les traits du successeur de Psousennès.



Mais il y a aussi, pour témoigner de ce mouvement, la belle statuette en or représentant le dieu Amon, datant de la XXII^e dynastie, qui se trouve depuis 1926 au Metropolitan Museum of Art, à New York. Elle atteste également le niveau remarquable de la production à cette époque. Certes, cette pièce, qui passe pour avoir été trouvée à Karnak en 1916 et qui a appartenu à lord Carnarvon dès 1917, avait été attribuée tout d'abord au règne de Thoutmôsis III, ainsi que me le signale Edna R. Russmann, conservateur adjoint. Mais Cyril Aldred l'a définitivement située au sein de la période tanite, qui représente un superbe renouveau des techniques du bijou égyptien.

Importance de l'orfèvrerie tanite

Les trésors mis au jour par Montet confirmèrent amplement cette impression. Compte tenu que les objets provenant des tombes de Tanis ont séjourné dans une atmosphère dommageable à leur conservation, il est intéressant de comparer des œuvres de type analogue d'une part chez Psousennès I^{er} et de l'autre chez Toutankhamon. On comprendra mieux l'importance des découvertes de Tanis. Ainsi, pour les pectoraux, par exemple, qui comptent parmi les meilleures productions des orfèvres pharaoniques, la technique n'est guère inférieure durant la XXI^e dynastie à ce qu'elle était trois siècles plus tôt, à la fin de la XVIII^e dynastie. Certes, chez Toutankhamon, les glus et « ciments » servant à sertir les pierres calibrées dans les cloisonnés se sont mieux conservés, et les émaux ne présentent pas les traces de tartre qu'a laissées l'humidité sur les objets de Psousennès. Indépendamment de ces différences de conservation, le travail offre d'évidentes analogies. Il serait même difficile d'affirmer que tel scarabée ailé est plus parfait ici que là...

En revanche, chez Psousennès, la réalisation du masque funéraire conserve les traces du martelage de l'or, lequel est effacé par un polissage intense chez Toutankhamon (Pl. 3-4). Mais il s'agit là, me semble-t-il, d'un choix stylistique plutôt que d'une différence de qualité. Chez Psousennès, on est frappé par un plus grand dépouillement : on n'a recouru à la polychromie des émaux ni pour le némès formant la coiffure du souverain, ni pour la barbe postiche. On s'est borné à de sobres accents émaillés blancs

pour les globes des yeux et sombres pour les pupilles, les sourcils et l'entourage de l'œil. On trouve aussi une indication de la barbe cernant les joues d'un trait sombre (d'aucuns considèrent cette ligne comme l'attache de la fausse barbe, quand bien même le masque de Psousennès montre à l'évidence qu'il existe une solution de continuité entre les deux éléments). Cette dernière ligne manque totalement chez Toutankhamon qui, en raison de sa jeunesse, était encore imberbe et ne portait que la barbe postiche, insigne de son pouvoir.

Chez Psousennès, enfin, un large collier à plusieurs rangs qui recouvre la poitrine n'est indiqué qu'au moyen d'une fine gravure dans l'or massif, alors que chez Toutankhamon l'orfèvre use abondamment de couleurs vives, traitées en émaux, comme pour les rayures du némès. Il en résulte une impression bariolée, alors que le masque du pharaon tanite se borne à l'or pour conserver une plus grande unité de matériau. La volonté est nettement différente. L'usage des techniques polychromes que l'on constate avec Toutankhamon existe également dans les bracelets et pectoraux de Tanis. Si les artisans n'y ont pas recouru pour le masque de Psousennès, c'est qu'ils voulaient se borner à la mise en valeur des traits par l'or ciselé, en raison d'un parti de sobriété auquel ils tenaient.

Cette pureté dépouillée, on la retrouve dans une catégorie superbe et originale du trésor de Tanis : la vaisselle d'or. On a déjà signalé que cette vaisselle n'a pas son équivalent dans la tombe de Toutankhamon. Or les vases rituels et les patères à libations existaient bien antérieurement à la XXI^e dynastie. Les bas-reliefs en montrent de nombreux exemples dès l'Ancien Empire. Mais le jeune pharaon thébain ne fut pas enseveli avec ce genre de mobilier. Qu'en était-il de ses prédécesseurs ? L'exemple de la patère de Djéhouti montre que certains hauts personnages n'hésitaient pas à emporter dans la tombe des objets de ce genre. Toujours est-il que les souverains tanites sont dotés d'une superbe vaisselle d'or et d'argent qui complète heureusement ce que nous savons de l'orfèvrerie égyptienne.

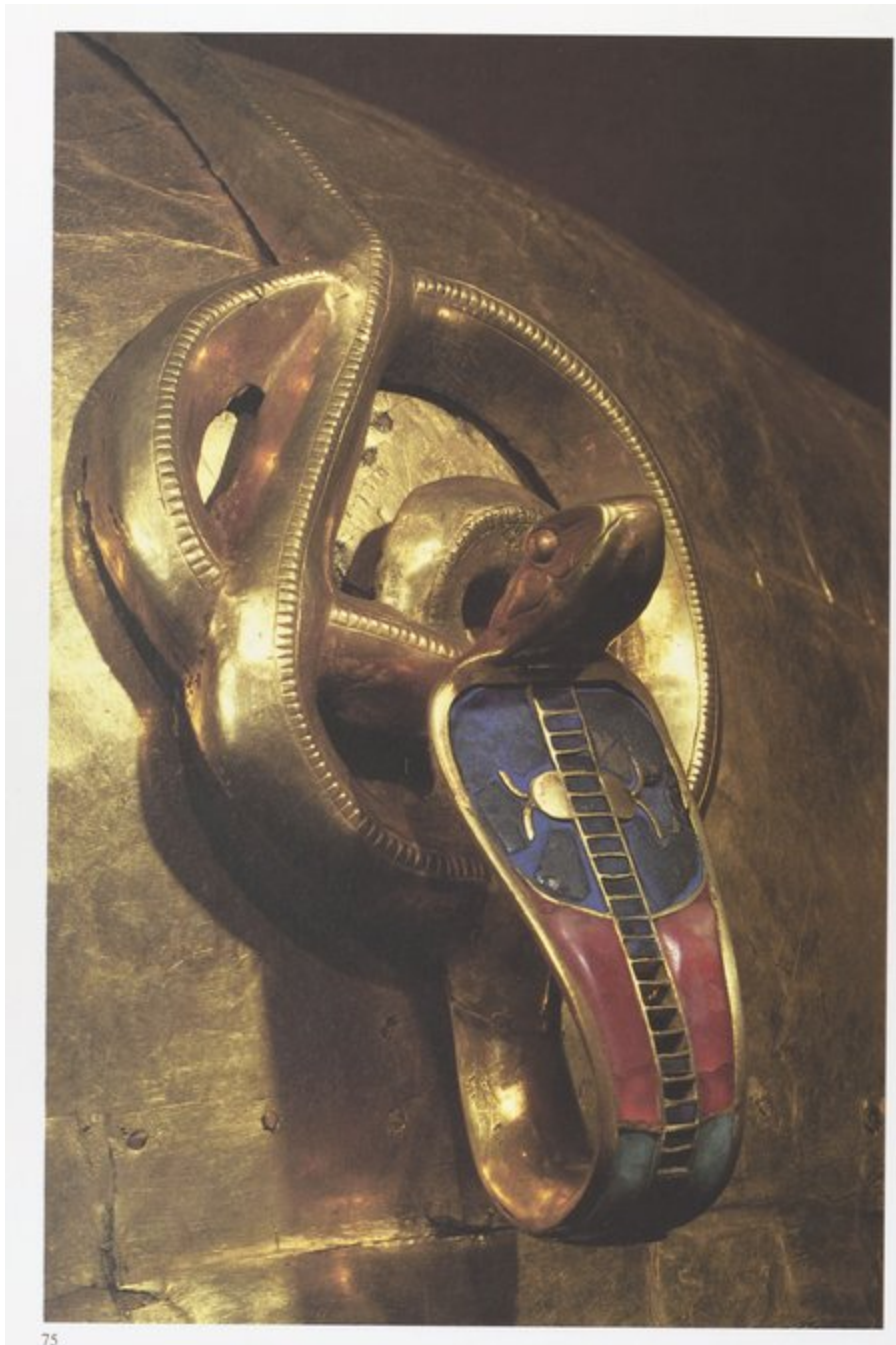
Ces vases de Tanis accusent les mêmes caractéristiques de simplicité, d'élégance et de sobriété que le masque de Psousennès I^{er}, ou que les masques encore plus dépouillés – sans némès ni collier – de Chéchonq II et d'Oundebaounded (Pl. 56-57 et 94-95). On a donc affaire à une caractéristique de l'art de Tanis. C'est par la pureté des formes, l'équilibre des volumes, que se distingue cette esthétique. La beauté de la carafe, de la verseuse, de l'aiguière ou du calice de Psousennès – comme celle de la

vaisselle trouvée chez Oundebaounded et Amonémopé – prouve la fantastique tenue des travaux de chaudronnerie réalisés par les orfèvres de cette époque. On y reconnaît, comme dans les masques d'or, une prédilection pour les surfaces légèrement mates, où apparaît le martelage. Les artisans conservent la marque du travail, plutôt que de l'effacer par un polissage rigoureux en usage durant la XVIII^e dynastie. Il y a là, certainement, la manifestation d'un goût particulier plutôt qu'une incapacité (Pl. 46-54 et 68-73).

En fait, la qualité de l'art des orfèvres au temps des pharaons tanites correspond à une renaissance nettement affirmée, après le déclin constaté à la fin de la XIX^e et à la XX^e dynastie. Et si ce retour à un niveau généralement comparable à celui de la XVIII^e dynastie atteste bien l'essor du Delta à l'époque où Tanis en est la capitale, il faut néanmoins concéder que jamais on n'égale les splendeurs du Moyen Empire, lequel représente le sommet de l'esthétique dans le travail de l'or et de l'émail en Egypte.

Dans ce cadre, il faut faire une place à part aux créations qui ont pour matériau l'argent. Ce minerai, qui fut considéré comme très précieux parce que très rare depuis l'Ancien Empire jusqu'à la fin du Nouvel Empire, époque où il avait une valeur presque égale à celle de l'or, n'apparaît en masse qu'au temps des souverains des XXI^e et XXII^e dynasties. Il se répand à la faveur du commerce à longue distance qui s'ouvre en direction de l'Espagne et des îles Britanniques. Il compense ainsi une certaine raréfaction de l'or due à la chute de l'exploitation des mines du Ouadi Hammamat, en Haute Egypte. Les superbes sarcophages de Psousennès I^{er} (comportant le portrait du souverain) et de Chéchonq II (surmonté d'une tête de faucon), avec leurs gravures d'une grande finesse, montrent que les techniques relatives à ce métal ne laissaient guère à désirer, si ce n'est pour les soudures, où l'autogène n'était pas maîtrisé comme pour l'or (Pl. 1-2 et 90). C'est ce qui a conduit les anciens à recourir fréquemment à des éléments rapportés au moyen de rivets (fléau de Psousennès ou mains de Chéchonq). En revanche, on sait disposer sur l'argent, comme on le faisait sur l'or, des éléments d'émail pour les yeux et la barbe, en particulier.

75 Le cobra qui se dresse sur le front d'Amonémopé est l'uraeus protecteur de la royauté, l'œil brûlant du soleil qui consume les ennemis du pharaon. Le reptile d'or massif, paré de ciselures et de pierres, rivalise par sa perfection avec des œuvres de la XII^e dynastie.



76 Ce faucon d'or incrusté de pierres colorées était un pendentif déposé sur la poitrine du défunt. L'oiseau emporte vers le ciel les noms du pharaon Amonémopé qu'il maintient dans ses serres.



Enfin, dans le domaine de la vaisselle, une série de bouilloires, de patères et de grands supports d'offrandes, provenant des tombes de Psousennès, d'Oundebaounded et d'Amonémopé, attestent une belle maîtrise du travail de la chaudronnerie d'argent. On peut donc dire qu'à Tanis l'usage de ce matériau s'affirme et se généralise (Pl. 44-45 et 68-69). Ainsi, au côté du travail de l'or qui atteint un haut standard, l'argent complète et diversifie la production des orfèvres, émailleurs et joailliers pharaoniques.

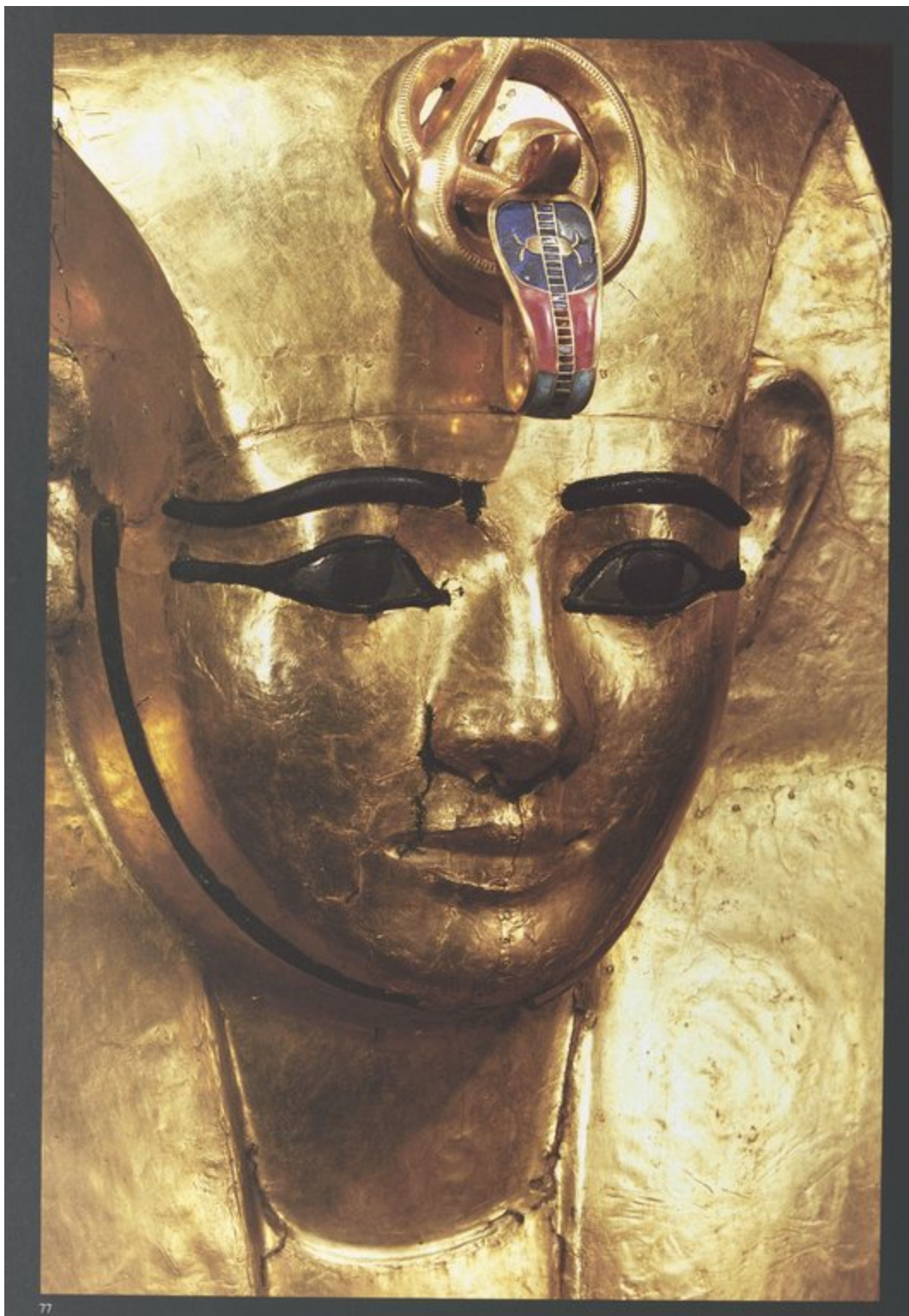
En outre, les orfèvres jouent de l'association de l'or et de l'argent : le bandeau et l'uraeus d'or décorant le sarcophage d'argent de Psousennès en fournissent un bel exemple. De plus, ils combinent l'or et l'électrum – alliage de trois parties d'or pour une partie d'argent – ainsi qu'en témoigne une belle coupe à six pétales, alternativement de chaque métal, avec opposition pour les godrons du pied, telle qu'on la trouve dans le trésor d'Oundebaounded (Pl. 72-73).

En définitive, l'art tanite, au lieu de se replier, comme on pourrait le croire en lisant les descriptions de la décadence qui se serait fait jour durant la « III^e période intermédiaire », s'épanouit au contraire. Ce n'est pas là la moindre preuve de l'opulence que connaît alors le Delta.

Deuxième Partie

par Christiane Ziegler

77 Symbole d'immortalité, l'or pare d'un éclat divin le visage enfantin d'Amonémopé, auquel les historiens n'accordent que neuf ans de règne. Les yeux, les sourcils et les attaches de la barbe sont incrustés de bronze.



VIII. Les funérailles royales

C'est vers 990 avant J.-C. que mourut le roi Aâkheperré-Sotepenamon, fils de Ré, maître des apparitions, premier prophète d'Amon-roi-des-dieux, Psousennès aimé d'Amon. Tel un faucon d'or, le pharaon défunt s'élança vers le ciel pour rejoindre le soleil et s'unir à celui qui l'avait engendré. Alors les lamentations des pleureuses commencèrent à s'élever sur Tanis, la nouvelle capitale de l'Égypte.

Cette cité, dont la fortune débuta sous les souverains de la XXI^e dynastie, était une ville neuve de l'est du Delta. Bâtie sur une vaste butte sablonneuse, elle dominait les terres cultivables et les étendues marécageuses. Toute proche de la Méditerranée, à laquelle conduisait la branche « tanitique » du Nil, c'était une ville portuaire d'où partaient les bateaux commerçant avec les riches comptoirs du Levant.

Déjà à l'époque des Ramsès, le centre de gravité de l'Égypte s'était déplacé vers le nord, et les souverains y avaient bâti, vers 1300 avant J.-C., une capitale dont les poètes vantaient les charmes ; la vie s'y écoulait heureuse dans un cadre bucolique : les vergers luxuriants ployaient sous les fruits et des demeures de rêve s'ornaient de murs éblouissants, plaqués de céramiques turquoise. Toutes ces descriptions ne font pas oublier que la capitale des Ramsès était surtout un centre économique et militaire, doté d'un port qu'un bras du Nil, les eaux de Ré, faisait communiquer avec la mer, de casernes et d'arsenaux, de vastes étendues où pouvaient s'exercer les garnisons. On ne sait trop pourquoi Tanis, située à une vingtaine de kilomètres au nord de Pi-Ramsès, succéda à la ville ramesside, qui était encore active à la fin de la XX^e dynastie. Son abandon coïncida-t-il avec des phénomènes hydrologiques ? Le déplacement d'un bras du Nil l'aurait privée de son accès à la mer... ou fut-il le résultat des troubles qui bouleversèrent l'Égypte à partir de l'an mille : la proximité de Bubastis, où s'agitaient les guerriers indisciplinés d'origine libyenne, celle du désert oriental, contrôlé par les chameliers amalécites dont parle la Bible, constituaient autant de menaces pour Pi-Ramsès. Adossée à la mer, Tanis paraissait sans doute plus facile à défendre.

Dès l'époque de Smendès, le premier roi de la XXI^e dynastie, Tanis fut semble-t-il conçue comme une réplique et une rivale de Thèbes, la capitale du Sud. Dans cette « Thèbes du Nord », comme la nomment les textes égyptiens, les principaux dieux étaient ceux de Karnak : Amon, sa

compagne Mout et le dieu enfant Khonsou-Neferhotep, souvent figuré sous l'aspect d'un homme à tête de faucon coiffé d'un croissant de lune. Est-ce vraiment un hasard si le plan de leurs sanctuaires évoque pour l'archéologue ceux de Karnak, comme vus dans un miroir ? C'est au roi Psousennès qu'il faut attribuer la grande enceinte de briques et les premiers temples qui s'y abritèrent. De ces sanctuaires, dont on a retrouvé les dépôts de fondation, ne subsistent que quelques vestiges informes de constructions que l'on devine colossales et rien ne transparaît de la ville d'alors ; palais royaux, port et quartiers d'habitation sont encore ensevelis sous des collines de déblais hautes de plus de dix mètres.

78 Parmi les six bracelets d'Amonémopé, deux se distinguent par leur qualité remarquable. Ce sont des anneaux à charnière portant le nom de Psousennès, dont les cartouches incrustés de lapis forment le motif principal (hauteur : 7 cm).



79 Le détail latéral du bracelet précédent montre les cartouches de Psousennès encadrant un scarabée ailé en lapis, symbole de renaissance. Le délicat cloisonné ornant les ailes de l'animal et le décor ajouré tempèrent la rigueur de la composition de cette parure trouvée dans la sépulture d'Amonémopé.



Hormis cette réputation de constructeur, les spécialistes, tout comme le grand public, ne sauraient que fort peu de choses sur Psousennès si son tombeau n'avait livré, outre les trésors entassés dans le caveau du souverain, trois autres prestigieux ensembles funéraires. On s'interroge encore sur les origines du roi, que beaucoup d'indices rattachent à la ville de Thèbes : son nom lui-même, Psousennès, qui peut être traduit « étoile qui s'est levée à Thèbes », sa dévotion particulière pour les dieux de

Karnak, le titre de « grand prêtre d'Amon » incorporé dans son cartouche... Des études récentes laissent supposer que le pharaon de Tanis n'était autre que le fils du roi-prêtre de Karnak, Pinedjem I^{er}, et de la propre fille de Ramsès XI, Hénouttaouy, dont les noms figurent sur des objets déposés dans la tombe de Psousennès... Son épouse semble avoir été Moutnedjemet, cette reine pour qui un caveau fut ménagé tout près de celui du roi, dont elle aurait été également la sœur, pratique peu surprenante en Egypte.

Les historiens accordent au souverain quarante-sept années de règne, ce que ne viennent pas démentir les restes découverts au fond de son sarcophage. Ironie de l'histoire, comme pour Toutankhamon, nous en savons moins sur la vie du pharaon que sur ses funérailles, dont nous pouvons reconstituer le déroulement.

Les croyances funéraires

Pour Psousennès comme pour des milliers d'hommes de l'Egypte antique, la mort n'était pas une fin, mais le commencement d'une autre vie très semblable à celle qu'il avait menée sur terre. Dans l'au-delà, il retrouverait les mêmes nécessités, les mêmes joies, les mêmes activités que celles dont Tanis avait été le cadre. Mais avant de goûter au bonheur éternel, il lui faudrait combattre des ennemis terrifiants, surmonter des épreuves parmi lesquelles figurait une sorte de jugement dernier. C'est pourquoi on avait mis à la disposition du défunt tout un arsenal magique destiné à déjouer les obstacles qui s'opposeraient à sa marche vers le royaume des morts.

Celui-ci n'était pas fixé d'une façon très précise, et de nombreuses croyances s'imbriquaient, se superposaient sans jamais se contredire. Dès l'époque des pyramides, les grands textes funéraires royaux témoignent de deux doctrines divergentes à propos de l'au-delà. La première, sans doute la plus logique, le situait à l'intérieur de cette terre qui accueillait le cadavre. La tombe était considérée comme l'entrée d'un monde mystérieux où s'écoulait la survie. Très vite cette conception fut associée à la légende osirienne, dont le triomphe atteignit son apogée au Moyen Empire ; dès lors Osiris figura parmi les principaux dieux et, à la III^e période intermédiaire, son culte prit une ampleur nouvelle.

Sa légende tient en quelques mots. Osiris était un très ancien roi d'Egypte, que son frère, Seth, avait assassiné par jalousie. Isis, l'épouse

d'Osiris, eut un fils posthume, Horus, qui, devenu grand, vengea la mort de son père. A partir de ce thème, auquel on trouve des allusions dans les textes des pyramides, se développa un mythe dont les péripéties nous sont connues par les hymnes, les contes, les rituels funéraires, les inscriptions des temples et finalement par le récit détaillé qu'en fit Plutarque au I^{er} siècle de notre ère. Ces documents décrivent comment le cadavre d'Osiris fut dépecé par Seth, qui en dispersa les quatorze lambeaux à travers toute l'Égypte ; ils font revivre la douloureuse quête d'Isis, qui reconstitua le corps de son époux ; ils nous ont gardé l'écho des lamentations pathétiques d'Isis et de Nephtys veillant le corps du défunt et retracent les principaux épisodes de la résurrection d'Osiris : c'est le dieu chien Anubis qui embauma le cadavre, réalisant ainsi la première momie, et Isis, l'éventant de ses ailes magiques, lui rendit le souffle de la vie. Telle était donc cette légende qui avait séduit les Égyptiens par l'évocation de vertus qui leur étaient chères, comme la fidélité conjugale, l'amour maternel et la piété filiale, mais qui surtout symbolisait le triomphe de l'homme sur la mort. Au cours des millénaires, chaque Égyptien avait acquis l'espoir de devenir un nouvel Osiris et de connaître les joies de la résurrection.

Aux côtés de cette doctrine qui plaçait le monde des défunts dans le royaume souterrain d'Osiris, il en existe une autre que les textes des pyramides décrivent pour la première fois. Elle situait l'au-delà dans le ciel, que les morts devaient rejoindre après une difficile ascension. Seul le pharaon avait le privilège de gagner le soleil ; les âmes de ses sujets peuplaient les étoiles innombrables. Dans les recueils savants composés par les prêtres de l'Ancien Empire, on trouvait déjà l'opposition entre un ciel diurne et un ciel nocturne que le soleil parcourait dans deux barques différentes. Pour être admis à bord, le pharaon devait avoir rempli des conditions plus physiques que morales et, comme ses sujets, subir bien des épreuves lui permettant d'atteindre son royaume céleste.

Dans toute la littérature funéraire égyptienne, nous retrouvons ce parallèle entre la résurrection des morts et le cycle éternel du soleil, le dieu Ré, qui renaît chaque matin après avoir disparu au crépuscule. Ainsi s'explique par exemple une partie de ces scènes étranges qui peuplent les papyrus du Livre des Morts, recueil de formules funéraires à l'usage des défunts du Nouvel Empire. Mais c'est sans doute dans les grandes compositions de la Vallée des Rois que l'idée s'exprime avec le plus de force. Dans les corridors rocheux où l'air se raréfie, le visiteur est accueilli

par des images de cauchemar : monstres sans tête, génies brandissant des couteaux, reptiles menaçants... Dans la pénombre, on distingue l'image du soleil emporté par la barque de la nuit et voguant sur un Nil souterrain au milieu des acclamations. Sous la voûte étoilée du caveau se presse un peuple de démons et de bienheureux... Langage déconcertant, fait d'allusions mythologiques et de symboles que nous retrouverons partiellement dans le mobilier funéraire des souverains de Tanis ! Ce sont autant de facettes exprimant les différentes étapes qui conduisent de la mort à la résurrection. L'accent y est tantôt porté sur le passage d'un état à l'autre, symbolisé par le long voyage à travers les heures de la nuit, les portes et les cavernes ; tantôt ce sont les transformations de l'astre défunt qui aboutissent à sa forme vivante, le scarabée roulant le disque.

Ici les deux divinités funéraires majeures, Osiris et Ré, sont associées pour exprimer un thème commun : que la vie et la mort sont un processus continu, que la vie engendre la mort et que de la mort renaît la vie. « C'est Ré qui repose en Osiris, c'est Osiris qui repose en Ré », énonce un texte célèbre accompagnant l'image du soleil défunt, figuré sous l'aspect d'une momie à tête de bélier couronnée du disque solaire. Cette osmose des deux divinités s'effectue au bénéfice du roi défunt, nouvel Osiris qui, grâce à l'intervention du soleil et à de mystérieux rites de résurrection, va devenir un astre renouvelé, un Osiris qui surgit de l'horizon comme Ré. Car c'est bien dans ce but que le soleil effectue sa descente dans le monde souterrain et nocturne : « J'entre dans le pays du bel Occident pour prendre soin d'Osiris... J'illumine l'obscurité de la chambre mystérieuse pour l'Osiris-roi Untel... », proclame le dieu soleil. Ces croyances théorisées par les grandes compositions funéraires royales du Nouvel Empire, Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès, Livre des Portes, Livre des Cavernes, Livre de la Nuit, nous ne les retrouverons que partiellement figurées sur les parois des tombes exiguës de Tanis ; mais les sarcophages et les papyrus « mythologiques » thébains démontrent combien ces conceptions s'étaient largement popularisées à la XXI^e dynastie.

80 Ce vase « nemeset » d'argent appartient à la vaisselle liturgique. De tels récipients étaient utilisés dans les cérémonies religieuses, en particulier lors du très important rite de « l'ouverture de la bouche » du défunt. Sous le bec fixé par trois rivets, une inscription ciselée énonce deux des noms d'Amonémopé, « aimé d'Osiris Sokaris », dieu des morts.



81 On trouve un texte analogue à celui du vase précédent sur la cuvette d'argent qui couronne le support figuré planche 82.



82 Haut de 40 cm, ce support d'argent aux lignes très modernes était destiné à accomplir les rites de libation. Les tombes royales de Tanis livrèrent pour la première fois des exemplaires de ce mobilier liturgique que les égyptologues ne connaissaient qu'à travers les reliefs des tombeaux et des temples. Celui-ci provient de la sépulture d'Amonémopé.



L'embaumement

Un autre élément caractéristique de la pensée funéraire égyptienne était l'importance accordée à la survie du corps : celui-ci devait accompagner son propriétaire dans l'autre monde pour notamment bénéficier d'un service d'offrandes régulièrement célébré par les vivants. C'est pourquoi il était essentiel de conserver l'enveloppe charnelle aux forces vitales qui constituaient l'âme et que, faute de termes appropriés, nous appelons à la suite des Egyptiens le « ka », le « ba », l'« akh »... De là naquit la pratique de la momification, que le grand public associe traditionnellement à la terre des pharaons.

A l'aube de l'histoire, les premières momies furent sans doute la conséquence naturelle du climat chaud et sec de l'Egypte et de la coutume de placer les nécropoles à la limite du désert où le sable brûlant desséchait les cadavres. Dès l'époque des pyramides, on prit l'habitude d'envelopper le corps des privilégiés dans de multiples bandelettes de lin et d'en ôter les viscères, principale source de putréfaction. Ces pratiques, d'abord rudimentaires, aboutirent sous la XVIII^e dynastie à l'élaboration d'une technique codifiée de l'embaumement, œuvre de spécialistes à la fois prêtres et praticiens. L'examen scientifique des momies, les très rares rituels de l'embaumement qui nous sont parvenus et le témoignage des écrivains de l'antiquité classique – Hérodote, Diodore de Sicile – permettent de reconstituer les étapes qui précéderent les funérailles de Psousennès. Si le climat humide du Delta ne permit pas la parfaite conservation de son corps, les momies de ses contemporains découvertes dans la falaise de Deir el Bahari montrent la perfection atteinte par les embaumeurs de son temps.

Le corps du roi défunt avait été transporté dans la nécropole après une veillée funèbre où, telles Isis et Nephtys au chevet d'Osiris, les pleureuses avaient psalmodié leurs lamentations pathétiques :

« Ô reviens-moi vite

Je désire tant revoir ton visage après ne plus l'avoir vu !

L'obscurité est sur moi même quand le soleil est dans le ciel

Mon cœur brûle de cette séparation douloureuse

Mon cœur brûle depuis que tu m'as quittée... »

Une fois effectués les rites de la purification, le cadavre était remis entre les mains expertes des embaumeurs, qui le conservaient de quarante à soixante-dix jours. Cette période séparant la mort de la mise au tombeau avait peut-être été définie pour des raisons religieuses, liées à l'observation des astres. N'était-ce pas le temps durant lequel disparaissaient les décans et l'étoile Sirius avant d'illuminer à nouveau le ciel nocturne ? Durant ces longs jours, les embaumeurs s'affairaient, accompagnant leurs actes d'incantations et de gestes rituels. Le corps soigneusement lavé et épilé était d'abord soumis à une série d'opérations chirurgicales : le cerveau était généralement extrait par le nez à l'aide d'un crochet, tandis qu'une incision, pratiquée sur le flanc gauche, permettait de prélever les viscères, à l'exception du cœur qui, siège de la pensée, était laissé en place. Le foie, la rate, les poumons, les intestins étaient soigneusement traités à part. Suivant la coutume ancienne, ceux de Psousennès étaient déposés dans quatre vases ornés d'une tête de génie – les vases canopes – et non replacés à l'intérieur du corps comme on l'avait fait pour ses contemporains thébains. Puis son cadavre, lavé avec du vin de palme mêlé d'aromates, était plongé dans du natron en grains qui en absorberait l'humidité. Quarante jours plus tard, sur cette chair desséchée, les prêtres pratiquaient les onctions prescrites par le Rituel de l'embaumement :

« Or, ensuite [de cela] [...mettre ce dieu] sur son ventre. Tu masseras son dos pour l'assouplir avec la même huile précieuse qu'auparavant. Faire en sorte que son dos soit aussi souple que lorsqu'il était sur terre...

Le lit d'embaumement devra être en élévation quand tu opéreras sur lui à la partie haute de son dos. Masser à l'huile et placer le suaire de Sobek de Chedty.

Paroles à prononcer après cela, quand on a oint [son dos] :

Ô Osiris Psousennès

Reçois cette huile, reçois cet onguent ! Reçois l'onction de vie..., l'humeur issue de Ré, l'expectoration du Chou, la sueur qui émane de Geb, le corps divin issu d'Osiris, les liquides régénérants...

Pour toi vient, bis, Osiris Psousennès, pour toi vient l'huile afin d'oindre son corps... ! »

83 Cette aiguière d'or d'Amonémopé (hauteur : 20 cm) se caractérise par ses formes pures et élancées. Elle était utilisée pour accomplir les rites de l'eau. La tombe de Psousennès contenait une pièce analogue, mais beaucoup plus ancienne : elle portait le cartouche du pharaon Ahmôsis, qui régna près de cinq cent ans avant les rois de Tanis.



Puis, pour donner l'illusion de la vie, on remplissait le thorax et l'abdomen décharnés de matériaux divers : charpie de lin résiné, gomme arabique et sciure de bois, natron... Une plaque d'or décorée de l'œil « oudjat », symbole de l'intégrité, est posée sur la plaie béante du flanc (Pl. 7). Encadrant l'œil magique, on y voit les quatre fils d'Horus, gardiens des viscères, qui accordent leur protection au souverain. Revivifié par les onguents, parfumé, fardé, le corps du roi est prêt à recevoir les bandelettes de lin fin, dont la longueur peut être considérable : les archéologues ont découvert sur le corps de certaines momies plusieurs centaines de mètres d'étoffe soigneusement enroulée et imprégnée de résines aromatiques. Avant de leur ajuster les doigtiers d'or qui les maintiendraient en place, les doigts des mains ont été enveloppés séparément (Pl. 5-6). Puis les mains, les pieds chaussés de sandales d'or (Pl. 10), les bras repliés sur la poitrine... L'embaumeur commence le travail par la tête, en partant de l'épaule droite pour aller vers la gauche et finalement atteindre les jambes, qui sont l'objet de soins particuliers :

« Or, ensuite de cela, quand on aura accompli le travail sur son thorax, à droite et à gauche, le Chancelier divin, les Enfants d'Horus et les Enfants de Khenty-en-irty passeront à ses jambes.

Oindre la plante de ses pieds, le bas de ses deux jambes, puis ses cuisses, avec l'huile du minéral qui fait noircir (?). Faire une seconde onction avec de l'huile précieuse. Emmailloter les doigts des pieds avec une bandelette et dessiner deux chacals sur deux lignes, la face de l'un en regard de la face de l'autre, sur la pièce d'étoffe d'Anubis, maître de Hardaï, ainsi que sur la pièce d'étoffe d'Horus, maître de Hebenou, avec de l'encre à base d'eau d'oliban...

Paroles à prononcer ensuite de cela :

Ô Osiris Psousennès

Pour toi vient l'huile précieuse afin de régénérer ta faculté de marcher ! Pour toi vient l'huile du minéral qui fait noircir (?) afin que tes oreilles soient prévenues en tout pays, que vaste soit l'espace où tu marches sur terre, que tes pas soient larges dans les temples... ! »

Des dizaines d'amulettes cousues sur les bandelettes, intercalées entre les différentes couches d'étoffe assureront la protection du défunt, selon les prescriptions du Livre des Morts : serpent gardien du verrou, oiseau-âme,

faucon aux ailes éployées, vautour, oiseaux à tête humaine, cœurs, scarabées, yeux « oudjat »... Puis, les dernières enveloppes posées, vient la prière finale faisant de la momie un nouvel Osiris :

« ...Tu vois ton nom en tout nôme, ton « ba » au ciel, ton cadavre dans la Douat, tes statues dans les temples. Tu ne cesses d'être vivant, bis, pour toujours et à jamais, tu ne cesses de rajeunir, bis, pour toujours et à jamais, Osiris Psousennès... »

Aux côtés des ritualistes, les artisans de la « maison de l'or » ont revêtu le défunt de ses dernières parures. D'abord, les bijoux qui contribueront à sa marche vers l'éternité par leur décor symbolique et la magie de leurs inscriptions. Des six grands colliers déposés sur le corps de Psousennès, un seul est enfilé autour du cou ainsi qu'un pectoral ; les autres sont placés sur la poitrine en compagnie de cinq pendentifs pectoraux et d'un cœur de lapis. Dix bracelets ont été passés au bras droit du souverain et douze au bras gauche ; ses chevilles sont parées de périscélides. Enfin, sur chaque doigtier d'or on a glissé une alliance et une ou deux bagues aux chatons de pierre.

Sur la tête du pharaon est ajusté un précieux masque d'or reproduisant ses traits idéalisés (Pl. 3-4), tandis qu'un surtout d'or ciselé couvre le reste de son corps. La momie est prête pour affronter les rites de l'enterrement.

L'enterrement

Le cortège s'ébranle vers la tombe royale, ce cortège que les peintures des tombes et les vignettes du Livre des Morts nous ont rendu familier. Devant marchent les prêtres portant des emblèmes divins. Ils sont suivis par un traîneau tiré par des bœufs roux et transportant le catafalque où repose la momie, entourée des pleureuses ; leurs lamentations écarteront les esprits malfaisants. Derrière, d'autres traîneaux sont chargés de coffres contenant les vases canopes et les figurines funéraires. Viennent ensuite les proches et les dignitaires du royaume plongés dans l'affliction. Comme pour Toutankhamon, certains d'entre eux portent peut-être eux-mêmes les éléments du mobilier funéraire, réduit à l'essentiel : pièces d'orfèvrerie, vases rituels, armes et insignes...

Sans doute, Oundebaounded, le compagnon d'armes du souverain, exprime-t-il sa douleur comme le fit Pasenisis, près de deux cents ans plus tard. La scène est gravée sur la porte du tombeau d'Osorkon II à Tanis. On y voit le personnage se frappant la tête en signe de deuil. De sa bouche s'échappe une lamentation douloureuse :

« Le général en chef de troupes de la Haute et Basse Egypte, Pasenisis fils d'Hori : je te pleure sans restriction, ne me lassant pas de chercher ton visage, mon cœur débordant de douleur à la pensée de ta bonté... »

Pour dernière demeure, Psousennès a fait préparer un monument qui n'évoque en rien ceux de ses ancêtres : à Tanis, on ne trouve ni pyramides ni hypogées comparables à ceux de la Vallée des Rois. Reflet de l'insécurité des temps et de la relative pauvreté du souverain, la tombe est collective, blottie à l'abri de l'enceinte du Grand Temple d'Amon. On peut lui comparer les sépultures familiales des rois-prêtres thébains de la XXI^e dynastie, dissimulées dans les anfractuosités de la rive ouest, et celles des divines adoratrices, protégées par les remparts de Médinet Habou. D'autres raisons ont également présidé à ce choix. Comme dans toutes les cités du Delta, la place est limitée à Tanis : pour bâtir leurs nécropoles, les Egyptiens ne disposent pas des immenses étendues désertiques environnant Memphis ou Thèbes. Dans cette région où les marécages et les terres inondables ne favorisent guère l'habitat, les tombes ont de tout temps été bâties à proximité immédiate des villes et parfois même au milieu des habitations.

84 Ce détail permet d'admirer l'extraordinaire virtuosité de l'orfèvre qui cisela sur la panse de l'aiguière le nom d'Amonémopé « aimé d'Osiris maître d'Abydos », qui est, en réalité, haut de 3 cm seulement.



85 Un texte identique à celui de l'aiguière précédente apparaît au bas de ce pectoral ajouré d'Amonémopé, dont le décor aéré contraste avec ceux de Psousennès. Le scarabée de lapis-lazuli et les incrustations parant le corps des déesses apportent une note froide dans cette composition où l'or prédomine (hauteur : 9,8 cm).



A ces raisons historiques et géographiques, se mêlent sans aucun doute des considérations religieuses, traduisant un changement dans la conception de la sépulture royale. Désormais, les souverains et les membres de leur famille feront édifier leur sépulture dans l'enceinte des grands temples divins. A l'exception des pharaons nubien de la XXV^e dynastie, qui édifièrent de splendides pyramides dans leur pays d'origine, la tombe des derniers rois d'Egypte aura l'aspect d'une simple chapelle placée sous la protection des principaux dieux. De nos jours, on n'a retrouvé aucun élément significatif de ces monuments, dont la description d'Hérodote nous a conservé l'image :

« Le tombeau d'Amasis, bien que plus éloigné du sanctuaire que celui d'Apriès et de ses pères, est lui-même dans la cour du temple : c'est un

grand kiosque de pierre, orné de colonnes palmiformes et richement décoré... »

C'est peut-être ainsi qu'il faut imaginer la tombe de Psousennès, dont les superstructures ont complètement disparu. Les dimensions de la partie souterraine sont modestes, infiniment moindres que celle des riches courtisans du Nouvel Empire. C'est une construction massive longue de 19 m et large de 12, enterrée à faible profondeur dans le sol que menacent les infiltrations (voir plan en page 61).

A l'est des deux petits caveaux de granit destinés au pharaon et à son épouse, le vestibule de calcaire a été agrandi pour y loger deux cellules où reposeront le fils royal Ankhefenmout et le général Oundebaounded. Au-dessus des caveaux, fermés par des poutres inégales de calcaire, s'élevait sans doute la chapelle aujourd'hui disparue, où les vivants venaient célébrer le culte funéraire, effectuant les rites sur une belle table d'offrande en granit noir retrouvée récemment à quelques kilomètres de Tanis.

Est-ce avant d'arriver à la tombe, ou dressée devant la chapelle, que la momie du roi a subi le rite de l'ouverture de la bouche ? Nous n'en savons rien, mais les reliefs décorant le caveau de Psousennès ont conservé l'image de cette cérémonie très importante au cours de laquelle les prêtres réanimaient le défunt par des passes magiques, lui restituant l'usage des sens. Laissons parler le prêtre funéraire :

« Ceux qui sont dans l'horizon jubilent car j'ai modelé Psousennès ! J'ai façonné sa divine apparence et lui ai donné le souffle de vie... Sa bouche est ouverte... Il entendra l'appel de sa famille, il protégera les membres de celui qui versera de l'eau ! Il aura pouvoir sur le pain, pouvoir sur la bière, il sortira en tant que « ba » vivant, il accomplira ses transformations selon son gré, en chacun des lieux où est son « ka »... »

Paroles qu'éternisent les images et les dialogues gravés sur le mur ouest du caveau :

« ...Ta bouche est ouverte Osiris-Ré Aâkheperré ! Ptah a ouvert la bouche du fils de Ré, Psousennès... comme il a ouvert la bouche des dieux. »

Aux pieds du roi défunt sont figurés les instruments utilisés pour accomplir le rite, ainsi que les offrandes dont il jouira éternellement par la magie de l'image.

Le cortège est passé dans le vestibule, dont les murs sculptés sont peuplés de rangées de divinités et de scènes d'adoration à Osiris. Il pénètre dans le caveau. Le corps du pharaon, enfermé dans un premier sarcophage momiforme d'argent, puis dans un second de pierre noire, est placé à l'intérieur d'une énorme cuve de granit rose. Au fond l'on dépose les armes, les cannes et les sceptres qui ont peut-être été utilisés lors du rite de l'ouverture de la bouche.

Le lourd couvercle, sculpté à l'effigie d'un pharaon, est refermé sur Psousennès, véritable forteresse décorée d'images et de textes qui en font un tombeau miniature. Ainsi, au-dessus du souverain comme sur les plafonds de la Vallée des Rois, le soleil dans sa barque traverse la deuxième et la troisième heure de la nuit au milieu des divinités astrales. Mais la figure principale, celle qui décore aussi les couvercles des deux autres sarcophages, c'est Nout, déesse du ciel, mère du soleil ; comme l'astre qui chaque nuit traverse le corps de sa mère pour naître au matin, le défunt va sortir des sarcophages que les textes tardifs comparent à une mère secourable, souveraine de la vie éternelle :

« Ta mère Nout t'a accueilli en paix
Elle étend ses bras autour de toi, chaque jour.
Elle te protège dans le sarcophage
Elle te garde intact...
Ô sarcophage ! ô mère ! ô toute bonne !
Ô grande et divine dont on ne peut repousser l'emprise... »

Les vivants vont se retirer, abandonnant le pharaon défunt entre les mains des dieux. Auparavant, on dispose le matériel qui accompagnera le défunt dans l'éternité. Sur le couvercle du sarcophage, on place un coffret de bois et une canne d'or, ornée d'un pommeau en forme de lotus ; dans les ruelles, l'arc, les flèches, le bouclier du souverain. A l'avant, une grande dalle de calcaire grossier servira de support à de précieux vases liturgiques ; un réchaud de bronze, mis à proximité, est probablement destiné aux rites de l'eau (Pl. 42-43). Des coupes, des vases d'or et d'argent merveilleusement ouvragés, toute une vaisselle fastueuse étalée à même le dallage, constituent

l'essentiel du mobilier (Pl. 44-54). Tout près, deux grands coffres de bois contiennent des modèles d'outils ainsi que des statuettes funéraires de faïence et de bronze ; les archéologues en dénombreront plus de mille ! Enfin, contre le mur, une jarre d'albâtre et quatre vases canopes complètent l'équipement de la tombe. Déposa-t-on des objets entièrement constitués de matériaux périssables, papyrus, étoffes ? L'humidité destructrice qui régna dans le caveau nous interdit à jamais de le savoir.

Après les derniers rites, la porte du caveau est obstruée par un énorme bloc de granit que les ouvriers poussent sur des rouleaux de bronze ; sa trace disparaît sous un revêtement de calcaire sculpté. Le silence s'abat sur le caveau où, tel le soleil, le souverain entame son voyage nocturne.

Mais à Tanis, la vie continuait. On ignore à quelle date la reine Moutnedjemet, le fils royal Ankhefenmout et le général Oundebaounded rejoignirent les sépultures préparées à leur intention. Il est probable que ce fut après la mort de Psousennès : dans l'équipement funéraire du souverain figurent des objets portant le nom de ces trois personnages qui assistèrent sans doute à son enterrement. Après leur inhumation, la tombe fut refermée.

Dans la capitale se succédaient les héritiers de Psousennès : Amonémopé, Osochor, Siamon, Psousennès II. Puis, vers 950 avant J.-C., montèrent sur le trône les descendants des grands chefs libyens que des liens familiaux unissaient à la XXI^e dynastie. De ces rois, qui constituèrent la XXII^e dynastie, la postérité n'a retenu qu'un nom, celui de Chéchonq I^{er}, le vainqueur de Jérusalem.

86-87 De tous les pectoraux de Tanis, celui-ci est le seul à mettre en scène le pharaon. Le décor exécuté au repoussé sur la feuille d'or figure le roi Amonémopé offrant de l'encens et une libation au dieu des morts Osiris. Un motif identique est ciselé sur la plaque du fond (hauteur : 8,8 cm).



86



87

Chaque pharaon enrichissait le grand temple d'Amon de constructions nouvelles, le parant de statues, de sphinx, d'obélisques arrachés aux ruines de Pi-Ramsès. Près du caveau de Psousennès s'édifia toute une nécropole qui abritait le corps des souverains. Certaines tombes furent retrouvées par les archéologues, celles d'Amonémopé, d'Osorkon II, de Chéchonq III... Ce sont également des chambres souterraines, comprenant d'étroits caveaux, des corridors dont les murs sont parfois superbement sculptés et peints. Chez Osorkon II, on trouve d'étonnantes scènes de création du disque solaire imitant le décor des tombes de la Vallée des Rois, ainsi que des emprunts au Livre des Morts : confession négative et pesée du cœur lors du jugement dernier.

Puis vint un temps où la paix des tombeaux fut troublée. Au silencieux voyage accompli par les pharaons succédèrent les coups sourds des pillards se frayant un chemin vers les chambres souterraines, puis la lueur des torches, l'irruption des voleurs se précipitant sur les momies royales, le va-et-vient des prêtres transportant les précieuses dépouilles pour les ensevelir dans un tombeau plus sûr. De ces événements qui bouleversèrent la nécropole royale, nous ignorons le détail. Mais des tombes furent rouvertes, dont celle de Psousennès.

Le sarcophage de Moutnedjemet, l'épouse du pharaon, accueillit les restes d'Amonémopé, pour qui une tombe avait été bâtie à proximité. Partout dans le caveau usurpé, le nom de la reine fut martelé et remplacé par celui du nouveau propriétaire. Un peu plus tard, trois autres souverains furent inhumés dans l'antichambre. Seul l'un d'entre eux, Chéchonq II, nous est connu par les inscriptions gravées sur son splendide matériel funéraire : sarcophage d'argent massif, riches parures, vases et statuettes. On ignore l'identité des deux autres occupants, ensevelis dans des sarcophages de bois plaqués d'or, et dont les uraeus indiquent l'origine royale. Peut-être l'un de ces inconnus était-il Siamon, dont un scarabée fut retrouvé tout près ?

C'est alors que la tombe fut définitivement refermée. Epargnés par la tourmente, Psousennès et Oundebaounded reposaient dans leur caveau inviolé, entouré de trésors fabuleux qui suscitent aujourd'hui notre admiration.

88 Découpée dans de minces feuilles d'or et d'électrum, enrichie d'un décor de pierres cloisonnées, chacune des amulettes déposées sur la momie de Hornakht est un petit chef-d'œuvre. On reconnaîtra, de gauche à droite, le dieu Osiris, le vautour, le faucon momifié Akhem et l'oiseau à tête humaine figurant l'âme du défunt.



IX. Le mobilier des tombes et sa signification

Comme les embaumeurs avaient multiplié les enveloppes protégeant la momie, les artisans du pharaon avaient préparé, parfois de longue date, les différents cercueils qui abriteraient son corps. La coutume des sarcophages multiples était très ancienne ; nous avons conservé, depuis le temps des pyramides, le récit de chefs d'expéditions allant quérir le granit d'Assouan ou le précieux albâtre destinés à accueillir la dépouille royale. Plus proche de nous, une inscription gravée dans la tombe du sage Pétosiris, qui vivait à la fin du IV^e siècle avant notre ère, donne une description précise de l'équipement nécessaire :

« Ton corps rejoindra ce tombeau dans quatre sarcophages : l'un en genévrier, l'autre en bois « quédou », l'autre en sycomore, le dernier en pierre... Ils seront ta maison en ce jour (de ton enterrement), gravés à ton nom et couverts de pierres précieuses de toute espèce. »

Tous ces textes sont confirmés par ce que découvrirent les archéologues dans les tombes des pharaons et de riches courtisans. Avec ses trois chapelles, ses quatre sarcophages de grès, de bois doré et d'or massif, celle de Toutankhamon en est le plus illustre témoignage. La nécropole de Tanis révéla que même aux heures les plus obscures de l'histoire égyptienne, cette tradition se perpétuait.

La protection des momies

De nouveau, c'est la tombe de Psousennès qui fournit l'exemple le plus achevé de cette protection de la momie. Le souverain bénéficiait de quatre enveloppes différentes entourant son corps comme autant de remparts.

L'ensemble était défendu par un massif sarcophage de granit rose, visiblement usurpé. Erreur ou distraction, les graveurs qui s'étaient

employés à faire disparaître les inscriptions pour y substituer le nom de Psousennès, avaient dans quelques cas laissé subsister le cartouche du premier propriétaire, le pharaon Merenptah. Ce sont donc les traits du successeur de Ramsès le Grand – et non ceux de Psousennès – qui sont immortalisés en ronde bosse sur le couvercle : colossal gisant, figuré sous l'aspect d'Osiris, dieu des morts.

A l'intérieur du couvercle se détache une figure féminine d'une beauté saisissante. Sa robe constellée d'étoiles et les textes qui l'accompagnent nous apprennent que c'est Nout, image du ciel d'Égypte. La déesse, allongée, touchait presque la représentation du défunt sculptée sur le second sarcophage et l'entraînait dans le cortège des astres figurés autour d'elle. Matérialisation dans la pierre des paroles que prononçait Nout :

« Je m'étends sur toi... je suis ta mère Nout, mes deux bras tombent sur toi en mon nom de ciel !... »

La cuve de granit rose, dans sa partie inférieure, imite l'aspect d'une forteresse dont la muraille est percée de quinze portes. Ce décor courant depuis l'Ancien Empire est éclairé d'un jour nouveau par les figures et les textes qui l'accompagnent. Plusieurs portes sont en effet identifiées avec les lambeaux du corps d'Osiris, qui, selon la légende, fut mis en pièces avant de ressusciter. Le sarcophage n'est donc autre chose que le palais du dieu, où s'accomplira la résurrection du roi défunt, nouvel Osiris. Celle-ci se déroule à l'abri des murailles d'une forteresse gardée par des génies à l'aspect terrifiant et disposant d'armes et d'insignes magiques gravés à l'intérieur de la cuve.

Protégé par cette première enceinte, un second sarcophage de pierre figure une momie enveloppée dans ses bandelettes, les bras croisés sur la poitrine. On n'y reconnaîtra pas davantage les traits de Psousennès, car les hiéroglyphes martelés et le modelé sensible du visage trahissent un remploi. Faute de textes, nous ne saurons sans doute jamais qui fut le premier propriétaire de cette pièce splendide. On en conserva le décor et les inscriptions invoquant des divinités funéraires : Nout qui étend ses ailes sur la poitrine du mort, Isis et Nephtys pleurant Osiris, Anubis patron des embaumeurs, les quatre fils d'Horus, génies des vases canopes (Pl. 55).

Ce sont ces mêmes dieux qui apparaissent sur le cercueil d'argent emplissant très exactement le sarcophage de granit noir. Le couvercle,

merveilleusement préservé, figure le pharaon emmailloté dans ses bandelettes et portant les attributs royaux : la coiffure rayée némès – songeons au sphinx de Guizeh – dominée par un cobra d’or massif, la barbe tressée recourbée, le fouet et le crochet. Un large collier et trois oiseaux superposés dont les ailes éploées atteignent la cuve constituent le décor ciselé (Pl. 1).

Dans l’inscription principale, le défunt implore la déesse du ciel :

« Dit par l’Osiris, le maître des deux terres Aâkheperré Psousennès : ô ma mère Nout, étends tes ailes sur moi ! Fais que je sois parmi les étoiles indestructibles et infatigables. »

La partie inférieure du sarcophage, réunie au couvercle par des tenons et des rivets, fut retirée en menus morceaux et patiemment reconstituée au Musée du Caire. Sur le fond, on retrouve l’image de Nout, mère des dieux, accueillant le roi défunt (voir page 127). Les matériaux les plus précieux avaient été choisis pour constituer l’ultime protection de la momie. Le corps du pharaon, reposant sur une plaque d’argent, était entièrement couvert d’or. Le masque, réalisé dans une feuille de moins d’un millimètre d’épaisseur, est fait de deux parties emboîtées et maintenues par un système de rivets. Le visage, la coiffure sont identiques à ceux du sarcophage d’argent (Pl. 2-4). Mais est-ce la richesse du matériau ou l’habileté plus grande de l’artiste ? Il restitue de façon bien plus émouvante les traits d’un pharaon rayonnant de jeunesse, animé par le regard intense de ses yeux incrustés.

Sur le large gorgerin recouvrant la poitrine, l’orfèvre a ciselé les multiples rangs du collier « ousekh » où alternent les rangs de perles rondes et les motifs végétaux : feuilles, pétales et fleurs de lotus. Un surtout d’or qui épouse la courbure du gorgerin recouvrait le corps et les pieds du défunt. Sur une feuille d’un mètre de long se déploie le quadrillage des bandelettes où s’inscrivent un décor et des textes analogues à ceux du sarcophage d’argent. Cet ensemble somptueux était complété par des doigtiers d’or ajustés aux mains et aux pieds (Pl. 5-6). Il n’est pas sans évoquer le sarcophage et le masque d’or massif de Toutankhamon, pour lesquels on avait utilisé sans parcimonie le précieux métal prescrit par les rituels.

« Ô Osiris... tu viens de recevoir tes doigtiers d'or et tes doigts sont en or pur, tes ongles en électrum ! L'émanation du soleil parvient jusqu'à toi, elle est le corps divin d'Osiris, véritablement ! Tu marcheras sur tes jambes jusqu'à la demeure d'éternité, tes mains pourront porter pour toi jusqu'à la place de la durée infinie, car tu es régénéré par l'or, tu es revigoré par l'électrum... [L'or] illuminera ton visage dans l'au-delà, tu respireras grâce à l'or, tu sortiras grâce à l'électrum... »

Dans la pratique, seuls les pharaons et quelques privilégiés pouvaient bénéficier d'un équipement aussi coûteux, qui excitait les convoitises. A Tanis même, on s'explique aisément le pillage des sépultures d'Osorkon ou de Takelot II, dont les vestiges épars laissent deviner de semblables trésors. Les ensembles intacts découverts chez Amonémopé, Chéchonq II et Oundebaounded montrent cependant qu'aucun d'entre eux n'atteignait en splendeur celui de Psousennès.

Celui du roi Amonémopé, peut-être le plus proche par l'esprit, frappe par sa pauvreté, sans doute conséquence d'un réenterrement hâtif. Le masque royal coiffé du némès ne couvre pas l'arrière de la tête ; réalisé dans une feuille d'or très mince, il a mal résisté aux atteintes du temps. Ici ni doigtiers, ni surtout d'or, ni sarcophage d'argent, mais un cercueil de bois doré dont le visage séduit par son expression douce et juvénile (Pl. 74 et 77). Le tout était placé dans un sarcophage de granit emprunté, comme d'ailleurs le caveau funéraire, à la propre épouse de Psousennès I^{er}, la reine Moutnedjemet, dont les trésors n'ont pas été retrouvés.

L'ensemble d'Oundebaounded, général et proche de Psousennès, contraste par son opulence. Dans la cuve de granit ayant appartenu à un prêtre d'Amon, les archéologues découvrirent les vestiges d'un cercueil d'argent et d'un autre en bois doré. La momie portait des doigtiers d'or et un merveilleux masque façonné dans une robuste feuille de métal. A la différence des précédents, il s'arrêtait à la racine des cheveux, recouvrant le visage, les oreilles et le devant du cou. On demeure fasciné par ce portrait idéalisé, immortalisant le favori royal dans une éternelle jeunesse (Pl. 56-57).

Le masque le plus pathétique est sans doute celui du roi Chéchonq II, figuré lui aussi sous l'aspect d'un jeune homme (Pl. 94-95). Ici l'image correspond sans doute à la réalité ; nous ne savons presque rien de ce souverain dont le règne dut être très bref. Son masque ne comporte pas la

coiffure des rois d'Egypte et, comme celui d'Oudebaounded, s'arrête au niveau du front. Là, des languettes percées de trous permettaient de le fixer sur la tête de la momie. Sur le corps du défunt, une résille de perles d'or et de faïence polychrome remplaçait le surtout d'or de Psousennès.

Les sarcophages de Chéchonq II, d'un type original, ont justement suscité l'admiration. Le corps avait été déposé dans deux cercueils momiformes à tête de faucon. L'enveloppe extérieure est formée de deux pièces parfaitement emboîtées et martelées dans une feuille d'argent. Les mains tenant les sceptres sont exécutées à part et rivées, tandis que les yeux et la perruque du rapace, les images, les textes funéraires décorant le couvercle, sont délicatement ciselés (Pl. 90). De cette première enveloppe, dont l'éclat nacré scintillait faiblement dans la tombe, les fouilleurs dégagèrent une seconde, identique par la forme et le décor. Les motifs découpés dans une mince feuille d'or ajourée se détachent sur un fond de cartonage noir. Les yeux du faucon étaient cernés d'un épais fil d'or incrusté de pâte bleue. Aujourd'hui restauré grâce aux mains expertes des spécialistes du Caire, cet ensemble étrange et baroque rivalise sans peine avec les parures plus coûteuses des pharaons précédents (Pl. 93).

89 Ces quatre vases canopes contenaient les viscères du prince Hornakht, qui vécut vers 870 avant J.-C. et dont le sarcophage fut découvert dans la tombe de son père, le pharaon Osorkon II (874-850 avant notre ère). Chacun des récipients de calcaire est fermé par un bouchon sculpté. On y reconnaît le visage de génies protecteurs, les quatre fils d'Horus, dont le modelé délicat est encore souligné par d'importants restes de couleur.





On s'interroge encore sur la signification exacte de l'oiseau. Est-ce l'image du roi, faucon vivant sur terre, celle d'Horus, fils d'Osiris et vengeur de son père ou bien celle d'Osiris-Sokaris, protecteur des morts ?

Des fragments analogues découverts dans la tombe d'Osorkon II et le sarcophage de pierre du roi thébain Horsaisé témoignent que l'usage s'en répandit à la XXII^e dynastie.

Parures d'éternité

Malgré ce luxe de précautions, aucune des momies de Tanis ne fut préservée. Les fouilleurs ne mirent au jour ni le lacis des bandelettes ni les chairs revivifiées par les onguents, mais de pauvres ossements sur lesquels rutilaient les parures funèbres.

La sépulture de Chéchonq II contenait de rares éléments du costume. On découvrit sur le corps du pharaon une ceinture d'or agrémentée d'un devant de dont seule l'armature en trapèze était encore intacte (Pl. 96). Les perles recueillies au fond du sarcophage permettent de reconstituer le décor, où les cartouches royaux et les motifs géométriques alternaient dans une composition polychrome. Les statues et les reliefs des temples représentent souvent cette pièce d'orfèvrerie articulée que les fouilles ont rarement livrée. C'est un vêtement royal que certains dieux ne dédaignaient pas de porter. Dans un contexte funéraire, il pouvait symboliser la victoire du défunt, comme l'évoque poétiquement le rituel de l'ouverture de la bouche :

« Le dieu Horus s'est revêtu de son devant, il est entré dans son pays en triomphateur !

Le dieu Seth s'est revêtu de son devant, il est entré dans son pays en triomphateur ! Le dieu Thot s'est revêtu de son devant, il est entré dans son pays en triomphateur !...

Le défunt s'est revêtu de son devant, il est entré dans son pays en triomphateur ! »

Une autre pièce d'habillement retient l'attention dans le trousseau de Chéchonq II. C'est une paire de sandales en or ne semblant pas avoir été utilisées (Pl. 97). L'avant de la semelle se prolonge par une tige et un arceau reposant sur le cou-de-pied. Un lien d'or fixé à la semelle sépare les deux premiers orteils selon un système étonnamment moderne, mais souvent figuré sur les reliefs du Nouvel Empire. Seule la tombe de Psousennès

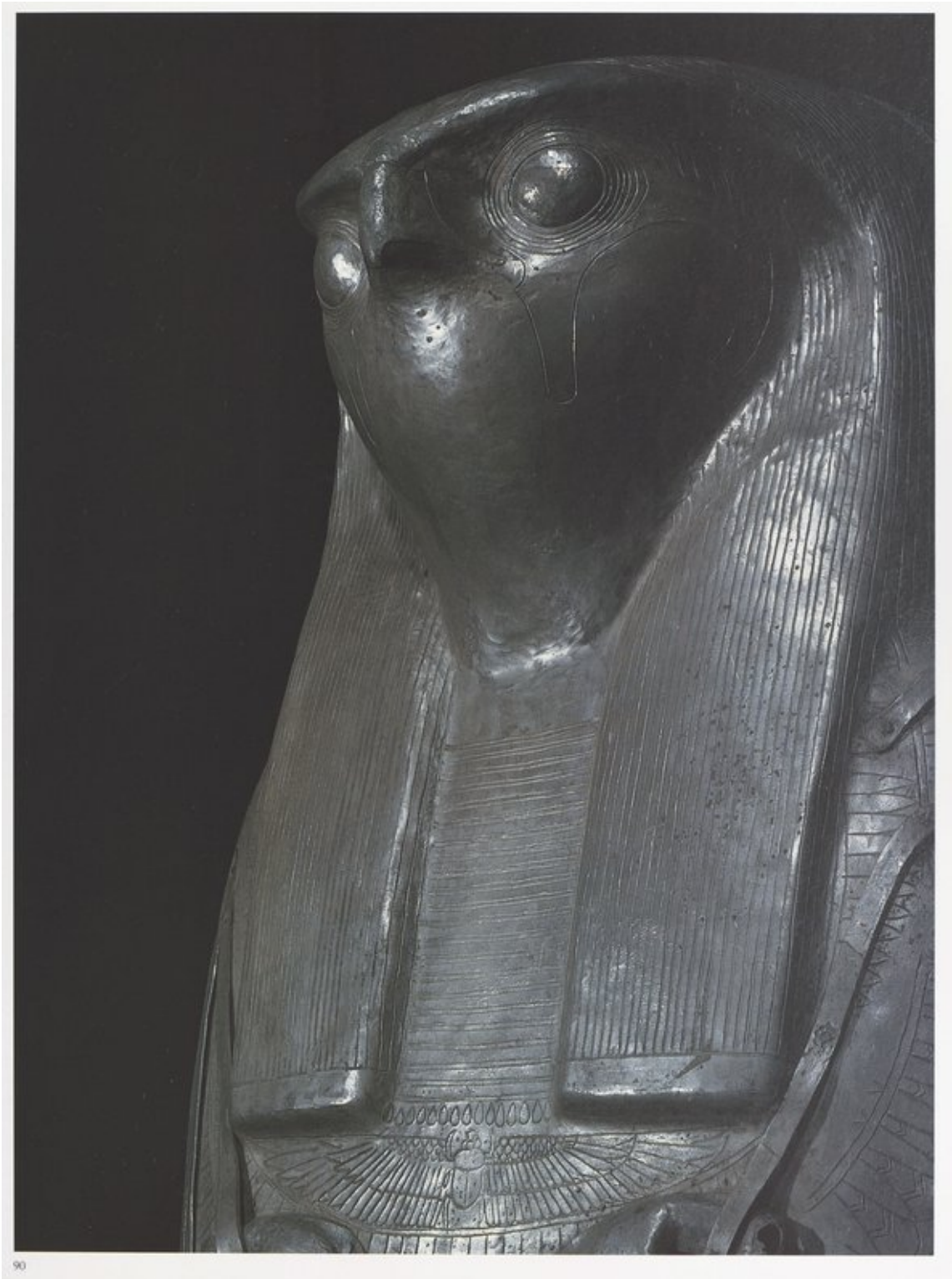
contenait aussi des sandales, d'un type légèrement différent et richement ornées d'un décor ciselé de rosettes et de chevrons (Pl. 10).

Parmi les autres pièces constituant la parure funèbre, beaucoup sont analogues à celles des vivants. On y retrouve les colliers, les bagues, les bracelets dont les Egyptiens aimaient tant à se parer. Curieuse exception, les boucles d'oreilles portées par les hommes à l'époque ramesside ne sont représentées que par un exemplaire très simple découvert chez Oundebaounded.

En l'absence de traces évidentes d'usure, il est difficile de connaître la signification de tous ces bijoux. Les souverains avaient-ils emporté dans leur dernière demeure certaines de leurs parures favorites, ou bien avaient-elles été déposées dans un but purement funéraire pour faciliter leur voyage dans l'autre monde ?

Aux plaques d'or posées sur l'abdomen des momies, aux amulettes glissées dans les bandelettes, il faut ajouter des pièces spécifiquement créées pour accompagner le défunt : les scarabées de cœur, les pectoraux, certains pendentifs... Pour d'autres parures, la réponse semble moins aisée ; de tout temps, les bijoux égyptiens, par leur décor comme par leurs matériaux, ont tissé un réseau protecteur autour des vivants comme des morts.

90 De tous les sarcophages de Tanis, ceux de Chéchonq II sont les plus saisissants. Le visage de ce pharaon, qui fut brièvement corégent vers 890 avant notre ère, y est remplacé par une tête de faucon, évoquant peut-être les dieux Sokar ou Horus. Ici, le sarcophage extérieur d'argent massif est entièrement recouvert d'un décor ciselé (voir détail planche 92).



Colliers

Les sculptures du Nouvel Empire nous enseignent que la tenue de cérémonie des pharaons ne comportait pas moins de trois colliers : un large gorgerin, un pectoral et des rangs de grosses perles. Cette parure n'avait pas semblé suffisante pour accompagner le roi Psousennès dans l'au-delà. Sur la momie, les archéologues découvrirent six colliers, six pectoraux, dont quatre grands scarabées ailés, et plus de trente pendentifs. Il est probable que deux d'entre eux seulement – la lourde « toison d'or » à cinq rangs et un pectoral – ornaient le cou du défunt ; les autres avaient été déposés sur sa poitrine. Les parures d'Amonémopé et de Chéchonq II, souverains moins fortunés, celles d'Osorkon II et de Takelot II, mises en pièces par les pillards, témoignent de la beauté et la variété des colliers royaux à la III^e période intermédiaire. Certains types se retrouvent dans le trousseau funèbre de personnes privées comme Oundebaounded et Hornakht.

Dans toutes les sépultures, on cherchera vainement le large collier « ousekh ». Ce bijou très populaire, composé de plusieurs rangs de perles et qui apparaît en Egypte dès l'Ancien Empire, est seulement figuré à Tanis. On le trouve ciselé sur le masque d'or de Psousennès et sur les sarcophages.

Un autre type de bijou, le gorgerin en forme de vautour, n'est attesté que par un exemplaire retrouvé sur la momie de Chéchonq II. Il représente un oiseau dont les ailes déployées encerclent le cou du défunt et se rejoignent dans le dos pour supporter un contrepoids. A la différence de parures découvertes chez Toutankhamon, l'ensemble, découpé dans d'épaisses plaques d'or, est rigide. La tête du rapace, tournée vers la droite, et ses pattes enserrant des symboles protecteurs sont en or massif. Pour rendre le plumage de l'oiseau, l'artiste avait choisi la technique du cloisonné, dont les incrustations lumineuses ont malheureusement aujourd'hui disparu. Ce bijou est sans doute spécifiquement funéraire et royal. Le vautour, communément interprété comme le symbole de Nekhbet, patronne de la Haute Egypte, peut tout aussi bien être l'image d'Isis, dont nous parle le chapitre 157 du Livre des Morts :

« Formule pour le vautour d'or, mis au cou du bienheureux... Isis est venue, elle a fait halte dans la ville, elle a cherché une cachette pour Horus... Elle établit sa protection et guette ceux qui viendront contre Horus. Formule à dire sur un vautour d'or sur lequel est inscrite cette formule, donné comme protection à ce bienheureux éminent le jour de

l'enterrement, comme quelque chose de véritablement efficace des millions de fois ! »

Dans la panoplie des bijoux symboliques, une place spéciale doit être réservée aux « scarabées de cœur » qui connurent une grande vogue à l'époque des rois de Tanis. Ce sont de gros scarabées de pierre verte montés en pendentifs, dont l'usage se répandit à partir de la XVIII^e dynastie. Ils étaient posés sur la poitrine des momies et portent des chapitres du Livre des Morts qui mettent en lumière l'importance du cœur dans les croyances funéraires de l'ancienne Egypte. Le chapitre XXVI assurait au mort la possession de cet organe jugé nécessaire à la survie : par la magie de l'écriture, le scarabée muni de cette formule jouait le rôle du cœur impérissable. Sans doute était-ce là l'héritage d'une époque ancienne où les embaumeurs, maîtrisant mal leur technique, remplaçaient l'organe par une pierre glissée à l'intérieur de la poitrine de la momie.

Ce même souci de conserver le cœur explique la présence à Tanis de nombreux pendentifs le figurant. Le plus beau d'entre eux, taillé dans du lapis, porte l'image des différentes incarnations du soleil accordant leur protection au roi Psousennès (Pl. 9). Pour que ce cœur précieux ne soit pas dérobé, le chapitre XXVII du Livre des Morts pouvait aussi être gravé sur le plat des scarabées, et ses formules, destinées à conjurer le vol, écartaient tout danger. Beaucoup de scarabées portaient également le chapitre XXX, étroitement lié à la croyance en un jugement dernier au cours duquel le cœur serait pesé. Le texte ordonnait au cœur du défunt de ne pas témoigner contre lui devant le tribunal présidé par le dieu Osiris :

« Formule pour empêcher que le cœur du défunt ne s'oppose à lui dans l'empire des morts : Ô mon cœur de ma mère, ô mon cœur de ma mère, ô cœur de mes transformations, ne te dresse pas contre moi en témoin, ne t'oppose pas à moi devant le tribunal, ne montre pas d'hostilité contre moi... »

Le bijou constituait alors un véritable talisman, assurant l'heureuse issue de l'épreuve, et symboliserait aussi le triomphe du mort doté d'une vie nouvelle...

C'est un extrait du chapitre XXVI que porte le très beau scarabée de cœur découvert sur la momie d'Oundebaounded (Pl. 59). Le pendentif, serti

dans une bête d'or, est sculpté dans du feldspath d'un vert lumineux et suspendu à une chaîne originale, constituée de huit tubes de métal précieux. L'inscription, qui mentionne un roi Ousermaâtré, laisse supposer que ce magnifique bijou avait été dérobé à la sépulture royale d'un Ramsès.

On retrouve l'image du scarabée dans le décor des pectoraux qui ornaient également la poitrine du défunt. Dans les trésors de Tanis, comme chez Toutankhamon, ils comptent parmi les plus purs chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie égyptienne. Quelques exemplaires découverts chez Psousennès et Oundebaounded nous montrent le bijou sous sa forme la plus complète ; il comprend un grand pendentif d'or cloisonné, un contrepoids « *mankhet* » et des rangs de perles d'or et de pierres aux coloris variés (Pl. 26-27). D'autres sont suspendus à une simple chaîne ou, comme ceux de Chéchonq II, à un ruban d'or plat (Pl. 98). Le centre du bijou est parfois constitué par un véritable scarabée de cœur muni de ses inscriptions caractéristiques. Certains portent des textes plus rares : « Mon cœur est le cœur du dieu Ré ; le cœur du dieu Ré est mon cœur », lit-on par exemple au dos du scarabée serti dans un des six pectoraux de Psousennès. On ne saurait trouver de meilleur exemple pour expliquer comment le cœur du défunt, représenté par le scarabée, est assimilé au dieu soleil Ré et s'intègre à la symbolique propre aux pectoraux funéraires, dont l'un des thèmes majeurs est précisément la course du soleil.

Ce sont les étapes de ce cheminement solaire, et parallèlement celles de la résurrection du mort, que figurent les pectoraux de Tanis. Un seul d'entre eux, au nom d'Amonémopé, a, semble-t-il, conservé une évocation des rites accompagnant les fêtes jubilaires du pharaon. On y voit le roi accomplir l'offrande de l'encens et de l'eau en l'honneur du dieu Osiris, maître de l'éternité (Pl. 86-87). Mais aucun des bijoux de Tanis ne possède les textes et les symboles en relation avec le dogme royal qui, depuis le Moyen Empire, étaient propres à ce type de pendentif.

Les formes, elles, sont héritées des périodes précédentes. Sur quelques rares exemplaires, les motifs s'organisent sans contrainte, tout en se conformant aux lois de la symétrie chères aux orfèvres égyptiens. Parmi ces pectoraux, que les spécialistes nomment « ouverts », figurent quatre grands pendentifs de Psousennès. Ils sont faits d'éléments d'or incrustés de pierre et soudés pour constituer un ensemble ajouré (Pl. 23-25 et 28-29). Leur décor, identique à quelques détails près, est formé par un scarabée aux ailes déployées. L'animal pousse devant lui un cartouche contenant le nom du

souverain, tandis que ses pattes arrière tiennent le signe « chénou » : thème classique emprunté au répertoire funéraire, évoquant la naissance du globe solaire, que remplace ici le cartouche royal... Cette assimilation du défunt au soleil lui permettra de renaître tel l'astre qui chaque matin émerge de l'horizon.

91 Les viscères de Chéchonq II, retirés lors de l'embaumement, étaient conservés dans quatre sarcophages miniatures d'argent figurant la momie royale (longueur : 25 cm).



92 Cette figurine ailée, ciselée sur le sarcophage extérieur d'argent de Chéchonq II, évente le cartouche royal. Exceptionnellement il ne s'agit ni d'Isis ni de Nephtys, mais de Maât, fille du soleil et déesse de l'équilibre.



Un autre pectoral « ouvert » appartenant à Chéchonq II fait allusion au même destin. On y voit un scarabée de lapis-lazuli encadré de deux cobras royaux et faisant rouler devant lui le disque d'or du soleil (Pl. 102). Semblable à certains bijoux de Toutankhamon, l'ensemble peut également

être lu comme un rébus, chaque élément formant une partie du nom de son ancêtre Chéchonq I^{er}. Ce pendentif, dont la base est ornée d'une frise de lotus délicatement incrustés, contraste par sa facture exceptionnelle avec les quatre scarabées ailés de Psousennès, plus frustes. On peut lui comparer une parure du trésor de Tell el Moqdam, où le soleil levant est figuré sous l'aspect d'un bélier de lapis émergeant d'un lotus (Pl. 116-117).

Comme aux époques précédentes, le type le plus fréquent des pectoraux de Tanis est directement inspiré par l'architecture. Le bijou s'inscrit dans un cadre rectangulaire évoquant la façade d'un pylône ou d'une chapelle surmontée d'une corniche à gorge. Certains thèmes ornementaux tels que le disque ailé et les frises de rectangles polychromes sont empruntés au décor des monuments de l'ancienne Egypte. Les pectoraux du premier millénaire sont complétés par une plinthe fixée par une charnière à la base du bijou et qui en accentue le caractère vertical.

Un des pectoraux de Psousennès possède une plinthe d'or incrustée qui, à elle seule, est une pure merveille. Sur une bande ajourée dont la hauteur n'excède pas 3 cm, l'artiste a figuré deux scènes de navigation céleste. C'est le roi Psousennès lui-même qui manie la rame et transporte dans sa barque le dieu Osiris et un phénix, symbole d'immortalité (Pl. 18-21). Une fois de plus, le Livre des Morts, dont les chapitres 100 et 129 décrivent l'épisode, nous en livre la signification : le mort glorifié est admis à prendre place dans la barque du soleil avec sa suite.

Le corps du bijou illustre bien la complexité du décor des pectoraux de Tanis et les différents thèmes qui y sont évoqués. Au centre, un scarabée ailé placé sur un pilier « djed » figure le soleil levant et fait à nouveau allusion au cycle solaire (Pl. 16-17). L'animal emporte dans sa course éternelle le souverain dont il porte le nom gravé sur chacune de ses ailes. Il est encadré par deux déesses debout agitant leurs ailes. Ce sont Isis et Nephtys, apportant au roi défunt le souffle de la vie, tentant de le ressusciter, comme elles le firent pour leur frère et époux Osiris.

Au terme de cette analyse, on pourrait s'étonner de découvrir que le défunt est tour à tour assimilé au soleil et à Osiris dieu des morts, mais cette confusion est un aspect banal et remarquable de la religion funéraire égyptienne. Au demeurant, le message du bijou est clair : nouvel Osiris ou bien identification du dieu Ré, le défunt se voit garantir la vie éternelle.

Un pendentif découvert sur la momie de Chéchonq II offre une complexité plus grande encore. On y voit le disque solaire naviguant dans

une barque sous un ciel étoilé. Celle-ci porte à son bord deux passagères, Isis et Maât, déesse de la Justice, qui éventent l'astre de leurs ailes déployées. Sur le disque de lapis-lazuli, qui évoque peut-être la course nocturne du soleil, un texte et des images nous apprennent qu'il s'agit du dieu Amon-Ré-Horakhti... D'autres éléments symboliques, plantes héraldiques de Haute et Basse Egypte, faucons, ne contribuent pas à faciliter l'interprétation (Pl. 104).

Le décor des autres pectoraux de Tanis n'atteint pas ce degré de complexité. Les artistes ont essentiellement brodé sur le thème du scarabée solaire encadré par les déesses de la légende osirienne, propres à susciter la renaissance du défunt.

Devant la multiplicité des messages qu'ils ont à véhiculer et la surabondance des symboles, on pourrait craindre que les pectoraux ne cèdent à la surcharge, la lourdeur, la monotonie. Il n'en est rien. Les orfèvres égyptiens ont su alléger la composition en utilisant systématiquement un décor ajouré et cloisonné. A l'intérieur du cadre rigide qui leur était offert, ils ont organisé les motifs dans un savant équilibre, ponctué par les pierres de couleur dont les teintes vives se répondent. Dans de tels chefs-d'œuvre, on ne sait bien souvent quelle face admirer le plus : est-ce la partie visible, où le bleu sombre du lapis, le rouge chaud de la cornaline, le vert de la turquoise exaltent la splendeur de l'or ? ou bien le revers, qui porte un décor identique finement ciselé dans une feuille de métal précieux ?

Psousennès possédait trois autres colliers qui tirent leur inspiration de modèles apparus à la XVIII^e dynastie. Ces bijoux, que les Egyptiens nommaient « chébiou », étaient composés de plusieurs rangs de perles en forme de disques agrémentés par un fermoir orné de courtes pampilles.

Les murs des temples nous ont conservé l'image de parures analogues, décorant la proue des barques divines. Elles constituaient aussi la suprême récompense lorsque le pharaon conférait à ses fidèles « l'or de la vaillance ». Mais dans aucune tombe, pas même celle du futur roi Horemheb, où la scène figure en bonne place, l'artiste n'a représenté d'aussi opulents colliers que ceux de Psousennès. Le premier est formé de cinq rangs de disques d'or creux maintenus par un fermoir orné de perles en trompe-l'œil et dont la face interne porte la titulature du souverain. De ce fermoir s'échappe une cascade de chaînettes d'or où sont accrochées des clochettes, stylisant sans doute des bleuets d'Orient. L'ensemble forme un

éblouissant bouquet qui s'épanouissait dans le dos du souverain et tintait à chacun de ses pas.

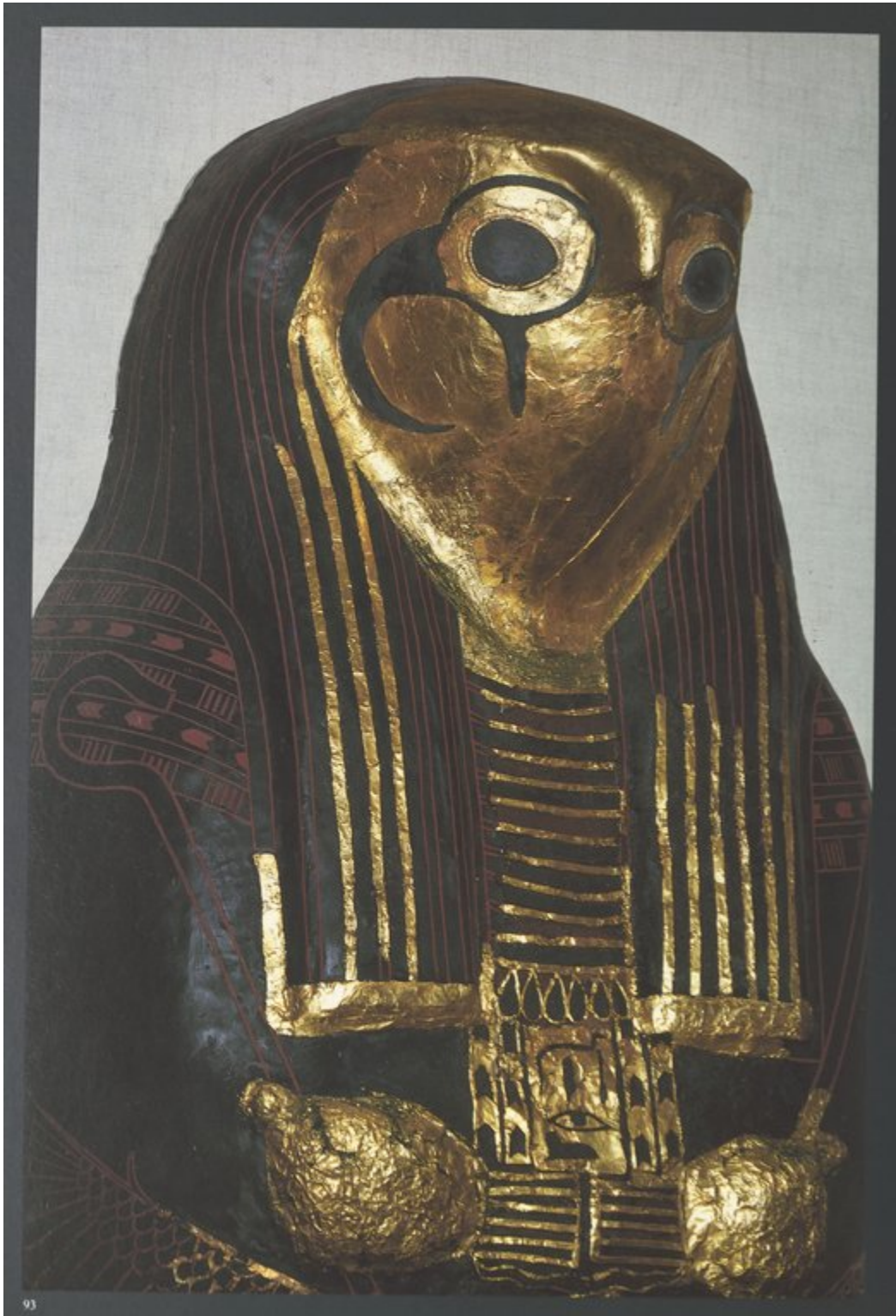
Le second collier diffère du précédent par la forme des perles, plus de cinq mille piécettes d'or enfilées sur six rangs, et par son fermoir en forme de trapèze portant un décor incrusté de pierres de couleur. Il pèse plus de huit kilos et comporte quatre-vingt-dix-huit clochettes (Pl. 11) !

Psousennès possédait un troisième collier à peu près identique, dont les cent dix pendeloques ont été retrouvées au fond du sarcophage, sous la tête du défunt ; sans doute la parure avait-elle été passée au cou de la momie.

Ces bijoux somptueux mais accablants se perpétuèrent après le règne de Psousennès sous une forme de plus en plus simplifiée. La tombe d'Amonémopé contenait deux colliers du même type dont le poids de métal précieux est bien inférieur. L'un d'eux porte le nom de son prédécesseur Psousennès. Le second est remarquable par l'originalité de ses chevrons d'or et de lapis-lazuli, et par ses pendeloques en fleurs de lotus. Dans les sépultures de Chéchonq II et d'Hornakht, ces colliers « chébiou » se réduisent à un rang de perles d'or auquel sont suspendues trois ou quatre chaînettes terminées par des fleurs de lotus, modeste bouquet très proche des modèles du Nouvel Empire.

« Le roi du Sud et du Nord Aâkheperré Sotepenamon, le fils du soleil Psousennès. Il a fait un grand gardien du cou (collier) de lapis-lazuli véritable, dont le pareil n'a jamais été pour aucun roi. »

93 Chéchonq II possédait cet impressionnant sarcophage intérieur à l'allure fantastique. Il n'est constitué que de cartonnages noirs et de minces feuilles d'or ajourées, mais il rivalise sans peine avec les parures somptueuses de ses prédécesseurs. Comme le cercueil d'argent qui le contenait, il représente une tête de faucon, animal sacré des dieux Sokar et Horus.



Telle est l'inscription ciselée sur le fermoir d'un autre collier de Psousennès. Ce dernier ne se vantait pas : le magnifique bijou demeure sans égal ! Il s'apparente aux précédents par la cascade de clochettes suspendues à cinq chaînettes partant du fermoir. Mais il est composé de deux rangs de grosses perles sphériques taillées dans du lapis veiné de blanc et de gris auxquelles on a mêlé quelques perles d'or. L'ensemble est somptueux, et son matériau rare lui conférait une valeur inestimable.

Les tombes de Tanis renfermaient aussi des colliers plus simples. Un double rang de perles de lapis, également découvert dans la sépulture de Psousennès, est justement célèbre par son inscription cunéiforme (Pl. 14). Le texte nous apprend que le bijou avait été offert par un grand vizir assyrien à sa fille aînée. Des liens unissaient-ils cette princesse étrangère aux pharaons de Tanis ? Suivant une coutume bien établie au Nouvel Empire, Psousennès avait-il accueilli une épouse orientale dans son harem ? L'objet était-il passé entre les mains de marchands pour atteindre la capitale du Delta ? Ou bien appartenait-il au trésor des ancêtres du pharaon ? C'est l'une des énigmes que nous posent encore les bijoux de Tanis.

D'autres colliers sont plus simplement constitués par des amulettes précieuses. Cœurs en lapis, tête de serpent en cornaline et statuettes de divinités étaient suspendus au cou des défunts par des chaînettes ou des rubans d'or plat. Oundebaounded possédait sans conteste la plus complète collection de figurines divines. Une série de statuettes fondues en or massif ont, malgré leur petite taille, un caractère presque monumental. L'artiste a modelé à la perfection les corps féminins moulés par d'étroites robes. Le détail des perruques, des colliers, des bracelets et les broderies ornant le bas des vêtements sont ciselés avec une délicatesse extrême. Les plus remarquables sont une Isis debout, coiffée du disque solaire encadré de cornes, et deux représentations de Bastet à tête de lionne (Pl. 61-62). On peut comparer à ces chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie la célèbre triade d'Osorkon II conservée au Louvre (Pl. 107-110), et quelques amulettes du prince Hornakht de moindre qualité.

D'autres pendentifs attestent la dévotion particulière qu'Oundebaounded témoignait aux dieux-béliers, Amon, Héryshef et Banebdjed. L'un figure l'animal logé à l'intérieur d'un tabernacle d'or haut de trois centimètres (Pl. 66). La façade formée d'une plaque mobile peut s'ouvrir grâce à une double glissière. On aperçoit alors la minuscule statuette en lapis d'un bélier paré d'attributs d'or. Les côtés du naos sont décorés au repoussé de

l'image du dieu. Une autre série d'amulettes est sculptée dans la pierre, comme une Bastet en cristal de roche, assise sur un trône ourlé de tresses d'or, ou un rectangle de cornaline portant les figures d'Isis et de Nephtys qui accordent leur protection au défunt. Enfin, sur le corps d'Oundebaounded comme sur les autres défunts de Tanis, on retrouva des plaquettes d'or découpées à l'image d'oiseaux évoquant les transformations du mort, tout le répertoire des symboles protecteurs et quelques étuis d'or munis d'anneaux de suspension dont le contenu végétal n'a pu être identifié. Peut-être certains d'entre eux renfermaient-ils ces minuscules papyrus couverts de formules magiques dont la vogue fut grande à la III^e période intermédiaire.

Bracelets

Les vingt-six bracelets retrouvés sur la momie de Psousennès montrent bien le prix que les Egyptiens attachaient à ces bijoux. Plus modestes, Chéchonq en possédait sept, Amonémopé six, Hornakht cinq et Oundebaounded deux.

C'était là l'héritage d'une lointaine tradition, attestée dans la vallée du Nil dès le IV^e millénaire. Déjà les premiers bracelets taillés dans le schiste, l'ivoire et le coquillage, les simples rangs de perles enfilées sur une cordelette avaient sans doute une fonction magique et protégeaient les poignets, où le sang bat à fleur de peau. Est-ce le fait du hasard si chez Psousennès, Chéchonq et Hornakht les parures du bras gauche étaient les plus nombreuses ? Comme on l'a récemment suggéré, les prêtres avaient peut-être intentionnellement renforcé la protection de cette zone vulnérable que les textes tardifs associaient directement au cœur.

Sur les bracelets, ainsi que sur les pectoraux, les éléments du décor étaient essentiellement symboliques et participaient à la sauvegarde de leur propriétaire. La face interne de certains d'entre eux porte des inscriptions ciselées dont le but était le même. Au revers du bracelet d'or massif de Psousennès, Amon-Ré-roi-des-dieux adresse ce discours au souverain : « Je te donne la vaillance et la force ; puisses-tu frapper la tête de tes ennemis... » Sur le bracelet cylindrique d'Oundebaounded, une invocation au bélier saint occupe presque toute la place : « Ô ce bélier aux quatre visages, maître du feu... viens... tu la sauveras de toute chose mauvaise et funeste... » Le petit prince Hornakht était placé sous la protection de

diverses divinités, dont les trente-six décans, les suivants de la redoutable déesse « dangereuse ». Sur un de ses bracelets, l'intérieur est divisé en trois registres horizontaux ; celui du haut est occupé par une frise de quatorze divinités et les deux autres par des formules protectrices : « Dit par les dieux et les déesses du ciel, de la terre et de l'enfer : ce que nous faisons, c'est la protection sur toi... » La tige d'un second bracelet est décorée d'un cortège de minuscules décans, et les dieux tiennent un discours analogue : « Nous accordons la protection au premier prophète d'Amon, fils royal du maître des deux terres, Hornakht, justifié. » On ne saurait être plus explicite !

Plus que le goût des antiquités, c'est sans doute un souci voisin qui explique la présence de bijoux anciens dans les tombes. Une inscription hâtivement ciselée au revers des deux bracelets à l'oudjat de Chéchonq II nous apprend qu'ils avaient appartenu à son glorieux ancêtre Chéchonq I^{er}, le vainqueur de Jérusalem (Pl. 99). De même, c'est un bijou au nom de son prédécesseur, le fastueux Psousennès, qu'Amonémopé portait au bras gauche. Les cartouches d'Osorkon II incrustés sur un des bracelets d'Hornakht ont une signification différente ; le bijou est peut-être l'ultime cadeau d'un père à son fils prématurément disparu. D'autres textes ciselés sur les bracelets de Tanis nous apprennent qu'ils furent également offerts au défunt. Comme sur beaucoup de pièces de la nécropole, on y retrouve des dédicaces de l'épouse de Psousennès, Moutnedjemet, de membres de la famille royale et de hauts dignitaires.

Tous les bracelets découverts sur les momies s'inspirent des parures des époques précédentes. Beaucoup allaient par paire, selon une mode bien attestée par les peintures du Nouvel Empire. Deux d'entre eux ayant appartenu à Psousennès mentionnent même les rares indications de (côté) « droit » et (côté) « gauche ». A l'époque pharaonique, il n'était pas exceptionnel de porter plusieurs séries de bracelets couvrant l'avant-bras d'une cuirasse rutilante et, au début du Nouvel Empire, commença la vogue des bijoux placés au-dessus du coude. Il n'est pas toujours facile de les distinguer parmi les exemplaires des tombes. En revanche, les deux somptueux anneaux encerclant les chevilles de Psousennès constituent un des rares exemples connus de ces périscélides que nous montre la sculpture ramesside.

Dans cette série si riche et si variée, on est surpris de ne pas retrouver les bracelets égyptiens les plus classiques, composés de plusieurs rangs de

perles séparés par des barrettes verticales de métal précieux. Les deux bracelets au nom de Chéchonq I^{er} imitent l'apparence de ces parures encore très appréciées au siècle précédent. Ils sont ornés d'incrustations de lapis scandées par des bandes d'or verticales. Le décor est interrompu par un champ rectangulaire où s'inscrit un motif symbolique souhaitant « toute vigueur » au défunt : sur un fond bleu foncé se détache un œil oudjat noir et blanc posé sur une corbeille à fin damier (Pl. 99). Utilisant la technique du cloisonné, l'artiste a réalisé un ensemble éblouissant qui séduit par la sobriété des lignes et des couleurs. Comme la plupart des bracelets de Tanis, ceux-ci sont constitués de deux segments inégaux réunis par des charnières. L'un des axes, amovible, permet d'ouvrir le bijou et de le passer aisément au poignet.

94 A la différence des autres masques royaux de Tanis, celui de Chéchonq II ne le figurait pas avec les attributs du pharaon : ici pas de némès, de barbe ni de gorgerin, mais une épaisse feuille d'or recouvrant le visage et le cou, maintenue par des liens qui passaient par les trous de cinq petits tenons. L'œil droit subsistait encore lors de la découverte, ainsi que les incrustations du sourcil gauche.



Le même système se retrouve sur les deux exemplaires offerts à son époux par la reine Moutnedjemet. L'ensemble est d'une simplicité raffinée, bien que le seul matériau utilisé soit l'or. Ici, ni jeux de couleurs, ni représentations symboliques, tout l'effet réside dans le contraste des joncs juxtaposés, alternativement unis ou striés de fines cannelures (Pl. 33).

Une autre série procède d'une inspiration bien différente. Sur les bracelets au nom de Psousennès qu'Amonémopé emporta dans sa tombe, le même motif est reproduit sur chaque moitié des bijoux : un scarabée ailé flanqué de deux cartouches royaux. Tournons l'objet et admirons-en la charnière : par une habile illusion d'optique, c'est le nom du pharaon qui apparaît entre les ailes du scarabée ! L'or prédomine encore, avec en contrepoint les teintes bleues et vertes des incrustations, et la lourdeur des formes est allégée par le fond ajouré (Pl. 78-79).

On retrouve un style analogue dans le décor des bracelets de chevilles de Psousennès. Le motif principal y est encore le nom royal, ici écrit sous la forme d'un rébus incrusté dans une plaque d'or. Le reste du bijou est orné de croissants d'or et de lapis appliqués sur un fond de métal précieux. Le motif, assez rare dans l'art égyptien, apparaît sur deux autres bracelets du roi ; étaient-ce des ornements de genoux, comme l'a prétendu le fouilleur ? L'hypothèse semble difficile à soutenir. Ici l'ensemble est entièrement articulé autour de quatre cartouches verticaux qui donnent la titulature complète du souverain. Deux anneaux à charnière, provenant également de la tombe de Psousennès, portent cette même titulature, incrustée en hiéroglyphes d'or sur un fond de lapis. L'inscription est encadrée de deux volutes d'or se détachant sur le bleu sombre de la pierre. La pureté du décor et l'harmonie des couleurs chatoyantes forment un ensemble d'une rare élégance.

Un bracelet plat de Psousennès, d'une beauté plus barbare, tire son attrait de l'éclat des pierres colorées incrustées directement dans le métal précieux. Il appartient à une autre catégorie représentée à Tanis, celle des bijoux rigides dépourvus de fermoir. Le plus spectaculaire d'entre eux est sans conteste un lourd anneau d'or massif à section triangulaire qui se distingue par ses lignes dépouillées et son poids : 1742 g (Pl. 32) !

La dernière série de bracelets de Tanis se rattache aux bagues-scarabées par leur forme et le choix de leur décor. Ils sont constitués de chatons mobiles insérés entre les extrémités d'un anneau ouvert. Pour ce type de bijou, déjà attesté à l'époque de Toutankhamon, les orfèvres de Tanis ont

donné libre cours à leur imagination, jouant sur la forme des anneaux – joncs unis ou torsadés, fils plats ou cylindriques – comme sur le décor de leurs extrémités. Ils ont largement puisé dans le répertoire symbolique pour en orner les chatons. Si l'œil oudjat, le scarabée et les figures divines demeurent leur thème préféré, parfois les artistes ont choisi une simple pierre aux couleurs éclatantes et aux formes géométriques. La tombe d'Oundebaounded en a livré un exemplaire d'une superbe simplicité : entre les extrémités ciselées d'un jonc d'or massif est insérée une splendide perle d'agate, enchâssée dans des capuchons d'or (Pl. 59). Pour le petit prince Hornakht, on avait créé un modèle bien plus élaboré : le corps du bracelet, fait de trois tubes ornés de damiers et juxtaposés, s'interrompait pour laisser la place à trois tiges où sept scarabées d'or et de lapis se balançaient en compagnie d'une grenouille.

Le trousseau funèbre de Chéchonq II comprenait lui aussi des bracelets particulièrement remarquables. Deux d'entre eux interprètent avec une élégance rare un thème végétal que l'on retrouve sur d'autres parures de la nécropole. La tige plate du bijou s'élargit aux extrémités pour s'épanouir en une ombelle de papyrus que rehaussent des incrustations polychromes. Au centre est enchâssé un scarabée bleu nuit (Pl. 100).

Mais le plus étonnant est sans conteste le « bracelet au cylindre ». Au premier abord, il ne se distingue que par la couleur intense de sa perle en lapis jaspé d'or. En se penchant sur elle, quelle ne fut pas la surprise des archéologues ! On y voit un décor du plus pur style oriental : l'image du héros Gilgamesh combattant les animaux, tel qu'il était figuré en Mésopotamie vers 2600 ans avant J.-C. Était-ce un talisman ? Un bijou de famille ? Ou bien le témoin de relations internationales ? On peut rêver sur le destin de cette pierre, gravée près de deux millénaires avant que ne soit érigée la nécropole de Tanis (Pl. 101).

Bagues

A partir du Moyen Empire, les bagues égyptiennes se composaient généralement d'un chaton mobile pivotant sur un anneau de fil d'or. Le chaton était à l'origine sculpté en forme de scarabée. Mais les orfèvres égyptiens adoptèrent également d'autres symboles à la fois décoratifs et protecteurs. Les bagues retrouvées à Tanis appartiennent essentiellement à

ce type traditionnel et sont ornées de scarabées ou d'oudjat de pierre : lapis, feldspath vert, ou plus rarement cornaline.

Comme c'est l'usage, beaucoup d'entre elles portent des inscriptions gravées sur le plat. On y voit le nom de leur propriétaire, mais aussi parfois celui d'un donateur royal ou de personnages inconnus. C'est ainsi qu'un scarabée de lapis, découvert au doigt de Chéchonq II mentionne un certain Horempé (?), dont les relations avec le souverain demeurent obscures. Le bijou est remarquable par le travail délicat de l'anneau d'or dont les extrémités sont ciselées en forme d'ombelles de papyrus. Le même thème décoratif est interprété à plus grande échelle sur deux bracelets provenant de la même sépulture.

Parmi les bagues que les archéologues découvrirent en place, glissées sur les doigtiers d'or de Psousennès, figurent aussi des anneaux d'un type nouveau : ce sont de minces alliances d'or, qui paraient également les orteils de la momie, et des anneaux plus larges dont les inscriptions placent le défunt sous la protection des divinités de Thèbes : Amon, Mout et Khonsou. A son pouce droit, le souverain portait une bague particulièrement précieuse dont l'anneau d'or était enrichi d'un minutieux décor cloisonné. Deux cartouches royaux encadrés par un rang de perles d'or se détachent sur un damier incrusté de lapis et de verre (Pl. 37).

Avec les trente-six bagues et anneaux découverts dans son sarcophage, Psousennès l'emportait largement, pour le nombre, sur Toutankhamon. Pharaons ou simples courtisans, les autres morts illustres de Tanis ne semblent pas avoir eu pour ce bijou la même prédilection. Leurs tombes ne renfermaient que quelques anneaux ornés d'un oudjat ou d'un scarabée.

Armes et sceptres

Selon une coutume millénaire, les défunts de Tanis avaient emporté à leurs côtés toute une panoplie d'armes qui mettraient en déroute les malfaisants esprits des ténèbres, ainsi que les cannes et les sceptres, insignes de leur rang.

De tout cet arsenal, les éléments de bois, de cuir ou d'ivoire s'étaient depuis longtemps décomposés lorsque les archéologues découvrirent les caveaux. Dans celui de Psousennès, deux capuchons d'or allongés portant des cartouches royaux étaient les seuls vestiges de l'arc déposé près du

sarcophage. Tout près gisaient des lames de bronze, extrémités de flèches et de lances dont la pointe avait été recouverte d'une feuille d'or. Cet équipement guerrier était probablement complété par un bouclier de peau dont subsistaient les garnitures d'or : il faut imaginer une arme semblable à celles figurées sur le char de Thoutmôsis III, toute cloutée d'argent et munie de deux yeux d'or magiques. Plus proches du défunt, trois épées de bronze avaient été placées dans la grande cuve de granit rose ; l'une d'elles portait le nom du général en chef, Oundebaounded ; une autre possédait encore une merveilleuse poignée revêtue de feuilles d'or et terminée par une tête de faucon aux plumes délicatement ciselées (Pl. 36).

Les vestiges recueillis près du corps d'Oundebaounded nous permettent de constater que ce militaire avait choisi pour son dernier combat une épée encore plus redoutable : la lame était forgée dans du fer, métal fort rare en Egypte et dont la dureté était incomparable.

Les quelques pointes de lance disposées près du sarcophage d'Amonémopé ne peuvent rien nous apprendre sur l'équipement initial du pharaon, et les tombes pillées des souverains tanites de la XXII^e dynastie ne livrèrent au fouilleur aucune pièce d'armement.

On n'y découvrit pas davantage les cannes et les insignes dont le tombeau de Psousennès illustre bien la variété. On en dénombra plus de six, placés pour la plupart au fond de la cuve de granit rose, en compagnie des armes. Les minces feuilles d'or qui recouvraient les cannes de bois ont résisté aux atteintes du temps et nous ont conservé les formes élégantes de leur pommeaux globulaires, tronconiques ou en fleur de lotus. L'un des mieux préservés s'inspire de la massue royale « hedj » qui, dès les premières dynasties, figure dans les scènes rituelles du pharaon abattant ses ennemis. Cependant ce ne sont ni la vigueur ni la vaillance du souverain qu'exaltent les inscriptions et les petites vignettes ciselées sur ces insignes. On y voit les dieux de Tanis, Amon, Mout, Sekhmet, Khonsou, accordant leur protection au roi Psousennès (Pl. 8). Quelques exemplaires analogues retrouvés dans les caveaux d'Amonémopé et d'Oundebaounded proviennent de toute évidence des mêmes ateliers.

Vases de métal précieux

Les vases de métal précieux, utilisés dans la liturgie comme à la table des souverains, ne nous sont pas parvenus en grand nombre. De même que les bijoux, leur petite taille et leur valeur marchande en firent la cible privilégiée des pilliers de tombes, et les exemplaires découverts dans les tombes de Tanis sont d'autant plus importants pour l'histoire de l'orfèvrerie antique. Les caveaux de Psousennès et d'Amonémopé livrèrent en particulier des pièces de mobilier liturgique dont les spécialistes ne connaissaient jusque-là que les représentations. Et les patères découvertes chez Psousennès et Oundebaounded constituent la plus éblouissante collection de ces coupes décorées, rarement conservées, dont s'inspirèrent les artistes phéniciens. Aucun vase de métal n'accompagnait la momie de Chéchonq II.

95 Malgré la disparition de ses incrustations, le masque d'or de Chéchonq II est sans doute le plus émouvant de ceux retrouvés à Tanis. Ce portrait idéalisé, traité avec une extrême sobriété, révèle une technique parfaite qui se manifeste de façon éclatante dans le modelé de la bouche délicatement ourlée.



La diversité de leurs formes, la multiplicité des termes servant à les désigner sont bien connues des égyptologues. Nous pouvons suivre les étapes de leur fabrication dans les scènes d'atelier figurées sur les murs des tombes privées du Nouvel Empire : celles de hauts personnages thébains comme le vizir Rekhmiré, Menkhéperréseneb, Amenhotep-Sisé, ou bien d'artisans moins célèbres. Au Nouvel Empire, les images sculptées sur les murs des temples de Médinet Habou ou de Karnak nous montrent d'extraordinaires collections de vases liturgiques aux formes parfois déroutantes. « Façonnés en or, argent, bronze (?), cuivre, ils resplendissent sur les flots semblables aux étoiles du ciel », énonce une inscription de Karnak. Les reliefs du temple d'Abydos où l'on voit le pharaon Séthi I^{er} officier en l'honneur du dieu Osiris attestent bien leur extrême importance dans le rituel du culte divin, importance qu'explicitent les textes et les représentations de l'époque tardive figurées dans les sanctuaires ptolémaïques d'Edfou ou de Dendéra.

Des vases analogues jouaient un rôle essentiel dans les rites funéraires, comme le mettent en lumière les multiples scènes d'offrandes ornant les stèles privées et les parois des tombeaux. Ce sont ces mêmes récipients que la littérature funéraire tardive, en particulier le Rituel de l'Ouverture de la bouche, met en rapport avec des épisodes particuliers des cérémonies de l'enterrement. Cependant, l'usage de ces vases précieux était loin d'être le privilège des dieux et des morts ; nous retrouvons certains exemplaires entre les mains des convives et des serviteurs rassemblés dans ces joyeux banquets que se plaisaient à figurer les artistes des tombes thébaines.

On comprend donc pourquoi, malgré l'abondance de la documentation, l'égyptologue n'est pas toujours à même de préciser la destination de cette vaisselle d'or, d'argent et de bronze, dont le répertoire des formes est relativement limité.

Dans les caveaux de Psousennès et d'Amonémopé, certains objets ont à l'évidence une fonction liturgique. Ce sont tout d'abord les grands supports tronconiques d'argent et de bronze sur lesquels s'emboîtent de larges coupelles unies. Les archéologues les retrouvèrent dressés à proximité des sarcophages, dans la position que répètent à l'infini les images des temples et des tombes. Ce sont là les autels-piédestaux que les Egyptiens nommaient « khaout » et dont les usages semblent avoir été très divers. Ils apparaissent dans les scènes d'offrandes adressées aux dieux et aux défunts (Pl. 82). Quelquefois leur coupe supporte un brasero sur lequel rôtiennent des

pièces de viandes ou de savoureuses volailles. On les utilisait plus souvent comme des supports pour présenter sur leur plateau les bouquets de fleurs, les fruits et les légumes, les vases à feu de l'encensement ou les vases à parfum, « toutes choses bonnes et pures », nécessaires au culte. On y accomplissait également les libations et les offrandes liquides dont le rôle était essentiel dans la religion égyptienne.

C'est précisément ce rite que nous montre un relief de la tombe de Psousennès : le souverain est figuré debout devant le dieu des morts Osiris et verse un liquide directement dans la coupelle posée sur son support. On dirait que l'artiste s'est plu à figurer une sorte de mode d'emploi des différents objets liturgiques découverts dans la tombe. L'autel-piédestal repose en effet sur une sorte de socle rectangulaire, dont la forme évoque celle du réchaud de bronze retrouvé près du sarcophage : objet illustre dont l'inscription ciselée dans le métal nous donne la provenance, sans doute un sanctuaire élevé pour Ramsès II, lointain ancêtre de Psousennès (Pl. 42-43).

L'aiguière représentée dans la main du roi rappelle en tous points les exemplaires découverts dans son propre tombeau et dans celui tout proche d'Amonémopé (Pl. 83). Ce sont des vases aux formes pures et élancées, parfois munis d'un bec recourbé. Le plus beau d'entre eux appartenait à Psousennès ; il est réalisé dans une épaisse feuille d'or et faisait déjà figure d'antiquité à l'époque des rois de Tanis : sur sa panse est ciselé le nom d'Ahmôsis, le fondateur du Nouvel Empire...

Une autre catégorie de récipients est également associée aux rites de l'eau, qui avaient une si grande importance dans la religion égyptienne. Ce sont les vases « nemeset » à fond plat, presque aussi larges que hauts et pourvus d'un petit bec. Psousennès en possédait un exemplaire d'argent, Amonémopé un d'argent et un de bronze.

La plupart de ces récipients portent des inscriptions qui mentionnent, au côté des noms des souverains, ceux des divinités funéraires Sokaris et Osiris. C'est pourquoi on a longtemps pensé que cette vaisselle liturgique avait été placée près des pharaons défunts pour leur permettre de continuer à honorer les dieux dans l'au-delà. Un texte inscrit sur le support d'argent d'Amonémopé suggère une autre interprétation : « Ô dieu parfait Amonémopé, prends cette libation qui sort d'Éléphantine... », peut-on lire au début de l'inscription. Comme pour le culte divin, l'eau de la libation est comparée au flot nourricier de l'inondation que les Égyptiens voyaient chaque année surgir des îlots rocheux de la première cataracte ; cependant

l'invocation est précise et ne s'adresse pas à un dieu, mais au pharaon défunt. Il semble que la libation et, de ce fait, les instruments nécessaires pour l'exécuter étaient destinés à l'usage personnel du mort. Certains vases liturgiques avaient-ils été utilisés lors des cérémonies de l'enterrement avant d'être abandonnés dans le tombeau ? C'est ce que laisse supposer la présence des aiguères « nemeset », dont le rôle purificateur était particulièrement important dans le rite de « l'ouverture de la bouche »...

Si la vaisselle métallique d'Amonémopé se bornait à quelques vases liturgiques, aiguères, « nemeset », coupelles et support, Psousennès avait également emporté dans son tombeau des récipients dont l'usage semble profane. On retrouva des exemplaires identiques dans la tombe de son favori, le général Oundebaounded. La plupart d'entre eux étaient visiblement des cadeaux du pharaon.

Pour les réaliser, les orfèvres avaient utilisé les métaux les plus nobles et mis en œuvre les techniques les plus achevées, juxtaposant parfois l'or et l'argent pour obtenir de saisissants contrastes, rehaussant l'éclat du métal par des incrustations colorées, creusant les panses de godrons réguliers et parant les récipients de décors ciselés ou plaqués. Ce raffinement se traduit jusque dans la fabrication des anses, ornées de motifs végétaux ajourés ou de simples anneaux encadrés d'élégantes palmettes figurant un arbre stylisé.

Les exemplaires les plus nombreux sont des bols, des coupes et des assiettes qui perpétuent des formes établies dès le Moyen Empire. Beaucoup d'entre elles apparaissent déjà dans le trésor de Tôd, ensemble prestigieux d'argenterie partagé entre les Musées du Caire et du Louvre. Pour le décor, les orfèvres ont largement puisé dans le répertoire du Nouvel Empire, dont bien peu d'exemplaires nous sont parvenus. On trouvera par exemple dans la célèbre coupe d'or offerte par le pharaon Thoutmôsis III à un général nommé Djéhouti de nombreux éléments qui préfigurent le décor des patères de Tanis : les motifs s'ordonnent en cercles concentriques autour d'une rosette centrale dont l'ombo résulte sans doute de contraintes techniques. Tout autour sont ciselés des thèmes empruntés à la vie aquatique : ronde de poissons, guirlandes de papyrus.

96-97 La momie du pharaon Chéchonq II portait de rares éléments du costume. Cette ceinture d'or au décor ciselé soutenait un devant de perles, dont seule l'armature a subsisté. Les incrustations colorées et la frise de lotus nous laissent imaginer sa splendeur. Ces sandales, découpées dans une feuille d'or, sont plus simples que celles de Psousennès (planche 10). Ces sandales mesurent respectivement 28 et 29,3 cm de longueur.



Curieusement ce n'est pas le trésor de Toutankhamon qui offrira des pièces de vaisselle royale comparables à celles de Tanis, mais des vestiges épars, datant de l'époque des Ramsès : le calice de la reine Taousert et quelques autres vases provenant de la cachette de Zagazig dans le Delta.

Dans le domaine des vases de métal, la collection de Psousennès est incontestablement la plus riche et la plus variée. Les pièces les plus raffinées côtoient les vases les plus simples. Parmi ces derniers, on remarquera une série de bols d'argent dépourvus de décor, de forme ovoïde ou hémisphérique. Sur l'un d'eux, le centre est ponctué par un gros clou d'or, tandis que quatre clous analogues sont alignés près du bord, faisant face au cartouche royal. Un autre exemplaire pourvu d'un fond plat porte sur la panse les noms du souverain qui se détachent sur un fond quadrillé ciselé. Faut-il y voir l'image d'un mur de briques, comme le suggère le fouilleur ? Le motif et la forme évoquent plutôt les paniers de vannerie si nombreux dans les tombes et dont les vases de faïence reproduisent parfois l'apparence au Nouvel Empire (Pl. 45).

Pour les récipients plus évasés, l'artiste apporte tous ses soins au décor de la face interne exposée aux regards. Deux coupes d'argent découvertes chez Psousennès et Oundebaounded présentent une similitude frappante (Pl. 44

et 69). Le centre est occupé par des thèmes floraux : sur la première, ce sont des tiges rayonnantes portant alternativement des boutons et des fleurs de nénuphars ; la seconde présente une guirlande de nénuphars épanouis qui encercle une rosette centrale. Sur le reste de la surface des deux récipients courent des lignes brisées évoquant les ondulations de l'eau. L'un et l'autre sont munis d'une anse d'or rivetée qu'encadrent des palmettes. La coupe d'Oundebaounded, faut-il le préciser, est un cadeau du roi, comme nous l'apprend le texte ciselé sur son bord. Les deux pièces sortent visiblement du même atelier.

Il en va de même pour deux patères d'or dont la panse aplatie est creusée de godrons interrompus vers le haut pour laisser place aux inscriptions. Celle d'Oundebaounded est enrichie au centre par un délicat travail de cloisonné où l'on peut reconnaître le papyrus et le lys, plantes héraldiques de Basse et de Haute Egypte (Pl. 70-71). Certains bijoux du Moyen Empire montrent déjà des papyrus pareillement disposés en croix, mais la stylisation des végétaux, dont l'entrelacs se détache sur un fond plus sombre, n'est pas sans annoncer certaines pièces d'orfèvrerie islamique. La patère de Psousennès ne diffère de la précédente que par son décor central : l'artiste y a ciselé une simple rosette à seize pétales.

Dans cette série de vases précieux, le plus célèbre est sans conteste la « patère aux nageuses », où la composition élaborée du décor ne le cède en rien à la perfection technique (Pl. 68). L'inscription disposée sur le pourtour de ce chef-d'œuvre retrouvé dans le sarcophage d'Oundebaounded indique également un cadeau royal. Le corps de l'objet est tout entier en argent. Au centre s'épanouit une rosace au cœur d'or dont les pétales cloisonnés de pierre ont malheureusement disparu. Un disque d'or ourlé de rangs de perles encercle la partie centrale. Sur la feuille d'or préalablement travaillée au repoussé, l'artiste a figuré quatre nageuses évoluant dans un décor aquatique peuplé d'oiseaux, de poissons et de nénuphars. Les jeunes filles, vêtues d'une simple ceinture et d'un collier de perles, s'affrontent deux par deux pour poursuivre un canard. L'une, plus rapide, saisit le volatile tandis que la seconde referme ses mains sur le vide. Cette évocation gracieuse, digne des « Mille et Une Nuits », s'inscrit bien dans la tradition littéraire égyptienne. Des papyrus ne nous content-ils pas que, dès le temps des pyramides, le sage roi Snéfrou se plaisait à goûter la fraîcheur des étangs, en compagnie des jolies rameuses qui manœuvraient sa barque ? Et les jeux

aquatiques inspirèrent aux écrivains du Nouvel Empire de délicats poèmes amoureux, tel ce chant du bord de l'eau :

« Mon dieu, mon époux, je t'accompagne
Il est charmant de s'en aller vers le fleuve
Je me réjouis de ce que tu me demandes
De descendre dans l'eau pour me baigner devant toi...
J'entre dans l'eau, pour être à tes côtés
Et pour l'amour de toi, je sors tenant un poisson rouge... »

98 Comme bien des bijoux de Tanis, ceux de Chéchonq II manifestent une prédilection pour les teintes froides. Les figures d'or de ce pectoral se détachent sur les incrustations vert tendre, couleur associée à la notion de vitalité. On reconnaît Isis et Nephtys de part et d'autre du scarabée ailé (hauteur : 15,6 cm).



C'est à la même époque que le thème de la jeune fille au canard apparaît dans le domaine des arts plastiques. On le trouve dans le décor des coupes de faïence et de certains vases de métal comme une patère d'argent du trésor de Zagazig, étonnamment proche de celle d'Oundebaounded. Mais ce sont les célèbres « cuillers à la nageuse » qui témoignent le mieux de la faveur dont jouissait alors ce sujet. On s'est longtemps interrogé sur la fonction de ces objets ravissants délicatement sculptés dans le bois et

l'ivoire. Le corps évidé du canard, recouvert par deux ailes pivotantes, contenait une substance précieuse qui, sans doute, n'était pas un simple cosmétique, mais bien une offrande destinée aux divinités, myrrhe ou vin.

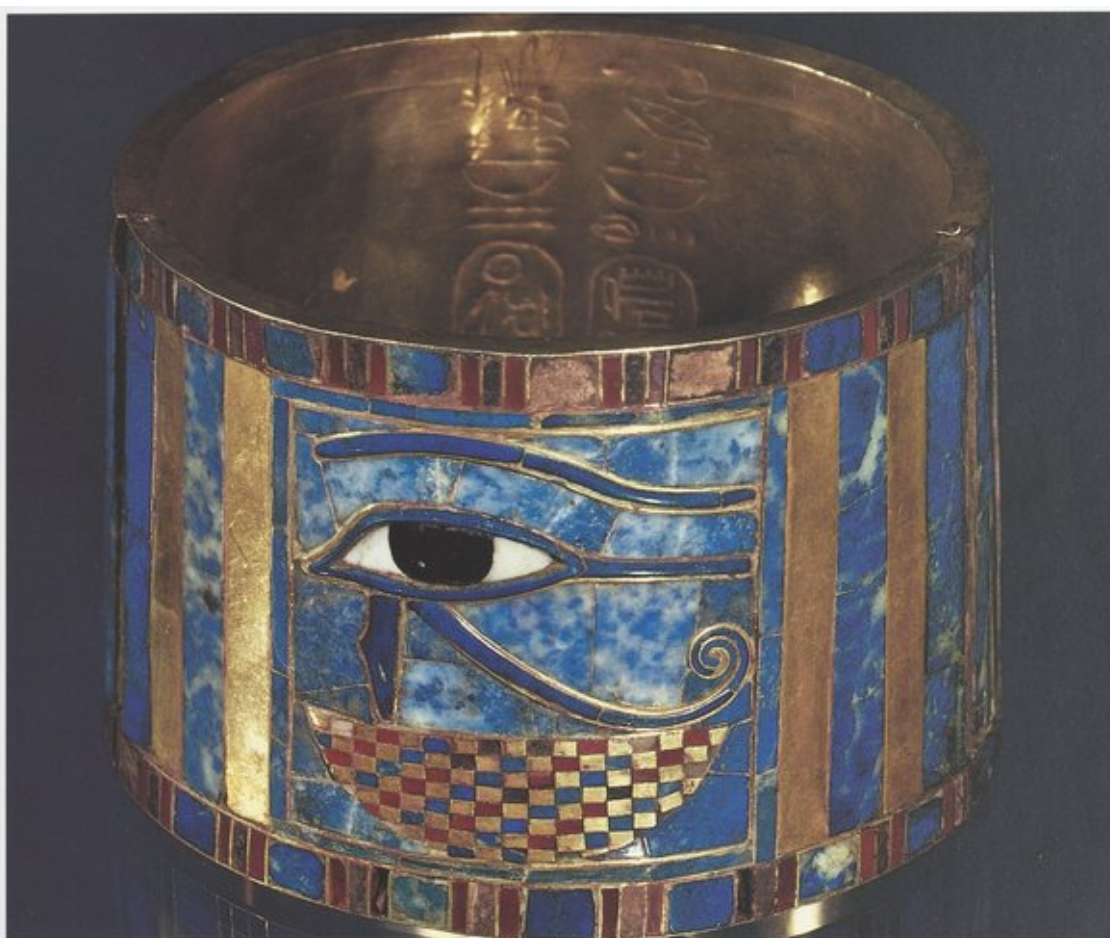
Dans le décor de cette série de vases, on ne peut manquer de remarquer combien l'eau et le monde aquatique tiennent une place privilégiée. Quoi de plus naturel que de comparer une coupe destinée à contenir un liquide avec une pièce d'eau ! Peut-être faut-il aller plus loin et se référer aux exemplaires de faïence décorée qui apparaissent à la XVIII^e dynastie. On y retrouve les mêmes images tracées sur un fond d'un bleu lumineux : ondulations de l'eau, poissons, nénuphars... Le lieu de leur découverte, la présence d'une divinité, Hathor, maîtresse de la turquoise et patronne des morts, ont incité à y voir des récipients aux fonctions rituelles, liées à la renaissance. Au cours de la période précédant les rois de Tanis, leur décor s'enrichit de scènes, s'anime de personnages, et la signification en semble transformée. Sans doute de tels vases sont alors utilisés pour boire, dans la vie quotidienne. Mais déposés dans les tombes, ces récipients n'ont peut-être pas tout à fait perdu leur signification symbolique.

Il en va de même pour les vases dont la forme s'inspire du nénuphar. Découverte dans le sarcophage d'Oundebaounded, une coupe à pied rapporté figure une fleur éclosée dont les pétales sont alternativement en or et en électrum. L'un d'eux porte les noms de Psousennès et de son épouse Moutnedjemet surmontant une inscription cryptographique qui assure à son propriétaire « vie, santé et force » (Pl. 72-73).

Plus proche encore de son modèle, le calice d'or de Psousennès repose sur un support évasé, offrant l'image d'un lotus entrouvert (Pl. 46). L'artiste a accentué la ressemblance en ciselant sur la panse pétales et sépales. Diverses espèces de nénuphars, souvent cités sous le nom de lotus blanc et lotus bleu, étaient connues des Egyptiens. Autour du lotus bleu, doté d'un parfum pénétrant, s'était développée toute une symbolique : la fleur qui s'épanouissait à l'aurore et refermait son calice au crépuscule avait été associée par les Egyptiens à la naissance quotidienne du soleil ; les textes religieux comme les représentations figurées en font le symbole de la résurrection du défunt. Rappelons-nous la statuette découverte dans la tombe de Toutankhamon, où la tête de l'enfant-roi émerge de la fleur épanouie ! Magistrale transposition en ronde bosse de ces vignettes des Livres de morts qui nous montrent, parmi les multiples transformations du mort, l'instant où celui-ci se métamorphosera en fleur solaire... C'est

pourquoi on a pu légitimement s'interroger sur la signification de ces vases-calices qui apparaissent au début de la XVIII^e dynastie et éternisent les lotus bleu et blanc dans diverses matières : pierre, faïence, métal précieux... Les vases s'inspirant du lotus bleu n'étaient-ils pas plus spécialement destinés à des usages religieux ou funéraires ? L'examen des reliefs et peintures du Nouvel Empire semble montrer que, dès la fin de la XVIII^e dynastie, de tels récipients étaient utilisés comme gobelets à boire.

99 Chéchonq II possédait deux de ces bracelets superbes, portant le nom de son illustre ancêtre Chéchonq I^{er}, le vainqueur de Jérusalem. Sur un fond d'or incrusté de lapis se détache un motif symbolique souhaitant « toute vigueur » au défunt (diamètre : 6,5 cm).



100 Ce bracelet de Chéchonq interprète avec une rare élégance un thème emprunté aux bagues à chaton mobile. La tige d'or, enserrant un scarabée de lapis, s'élargit aux extrémités pour s'épanouir en ombelles de papyrus rehaussées d'incrustations polychromes (diamètre : 6,8 cm).



C'est également le lotus qui inspire le décor d'un somptueux service composé d'une carafe et d'un bassin en or, tous deux marqués des cartouches de Psousennès (Pl. 51-54). Le bassin à fond plat présente des côtés légèrement convexes. La sobriété de la silhouette contraste avec la richesse de l'anse ajourée, fixée par trois rivets. Elle reproduit un bouquet de nénuphars, fleurs et boutons dont les tiges se replient pour former une boucle terminée par une palmette. Ce délicat motif n'est pas une création des orfèvres tanites. Nous pouvons en admirer des exemples sur certaines pièces du trésor de Zagazig et sur des œuvres plus anciennes remontant à la XVIII^e dynastie : carafes, vases de bronze, de pierre ou de faïence. Ce sont également des pièces du Nouvel Empire qui ont servi de modèle pour la carafe de Psousennès aux lignes si pures. Les fouilleurs découvrirent en effet un objet en bronze de forme presque identique dans la tombe de l'architecte Kha qui mourut sous le règne d'Aménophis III. Il s'agit d'un vase à fond plat dont la panse renflée en sa partie supérieure est surmontée d'un long col s'évasant au sommet. Ce dernier élément a été traité d'une façon très stylisée, évoquant tout à la fois la fleur de lotus et l'ombelle de papyrus, autre thème favori des artistes égyptiens. Ces deux pièces trouvées côte à côte dans le tombeau de Psousennès composaient sans doute un ensemble que les peintres thébains figurent souvent placé sous la table

d'offrandes, la bouteille reposant dans le large gobelet. Il est probable que nous avons ici la version tardive de deux objets figurant en bonne place dans les tombes dès l'époque des pyramides : l'aiguière et sa cuvette. Selon l'hypothèse la plus couramment admise, le liquide contenu dans le flacon était versé sur les mains des convives et recueilli dans un tel bassin.

L'interprétation d'autres pièces d'orfèvrerie découvertes chez Psousennès reste plus aléatoire, bien qu'on puisse sans doute y reconnaître les éléments somptueux d'un service de table destiné au repas du défunt. Dans cette catégorie, il faut probablement associer deux instruments dont les formes relèvent d'une inspiration commune. L'artiste a choisi, pour le décor, un thème emprunté une fois de plus au répertoire du Nouvel Empire ; il s'agit de la tête et du col du canard, dont on retrouve les courbes élégantes sur les objets les plus variés : cuillers à fard, pieds de meubles, instruments de musique ou coupe-papyrus... L'un des deux ustensiles a été identifié comme un puits, employé peut-être pour prélever le vin dans une grande jarre. C'est un petit récipient d'argent muni d'un manche très long et recourbé dont l'extrémité se termine par la tête du palmipède. Le second était, selon toute vraisemblance, utilisé pour verser un liquide. Il se compose d'une calotte hémisphérique, d'un bec effilé et d'une tige également ornée d'un col de canard. L'ensemble, réalisé dans une épaisse feuille d'or, est remarquable par ses lignes contemporaines d'une admirable pureté, que ne viennent pas altérer les deux colonnes d'inscription ciselées. Celles-ci nous apprennent que l'objet fut offert au souverain par son épouse Moutnedjemet (Pl. 47-48).

Vases de pierre et de céramique

On est étonné de ne pas découvrir dans la sépulture des rois de Tanis les merveilleux vases de pierre et de céramique que les Egyptiens excellaient à façonner dès l'époque prédynastique. Chez Psousennès ou chez Osorkon II, on ne trouve nulle trace des récipients de terre cuite décorée ou lustrée dont les innombrables tessons jonchent les nécropoles égyptiennes. Le fouilleur de Tanis fait tout au plus allusion à une grande jarre de terre cuite grossière découverte dans l'antichambre de Psousennès...

Il en va de même pour les vases de pierre qui, dès la préhistoire égyptienne, comptent parmi les chefs-d'œuvre. Que l'on songe un instant

aux trente mille récipients découverts sous la pyramide du roi Djezer à Saqqarah, réalisés dans les roches les plus variées : basalte sombre, brèche mouchetée, schiste vert, serpentine lustrée, diorite, cristal de roche, albâtre... Pensons aux inestimables collections livrées par les nécropoles royales et privées du Moyen Empire, à l'infinie variété des vases exhumés des tombes du Nouvel Empire, dont celle de Toutankhamon donne un éblouissant résumé : elle ne contenait pas moins de soixante-dix-neuf exemplaires de pierre, la plupart en albâtre, dont les formes témoignent de l'extraordinaire créativité des artistes du Nouvel Empire. Les vases les plus classiques voisinent avec ceux parés d'exubérants décors végétaux ou reproduisant par leur contour les animaux bénéfiques du bestiaire égyptien. Le contraste offert par les tombes de Tanis en est d'autant plus saisissant. De ces vases jusque-là utilisés à profusion – ils contenaient les précieux onguents, la nourriture, la boisson et constituaient une partie de la vaisselle mise à la disposition du défunt – les archéologues ne découvrirent que quelques rares exemplaires. Les souverains de la XXI^e dynastie, Psousennès et Amonémopé, ne disposaient chacun que d'un grand vase d'albâtre, dont les formes anciennes et les inscriptions mutilées démontrent qu'ils avaient été réutilisés.

On retrouva dans la sépulture de Takelot II une œuvre caractéristique de la XXII^e dynastie. C'est une grande jarre ovoïde à fond pointu ornée de deux petites oreilles et sculptée dans une pierre translucide, délicatement rubannée d'or, que l'on dénomme improprement albâtre égyptien. Les cartouches gravés sur la panse donnent le nom d'un prédécesseur du défunt, le pharaon Osorkon I^{er}. C'est le seul exemplaire découvert à Tanis d'un élément essentiel du mobilier funéraire dont le hasard des fouilles et les aléas des pillages n'ont pas permis de mesurer l'importance.

Des vases analogues, provenant probablement des sépultures violées de rois tanites de la XXII^e dynastie, connurent une étrange destinée, reflet des troubles qui agitèrent l'Égypte du I^{er} millénaire. Certains furent transportés dans l'empire assyrien, où les archéologues en découvrirent dans les ruines d'un palais. Un autre, à peine deux cents ans après la mort de son propriétaire, fut réutilisé comme urne funéraire dans un tombeau de la péninsule ibérique, près de Grenade ; un exemplaire analogue, aujourd'hui conservé au Musée du Louvre, fut retrouvé à Rome, près du théâtre de Marcellus : on l'avait agrémenté d'un couvercle, d'oreilles en volute et

d'une dédicace au nom de Claudius Pulcher, qui vivait au I^{er} siècle avant J.-C. A l'origine, il est probable que de telles jarres contenaient du vin provenant des oasis égyptiennes, comme le suggère une inscription gravée sur l'une d'entre elles et qui fait allusion « au vin qui inonde ta tombe de joie, de façon à ce que tu t'enivres jour et nuit ». Rappel des plaisirs terrestres dans un pays où les vignobles produisaient des vins réputés, mais aussi allusion à cette ivresse mystique à laquelle présidait Hathor, déesse de la musique et protectrice des morts.

Les vases canopes

Les seuls récipients de pierre découverts en grand nombre dans les tombes tanites sont les vases dit « canopes », directement liés à la pratique de l'embaumement. Cette dénomination adoptée par les spécialistes résulte d'une confusion avec l'image d'Osiris, vénérée à l'époque tardive dans le port de Canope, et dont la silhouette rappelle celle de certains vases funéraires munis d'une tête pour couvercle. Dès l'époque des pyramides, les Egyptiens avaient coutume de conserver les viscères extraits de la momie dans des réceptacles prévus à cet effet et déposés dans le caveau. C'est ainsi que les archéologues pénétrant dans la cachette inviolée d'Hétephérès, mère de Chéops, y découvrirent un coffret d'albâtre muni de quatre compartiments où les restes de la souveraine baignaient dans une solution de natron préparée il y a plus de 4500 ans. Par la suite, les vases canopes continuèrent à aller par séries de quatre, chacun d'entre eux étant affecté à l'un des principaux viscères : le foie, les poumons, la rate et l'estomac, les intestins. Les organes étaient mis sous la double protection de quatre déesses – Isis, Nephtys, Neith et Selkit – et de quatre génies, les fils d'Horus, dont les traits sont souvent reproduits par les bouchons : Amsit à tête humaine, Hapi à tête de singe, Douamoutef à tête de chien et Québéhsénouf à tête de faucon.

C'est l'effigie de ces divinités qui orne la série de canopes retrouvés dans la tombe de Psousennès. L'ensemble, de facture assez grossière, est sculpté dans de l'albâtre. Mais les couvercles sont revêtus de placages d'or et de couleur lapis qui confèrent une illusoire impression de luxe. Au front de chaque génie se dresse un uraeus royal en bronze doré. La panse porte les inscriptions d'usage garantissant au défunt la protection des divinités :

« Paroles dites : Ô déesse Nephtys, puisses-tu assurer la protection sur le génie Hapi qui est là auprès de l'Osiris-roi Aâkheperré Sotepenamon, le fils du soleil Psousennès aimé d'Amon, justifié auprès du dieu Osiris », peut-on lire sur le vase dédié au génie Hapi à qui était traditionnellement confiée la sauvegarde des poumons retirés de la momie.

Comme à la XVIII^e dynastie, les canopes appartenant à Oundebaounded possèdent des bouchons en forme de tête humaine ; peut-être faut-il y voir un portrait idéalisé du défunt, à moins que les récipients, comme beaucoup d'autres objets de pierre, ne proviennent d'une tombe plus ancienne. C'est à coup sûr le cas de nombreux canopes déposés dans l'antichambre de Psousennès, près des sarcophages qui y furent mis à l'abri.

Dans ce lot hétéroclite, rassemblé à la hâte, sans qu'on ait même pris soin d'effacer le nom des premiers propriétaires, la série appartenant à Chéchonq II prend une importance toute particulière. Elle s'inspire d'une tradition dont la tombe de Toutankhamon livra des exemplaires prestigieux. Les viscères du souverain étaient enfermés dans quatre minuscules momies d'argent, que les archéologues découvrirent à l'intérieur de quatre vases d'albâtre dépourvus de couvercles comme d'inscriptions. Ce sont de véritables sarcophages miniatures, hauts de 25 cm et composés de deux moitiés emboîtées que maintenait un système d'anneaux et de broches. La partie supérieure figure le pharaon, moulé dans un suaire, les mains sur la poitrine et portant les attributs royaux. Sur chacun d'eux on peut lire le nom du souverain accompagné de celui d'un des fils d'Horus (Pl. 91).

A cet ensemble exceptionnel par l'habileté de sa facture et l'usage du métal précieux, on peut cependant préférer celui du prince Hornakht qui ne le cède en rien sur le plan esthétique. Les vases étaient contenus dans un petit coffre de grès au couvercle bombé, que les voleurs ne manquèrent pas de retirer. Leur déception dut être grande : point de cercueils de métal précieux, mais des canopes de calcaire dont les bouchons sont sculptés dans le meilleur style de la XIX^e dynastie. On y reconnaît le visage des quatre fils d'Horus, dont le modelé délicat est encore souligné par d'abondants restes de couleur bleue, noire et rouge (Pl. 89).

101 Le cylindre de lapis-lazuli qui orne ce bracelet d'or avait été gravé plus de mille cinq cents ans avant le règne de Chéchonq II. Il provient de Mésopotamie et porte l'image du héros Gilgamesh maîtrisant les animaux.



102 Tout en symbolisant la renaissance solaire, le décor de ce pectoral de Chéchonq II évoque, sous forme de rébus, le nom de son ancêtre Chéchonq I^{er}. L'élégance des lignes, la simplicité raffinée de la frise de lotus sont soulignées par l'harmonie bleu-vert des incrustations de lapis et de pâtes colorées.



103 Cette bague d'or à chaton de lapis séduit par le dépouillement de ses lignes et la richesse de ses matériaux. Le bijou, dont l'anneau est terminé par des ombelles de papyrus, évoque de façon très proche deux bracelets également découverts sur la momie de Chéchonq II (planche 100).



Les statuettes funéraires

De toutes les tombes royales, celles de Tanis ont sans conteste livré le nombre le plus important de ces figurines funéraires que les spécialistes, conservant les termes égyptiens, dénomment « chaouabtis » ou « ouchebtis ». Mais on a pu écrire à leur propos que leurs qualités artistiques apparaissaient « inversement proportionnelles au nombre élevé des figurines » (voir planches 40-41).

Certes, la comparaison était difficile à soutenir avec les exemplaires de la période précédente, car les chaouabtis du Nouvel Empire s'étaient peu à peu détachés du modèle primitif. Des premières figurines, représentant le défunt enveloppé dans un suaire, et déposées en très petit nombre dans les

caveaux du Moyen Empire, on était passé à d'innombrables escouades de statuettes qui étaient autant d'œuvres d'art. Sculptées dans les matières les plus précieuses, l'ébène, l'albâtre, la faïence, enrichies de placages et d'incrustations de métal, rehaussées de touches de couleur ou modelées dans des faïences aux teintes vives, certaines d'entre elles rivalisaient avec les statues véritables. Elles en avaient d'ailleurs emprunté l'apparence, adoptant les perruques bouclées et les tuniques plissées à larges manches que portaient les membres de la haute société. Elles restaient cependant reconnaissables grâce aux inscriptions qui progressivement les avaient envahies, tel ce fameux chapitre VI du Livre des Morts précisant leur fonction :

« Ô ce chaouabti, si Untel est dénombré pour travailler comme un homme à sa tâche, pour cultiver les champs, pour irriguer les berges, pour transporter le sable de l'est vers l'ouest, me voici diras-tu ! »

C'étaient donc là des statuettes magiques, de petits serviteurs destinés à remplacer le défunt pour accomplir les tâches pénibles dans l'autre monde. Peu à peu, on imagina de les organiser en escouades dirigées par des contremaîtres reconnaissables à leur grand pagne, à leur fouet et à leur gourdin ! Pour accroître le rendement des statuettes corvéables, les sculpteurs égyptiens mirent à leur disposition des modèles réduits d'outils agricoles : pioche, sac à grains, seau, palanche, moule à briques, qui étaient déposés près d'eux dans la tombe... Peut-être, parmi les 417 statuettes funéraires découvertes dans le tombeau de Toutankhamon, y avait-il déjà cette distinction des tâches énoncées dans un papyrus du British Museum attestant la commande et le paiement d'une de ces troupes de figurines magiques : « 365 esclaves masculins et féminins (soit un pour chaque jour de l'année) ainsi que 36 chefs destinés à les encadrer... »

Le nombre des serviteurs mis à la disposition des rois tanites semble avoir été encore bien plus important. Nous savons, d'après les mentions laconiques du fouilleur, que le seul vestibule de Psousennès contenait plus de 1 550 figurines appartenant aux différents hôtes de l'édifice. Et l'on a pu calculer que Psousennès lui-même possédait plus de mille chaouabtis, record absolu pour tous les souverains d'Égypte. Hélas, leur qualité plastique n'a rien de comparable avec les chefs-d'œuvre des dynasties précédentes. Reflet de l'appauvrissement général, mais aussi évolution des

croyances funéraires : de substituts du mort, les chaouabtis sont devenus de véritables serviteurs, que le défunt a payés pour qu'ils travaillent pour lui. Désormais, on ne les confectionnera plus en riches matériaux, mais toujours en faïence ou en terre cuite, à l'exception de quelques exemplaires de bronze.

Certains ateliers de la XXI^e dynastie, comme ceux de la région thébaine, surent compenser la lourdeur des formes et la monotonie des productions en série par la magie de la couleur : un bleu lumineux qui caractérise la faïence dite « Deir el Bahari ». Il n'en alla pas de même pour les figurines de Tanis ! La plupart sont en faïence verdâtre, grossièrement modelée, et bien souvent l'inscription est réduite au seul nom du propriétaire. On notera cependant la présence d'un nombre important de statuettes féminines, rare attestation de ces servantes que mentionne la quittance du British Museum. Sur cet ensemble d'une médiocrité affligeante se détachent quelques contremaîtres en faïence et une petite série de bronzes au nom d'Oundebaounded, dont la facture peut être comparée à celle des pendentifs du trésor de Tanis.

Les mille figurines découvertes dans la tombe d'Osorkon II attestent que, sous la domination libyenne, l'art de la faïence connut une sensible renaissance. Dans les deux séries – très différentes – de corvéables mis à la disposition du roi, on notera par exemple un essai d'individualisation, particulièrement remarquable, sur le visage expressif des serviteurs coiffés de la perruque bouclée des vivants. Cette tendance naturaliste se traduit également dans l'interprétation du personnage du contremaître : pour la première fois dans l'art égyptien, celui-ci perd son attitude figée ; on le figure dans l'attitude de la marche, faisant claquer haut son fouet !

Changement de conception

Faute d'éléments de comparaison, il serait vain de dégager l'originalité du riche matériel découvert dans les tombes royales de Tanis. Or que savons-nous des trésors qui accompagnèrent dans l'au-delà les autres souverains d'Égypte ? Hormis la tombe de Toutankhamon, que plus de trois cent cinquante ans séparent de Psousennès, aucune tombe royale ne nous est parvenue intacte. Encore oublie-t-on trop souvent que la sépulture du jeune pharaon fut violée peu après les funérailles, puis précipitamment refermée.

Nul doute que les pillards avaient fait main basse sur des objets de prix, peut-être précisément les vases d'or et d'argent qui manquent étrangement dans le trousseau funèbre.

Malgré la richesse de son mobilier, le caveau d'Hétephérès, mère de Chéops, ne saurait valablement être comparé avec celui de Psousennès ou de Chéchonq II : plus d'un millénaire et demi s'était écoulé. Les plus proches par le temps sont les dernières parures des souverains éthiopiens qui régnèrent près d'un siècle sur l'Égypte à partir de 750 avant notre ère. A Nurri et Kurru, dans le lointain Soudan, les sépultures de Piankhi et de ses épouses, celle de son successeur Aspalta ont livré des bijoux, de la vaisselle précieuse, un masque d'argent, un autel-piédestal en bronze qui sont un pâle écho des trésors de Tanis. Maigre butin, qu'il faut donc compléter pour avoir une image de ce que furent les tombes royales du Nouvel Empire et de la Basse Époque. Dans les hypogées dévastés de la montagne thébaine, il ne demeure plus que les lourds sarcophages de pierre et quelques rares objets échappés au pillage : ici un char royal et tout un armement, là des fragments de statue, des vases, des chaouabtis splendides...

Les hasards de l'histoire, les aléas des fouilles, parfois même la construction d'une voie ferrée ou les suites d'un orage nous ont restitué quelques pièces prestigieuses qui aident à replacer les trésors de Tanis dans l'histoire de l'orfèvrerie égyptienne ; les vases et les sandales d'or des épouses de Thoutmôsis III, les bijoux et le masque du fils aîné de Ramsès II, la vaisselle précieuse de Zagazig, les parures de la reine Kama sont autant de témoins nous faisant découvrir que les artistes de la III^e période intermédiaire s'étaient largement inspirés des modèles du Nouvel Empire. A Tanis, bien peu de formes et de décors nouveaux certes, mais souvent une élégance dépouillée, une sobre harmonie qui caractérisent l'orfèvrerie de l'époque.

104 Détail d'un pectoral mesurant 7,8 cm de large, trouvé dans la tombe de Chéchonq II. Cette superbe pièce d'orfèvrerie est un héritage : elle avait appartenu au futur Chéchonq I^{er} à l'époque où il n'était encore que le grand chef des Méchoueche, ainsi que l'indique l'inscription hiéroglyphique. Ce pectoral représente la barque solaire voguant sur les eaux primordiales, sous la voûte étoilée. Le navire porte le disque solaire en lapis-lazuli, gravé à l'image d'Amon-Ré, que protègent les déesses Isis et Nephtys.



Faute de mobilier royal, c'est celui conservé dans de nombreuses tombes privées qui peut servir d'élément de comparaison. Les tombeaux de la XVIII^e dynastie ont livré un abondant matériel, où l'on retrouve la plupart des objets de Toutankhamon, interprétés, bien sûr, d'une façon moins luxueuse. Les notables de Deir el Medineh comme les beaux-parents d'Aménophis III s'étaient plu à emporter dans l'au-delà, aux côtés des parures et des pièces purement funéraires, d'extraordinaires témoins de la vie terrestre qui aidaient le défunt à reconstituer son univers quotidien. Selon une coutume datant des premières dynasties, on avait déposé près du mort sa chaise à porteurs ou son char, son lit, ses tables et ses fauteuils, une garde-robe complète, des instruments de musique ou bien un jeu de dames, des rasoirs et des fards, de la vaisselle, une batterie de cuisine, du pain, parfois même du vin millésimé ou un pigeon rôti !

Rien de tout cela dans les tombes de Tanis : les sarcophages, les canopes, les vases liturgiques, quelques coupes d'or ou d'argent et une multitude de chaouabtis constituent l'essentiel du mobilier. Cette sélection est-elle due à l'exiguïté de la tombe, aux rigueurs climatiques du Delta ? On pourrait le supposer si, à la même époque, d'autres sépultures ne manifestaient pas un changement analogue. A Thèbes, les tombes familiales des rois-prêtres de la XXI^e dynastie, à Memphis celle du prince Chéchonq, fils d'Osorkon II, ne contenaient pas non plus d'objets de la vie quotidienne. C'est donc plutôt une transformation des conceptions funéraires que reflète le mobilier des tombes, transformation dont les prémices sont déjà sensibles sous les Ramsès, au moment où, sans disparaître complètement du décor des chapelles privées, les joyeuses scènes empruntées à la vie terrestre cèdent la place à de sévères cortèges de divinités. Cette montée de la religiosité, cette transformation du mobilier des tombes ne sont que des aspects partiels du changement des mentalités dans l'Égypte de la III^e période intermédiaire. Seront-ils éphémères ? Il n'en est rien. Même aux temps de la renaissance saïte, vers 550 avant J.-C., les grands dignitaires enterrés à Saqqarah se borneront à emporter dans leur sépulture un matériel encore plus réduit que celui des rois de Tanis.

C'est pourquoi, en dehors de leur extraordinaire importance historique et artistique, les trésors de Tanis sont particulièrement significatifs pour l'évolution de la pensée égyptienne. Si les formes des objets sont héritées du Nouvel Empire, les conceptions qu'ils reflètent appartiennent déjà à la Basse Époque.

X. Matières et techniques

De l'architecture du tombeau au moindre élément de la parure funèbre, tout était conçu pour aider le défunt à renaître. Un tel souci se manifeste jusque dans le choix des matières premières, sélectionnées pour leurs qualités physiques, leur beauté et leur rareté, mais aussi pour leur efficacité magique.

Les rituels funéraires tardifs illustrent d'une façon saisissante cet aspect de la pensée égyptienne. Le lecteur y trouve des invocations lyriques appelant la nature tout entière à venir secourir le mort ; certaines s'adressent au monde végétal, énumérant diverses essences de bois, genévrier, pin, sycomore... « Ô genévrier, chair du grand dieu ! Ô genévrier, viens dans l'empire des morts, viens parfum de Pount ! Viens senteur divine !... » Langage poétique et imagé propre aux Egyptiens, mais aussi prescription véritable... Tous ces bois précieux ou odoriférants devaient intervenir dans la fabrication des sarcophages qui protègent la momie et dans celle des onguents nécessaires à l'embaumement. Comme les végétaux, les métaux et les pierres nobles avaient leur rôle à jouer dans la résurrection du défunt. « Pour toi viennent l'or et l'argent, le lapis-lazuli ainsi que la turquoise ! La pierre « tchéhen » vient pour faire resplendir ton visage, la cornaline pour entourer la marche ! Les pierres précieuses viennent pour toi, elles roulent à flot pour toi depuis l'intérieur des montagnes, se faisant protectrices... », peut-on lire dans le Rituel de l'embaumement.

D'autres mentions plus explicites permettent de saisir la signification qui leur était attribuée, leur pouvoir d'évocation poétique, le rôle symbolique et magique qu'ils jouaient. Les Egyptiens considéraient végétaux et minéraux comme une émanation des dieux, dont ils constituaient le corps aux origines du monde : les mythes anciens ne décrivaient-ils pas les divinités comme des êtres aux os d'argent, aux chairs d'or, à la chevelure de lapis-lazuli ? On comprend alors que, parallèlement au répertoire des formes et des décors choisis pour le mobilier funéraire, les matériaux tissaient autour du mort un réseau symbolique, tour à tour agressif, protecteur ou régénérant.

De multiples inscriptions, en particulier celles qui font allusion à la fondation des temples, attestent que le choix des matériaux de construction

était aussi guidé par des réflexions religieuses. Cependant, dans la nécropole de Tanis, il n'est guère possible de retrouver leur symbolique. Bornons-nous à constater que, comme à l'époque des pyramides, plusieurs caveaux royaux étaient parés de granit d'Assouan. Pour abriter le sarcophage, l'architecte avait préféré cette roche pesante et difficile à travailler au calcaire fin dont était bâti le reste des sépultures. Signe des temps, les souverains de Tanis n'avaient plus les moyens de lancer des flottilles de bateaux vers la première cataracte, o'dès les premières dynasties les pharaons s'approvisionnaient en granit rose. Ils avaient donc remployé, pour édifier leur dernière demeure, des blocs et des statues sculptés pour les Ramsès. Il en allait de même pour les dalles de calcaire et les lourds cercueils de pierre, dont certains portent encore le nom de leur ancien propriétaire.

105-106 C'est à l'époque des pharaons de Tanis que se multiplient les « chaouabtis », statuettes funéraires destinées à accomplir pour le défunt les travaux pénibles exigés dans l'au-delà. Ils sont fabriqués en série et en général grossièrement modelés. Mais certains ateliers de la région thébaine surent compenser la monotonie et la lourdeur des formes par ce bleu lumineux qui caractérise la faïence dite de « Deir el Bahari » (hauteur maximum : 17 cm).



Les métaux des parures

Fondus et refondus, les métaux utilisés pour le matériel funéraire ne gardaient pas toujours la trace de leur origine. Comme dans toute tombe

royale, l'or venait au premier rang. Métal inaltérable, brillant comme le soleil, il était gage d'éternité. Parés d'un masque d'or et de doigts, les pharaons défunts illuminaient le caveau d'un éclat radieux, tels les dieux aux chairs d'or de la légende.

Ce métal avait également une grande valeur marchande et les plus hautes récompenses étaient faites d'objets d'or. On peut juger de la faveur dont jouissait le général Oundebaounded en admirant les splendides pièces d'orfèvrerie entourant sa momie. Des dédicaces de son roi, Psousennès, figurent sur la plupart d'entre elles.

L'or était très abondant en Egypte et les bijoutiers l'utilisaient sans parcimonie. Les minutes d'un procès qui eut lieu vers 1100 avant J.-C., peu après le pillage de la Vallée des Rois, ressuscite des splendeurs à jamais évanouies. L'un des accusés y avoue qu'il a récolté 160 « deben » d'or dans la sépulture du roi Sobekemsaf, c'est-à-dire plus de 14 kg ! Songeons aussi que l'un des colliers de Psousennès ne pesait pas moins de 8 kg. C'est précisément avec l'image d'un collier que les Egyptiens écrivaient le nom de l'or, « noub ». Le précieux métal, ramassé dès l'époque prédynastique sous forme de pépites dans les sables et les graviers alluviaux, fut par la suite extrait des veines de quartz aurifères. Les principaux gisements se trouvaient dans les déserts montagneux du sud et du sud-est de l'Egypte, où les pharaons devaient faire creuser des puits pour combattre la sécheresse meurtrière.

Une carte, dressée au temps des Ramsès, donne le plan de mines situées au Ouadi Hammamat, à l'est de la ville de Coptos. Dans cette région, où les filons sont encore exploités de nos jours, on peut visiter les galeries creusées à l'époque pharaonique : leur étroitesse est stupéfiante ! Etre envoyé aux mines d'or était un châtiment terrible, et le Grec Agatharchide a laissé un récit hallucinant des conditions de vie des ouvriers sous les Ptolémées. Le gros de la main-d'œuvre était fourni par les criminels et les prisonniers de guerre. Une fois le minerai broyé et lavé dans des bassins sous la garde de soldats, on transportait la poudre d'or dans de petits sacs de cuir rouge, ou bien on fondait le métal en briquettes et en anneaux. C'est sous cette forme qu'arrivaient les tributs d'or versés par la Nubie, ou par la légendaire « terre du dieu » que l'on situe actuellement sur les côtes de Somalie. Les pharaons du Nouvel Empire prélevaient également de grandes quantités d'or chez leurs vassaux asiatiques, mais celui-ci, bien qu'estimé

au poids, se présentait surtout sous forme d'objets manufacturés : vases, coupes, bijoux...

En Egypte, l'exploitation de l'or était monopole royal, et, à partir du règne d'Aménophis III (vers 1403-1365 avant J.-C.), les régions aurifères de Haute Egypte et de Nubie passèrent sous la souveraineté d'Amon, le dieu de Thèbes. L'extraction et le traitement du minerai étaient bien organisés, mettant à l'œuvre de nombreuses corporations : « grands du djebel de l'or », scribes-comptables de l'or, soldats, mineurs, laveurs d'or, fondeurs, orfèvres...

Le minerai d'or égyptien n'était pas pur et contenait souvent de l'argent. Quand la proportion de ce dernier dépasse un cinquième de la quantité de métal, l'alliage prend une couleur plus pâle et se nomme électrum. Celui-ci existait à l'état naturel dans les déserts orientaux. Les Egyptiens lui donnaient un nom particulier, « djam », et le considérait comme un métal différent. Il semble cependant qu'à partir du Nouvel Empire le secret de la fabrication de l'électrum ait été découvert. Les analyses de bijoux de la XVIII^e dynastie témoignent que dès cette époque on savait également raffiner l'or, sans doute par le procédé de la coupellation, pour en éliminer les impuretés. Les orfèvres avaient aussi appris à l'allier au cuivre pour lui conférer une rare patine rose ; était-ce également pour en abaisser le titre ? C'est ce que suggèrent certaines lettres des rois de Babylone, souverains méfiants qui n'hésitaient pas à fondre l'or égyptien et à en tester la pureté !

Vaisselles fastueuses, masques d'or, bijoux splendides, l'ensemble éblouissant découvert à Tanis nous fait oublier qu'aucune de ces tombes intactes ne recelait autant d'or que celle d'un jeune roi nommé Toutankhamon... La situation politique l'explique aisément. Dès la XXI^e dynastie, certaines sources, comme les tributs des Etats vassaux, s'étaient taries, d'autres étaient difficilement accessibles, bien que les pharaons proclament encore leur souveraineté nominale sur la Nubie. Les textes de l'époque sont peu éloquents à ce sujet et l'on en est réduit à des conjectures. Sans nul doute, la nouvelle dynastie avait indirectement bénéficié des pillages de tombes qui sévirent sous les derniers Ramsès ; elle avait aussi probablement hérité des trésors accumulés dans la capitale toute proche de Pi-Ramsès-Qantir dont les poètes vantaient les palais et les temples. Dans les tombes de Tanis, la présence d'objets liturgiques portant le nom de rois anciens a été souvent interprétée comme la volonté de se rattacher à de prestigieux ancêtres. On peut y voir, plus prosaïquement, le fruit de rapines

attestées par les grands procès et les réenterrements de l'an mille. De ces ultimes parures, arrachées à l'obscurité des sépultures royales, beaucoup furent sans doute fondues, et leur origine criminelle à jamais effacée.

Mais, toujours dans la nécropole de Tanis, d'autres bijoux, d'autres vases portent la dédicace de hauts personnages thébains, comme le grand prêtre d'Amon Pinedjem, et montrent que l'or d'Amon continuait à parvenir dans la Thèbes du Nord. Il n'est donc nul besoin de suggérer, comme on l'a fait parfois, que le sac de Jérusalem par Chéchonq I^{er} pourrait avoir quelque rapport avec la magnificence des tombes de Tanis. Les richesses de Psousennès et d'Amonémopé, largement antérieures à cet événement, suffiraient d'ailleurs à le démontrer.

Aux côtés de l'or, l'argent venait en second pour la fabrication des bijoux et de la vaisselle précieuse. Les Egyptiens n'utilisaient pas le platine, le palladium, ni les autres métaux « modernes ». Ils appelaient l'argent « hedj » et le considéraient semble-t-il comme une variété d'or. Relativement rare en Egypte, on le trouvait naturellement allié à l'or dans de telles proportions qu'il lui donnait sa couleur blanc nacré. Jusqu'au Moyen Empire (vers 2060-1785), il était plus prisé que l'or, et l'analyse récente des coupes du trésor de Tôd, la plus importante découverte d'argenterie jamais faite en Egypte, laisse supposer qu'à cette époque le métal provenait du monde grec : mines du Laurion et des Cyclades. Ce n'est qu'à partir du milieu du II^e millénaire avant J.-C. que les textes hiéroglyphiques mentionnent la provenance de l'argent : la Libye et surtout les pays du Proche-Orient où les pharaons bâtissent alors un empire. Dans ces contrées, où la métallurgie était plus avancée, on savait depuis longtemps traiter les minerais de plomb argentifère. Cependant, des recherches récentes suggèrent également qu'une grande partie de l'argent égyptien provenait des mêmes mines que l'or. Faute d'analyses scientifiques, il est bien difficile de préciser l'origine de l'argent de Tanis. La situation politique laisse toutefois supposer qu'il faisait l'objet d'échanges commerciaux, sans doute avec les Phéniciens, dont l'expansion maritime commençait. Le métal venait-il déjà du royaume espagnol de Tartessos ? On ne peut l'assurer ; en désaccord avec les témoignages de l'antiquité classique, les données archéologiques montrent pour le moment que les véritables colonies phéniciennes établies le long de la côte orientale de l'Andalousie ne sont pas antérieures à 750 avant J.-C.

107 Sous le socle d'or de la triade d'Osorkon II, une inscription ciselée énumère les bienfaits accordés au roi par le dieu Osiris.



108-109 Ces détails permettent d'admirer le délicat profil de la déesse Isis qui évoque celui des souveraines ramessides. Comme sur la statuette d'Horus, les incrustations de lapis-lazuli qui figuraient la chevelure ont disparu. A l'arrière de la couronne du dieu, on distingue l'un des anneaux qui permettaient de fixer la triade. Bien que celle-ci soit habituellement considérée comme un pendentif, les proportions exceptionnellement importantes de son socle n'interdisent pas d'y voir un emblème ornant une barque sacrée.



108



109

110 Cette pièce magnifique, haute de 9 cm, ne provient pas des sépultures de Tanis, mais fut achetée dans le commerce à la fin du siècle dernier et figure au Musée du Louvre, Paris. Elle porte le nom du pharaon Osorkon II, dont il faut peut-être reconnaître l'image sous les traits d'Osiris, prêt à renaître au sommet d'un pilier de lapis-lazuli. De part et d'autre, Horus à tête de faucon et la déesse Isis étendent leurs mains protectrices. L'équilibre de la composition et l'élégance des statuettes d'or massif placent cette triade parmi les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie égyptienne.



110

Du fait de leur faible résistance à la corrosion, la plupart des objets égyptiens d'argent ont disparu, et il est heureusement surprenant que les

sépultures de Tanis, creusées dans le sol humide du Delta, aient conservé la plus extraordinaire collection de pièces d'argenterie égyptienne. Les œuvres majeures sont bien évidemment les grands sarcophages de Psousennès et de Chéchonq II, qui n'ont pas d'équivalent pour toute l'époque pharaonique. Si l'on y ajoute la vaisselle précieuse et les sarcophages à canopes de Chéchonq II, l'importance du mobilier d'argent est tout à fait exceptionnelle. On peut même s'interroger sur cette prédilection pour un métal qui n'était guère représenté dans la tombe de Toutankhamon. Sans doute faut-il y voir le reflet d'une relative pénurie d'or.

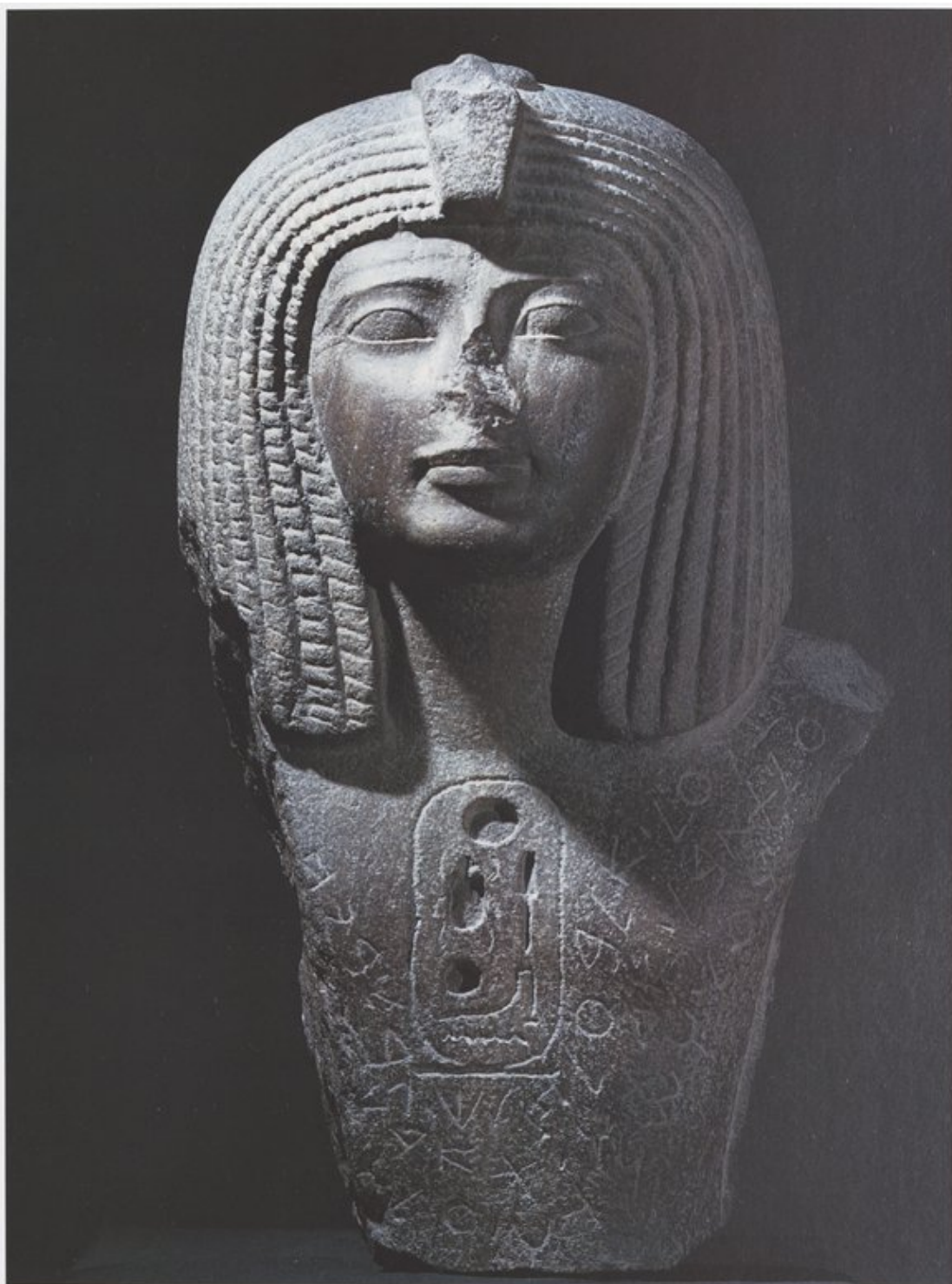
L'art du bronze, qui fut à son apogée sous la III^e période intermédiaire, est bien mal représenté dans la nécropole de Tanis. A une époque où les artistes créent une statuaire raffinée, qu'illustrent des chefs-d'œuvre comme la Karomâmâ du Louvre, on est surpris de ne pas en trouver quelque écho dans les sépultures royales. Il est vrai que ces pièces étaient plus volontiers destinées aux temples qu'aux tombeaux : les quelques statues officielles qui nous sont parvenues, les petites effigies de rois exécutant les rites quotidiens et les nombreux ex-voto de bronze proviennent généralement de sanctuaires. L'extrême fragilité du métal qui résiste mal à la corrosion explique également sa rareté dans les tombes.

En l'absence d'analyse chimique, il est difficile de distinguer les objets de cuivre de ceux faits d'un alliage de cuivre et d'étain. Peut-être, comme on l'a découvert pour la tombe de Toutankhamon, le cuivre l'emportait-il encore à Tanis sur le bronze, ce dernier n'étant utilisé que pour certaines catégories exigeant une plus grande dureté, les armes par exemple. Le cuivre, que les Egyptiens trouvaient en abondance au Sinaï et dans les déserts orientaux, puis importèrent de Syrie et de Chypre, fut utilisé pendant toute l'époque pharaonique. Sa métallurgie est attestée dès l'époque préhistorique et, au début du IV^e millénaire, les tombeaux des premiers pharaons ont livré d'étonnantes séries d'objets façonnés dans ce métal : vaisselle, armes, outils... Un peu plus tard, à l'époque des pyramides, les textes prêtent parfois aux étoiles le scintillement du cuivre, qui constitue aussi les os du roi défunt. Ce n'est qu'au Moyen Empire, vers 1900 avant J.-C., que l'Egypte apprit à l'allier à l'étain et entra dans l'âge du bronze. En ce domaine, comme dans beaucoup d'autres secteurs de la métallurgie, elle avait été largement devancée par ses voisins du Proche-Orient.

En dehors de la collection d'armes, dagues, épées, lances et flèches, déposées près des momies, les métaux cuivreux ne sont

qu'occasionnellement utilisés à Tanis pour la confection du mobilier funéraire. Ils entrent dans la fabrication de certains éléments de sarcophage, comme les yeux, qui sont enchâssés dans des bagues métalliques, ou les tenons de barbe. Le miroir déposé près de la tête du petit prince Hornakht, le réchaud portant les cartouches de Ramsès II et retrouvé dans la tombe de Psousennès, quelques séries d'ouchebtis sont autant de témoins peu éloquents de l'art des bronziers de l'époque. Seule la sépulture d'Amonémopé, qui contient un ensemble de vases en métal cuivreux, semble faire exception. Il ne faut pas y voir le signe d'une prédilection particulière, mais plutôt celle d'une relative pauvreté de son matériel funéraire. On doit aussi se souvenir qu'au moment des funérailles royales, l'éclat de cette vaisselle rivalisait sans peine avec celle de ses prédécesseurs, exécutée dans des métaux plus nobles.

111 Haute de 60 cm, cette splendide statue de grès figurant le pharaon Osorkon I^{er} a été découverte à Byblos au Liban. Elle révèle les liens étroits qui unissaient ce pays à l’Egypte au début du I^{er} millénaire avant J.-C. et porte une dédicace du roi de Byblos inscrite en écriture phénicienne alphabétique. Cette pièce figure au Musée du Louvre, Paris.



Les pierres de couleur

Les parures funéraires des pharaons alliaient au miroitement des métaux précieux les couleurs éclatantes de pierres sélectionnées pour leur teinte et leur poli, mais aussi pour leurs vertus bénéfiques. Les pierres rouges passaient pour protéger des agressions maléfiques, les pierres vertes et bleues qui prédominent à Tanis aidaient le défunt dans sa marche vers la résurrection.

Ce n'est ni leur rareté ni leur pouvoir de réfraction qui déterminaient le choix du joaillier. Les Egyptiens ignoraient les gemmes qui scintillent à nos devantures, diamant, rubis, saphir, émeraude... Mais avec un goût et une virtuosité incomparables, ils savaient faire chanter les couleurs éclatantes de leurs pierres favorites : le rouge chaud de la cornaline, le bleu-vert de la turquoise et l'azur profond du lapis-lazuli.

Les deux premières abondaient en Egypte. La cornaline, « hereset », qui possédait les vertus vivifiantes du sang, était ramassée sans beaucoup d'effort dans les déserts orientaux. Dans certains textes, elle était synonyme de « colère » et son aspect redoutable repoussait l'agresseur. La turquoise, « méfékat », était extraite du Sinaï, où les pharaons lançaient des expéditions minières. Sa couleur lumineuse, évoquant la croissance des jeunes pousses au printemps, était synonyme de vitalité et de joie. Sa présence dans l'équipement funéraire conférait sans doute au mort la joie de la renaissance. C'était la pierre de la déesse Hathor, patronne du Sinaï. Une stèle gravée vers 1800 avant J.-C. par un chef des escouades de mineurs nous apprend qu'il y avait une saison pour aller la chercher, car sa couleur était altérée par la chaleur. Seul, le lapis-lazuli, « khésébedj », ne provenait pas d'Egypte. Dès l'époque prédynastique, il venait du lointain Afghanistan par l'intermédiaire des marchands de l'Euphrate. Il ne semble pas avoir été très rare dans cette région : un trésor du Moyen Empire retrouvé à Tôd comprend en effet plus de deux cents pièces de lapis-lazuli dont l'origine est assurée par quelques inscriptions cunéiformes. C'est une inscription analogue qui figure sur l'une des perles de lapis d'un collier de Psousennès, tandis que son lointain successeur, Chéchonq II, possédait un cylindre mésopotamien sculpté dans la même matière. Cette pierre, qui dans les mythes anciens constituait la barbe et la chevelure des dieux, possédait des vertus comparables à celles de la turquoise. Elle semble avoir été particulièrement appréciée par les souverains des XXI^e et XXII^e dynasties,

pour qui furent exécutés des colliers de plusieurs rangs de perles rondes, des éléments de bracelets, des chatons de bague et de nombreux pendentifs en lapis-lazuli.

D'autres pierres étaient également utilisées par les bijoutiers de l'ancienne Egypte : le jaspe rouge, « khénémet », dont la couleur flamboyante protégeait des ennemis, le feldspath vert, « néchémet » ou amazonite, dont la teinte évoquait la résurrection, la calcédoine striée, l'albâtre, l'obsidienne, le cristal de roche... Il faut y joindre le grenat du Sinaï et l'améthyste, très prisée au Moyen Empire, qui ne figure pas dans les bijoux de Tanis. Ceux-ci, de manière générale, témoignent d'une certaine prédilection pour les coloris froids, contrastant en cela avec le trésor de Toutankhamon.

Parfois le choix du matériau était dicté précisément par le rituel, et l'artisan, se conformant aux indications du Livre des Morts, devait par exemple sculpter l'amulette chevet dans de l'hématite ou le scarabée de cœur dans du jaspe vert « néméhef ». Mais la dureté ou la rareté de ces pierres l'entraînaient souvent à transgresser les prescriptions.

La relative difficulté à se procurer tous ces minéraux avait également poussé les Egyptiens à inventer des matières susceptibles de les remplacer. Dès l'époque prédynastique, on savait recouvrir d'un émail bleu ou vert les pierres tendres comme la stéatite. On avait également découvert le secret de la « faïence égyptienne », pâte de quartz pulvérisé recouverte d'une glaçure que des composés cuivreux coloraient en bleu ou en vert.

C'est sous cet aspect qu'elle fut le plus souvent utilisée. Peut-être faut-il y reconnaître la lumineuse « tchéhénet » que les textes placent aux côtés de la turquoise et du lapis-lazuli. Mais à partir du Nouvel Empire, on lui donnait les couleurs les plus variées. Elle se présentait comme une pâte qui pouvait être aisément modelée ou moulée pour obtenir des éléments divers : perles, chatons de bagues ou bagues complètes, figurines, éléments d'incrustation... Le « bleu égyptien », double silicate de chaux et de cuivre, était déjà connu à l'époque de Chéops. Son bleu profond en faisait un substitut très valable du lapis-lazuli. Le verre coloré ne fut utilisé de façon courante qu'à partir du Nouvel Empire. S'il se distingue par son brillant et l'intensité de ses couleurs, il imite le lapis-lazuli, la cornaline et le feldspath vert de manière si fidèle qu'il est souvent difficile de faire la différence à l'œil nu. Ce n'est pas le cas des incrustations en cristal de roche qui, posées sur des ciments teintés, prétendaient à la même époque se substituer aux

pierres de couleur. Toutes ces matières de remplacement avaient aux yeux des Egyptiens moins de valeur que les pierres véritables. Cependant, elle furent partiellement utilisées pour la fabrication de bijoux prestigieux, ceux de Toutankhamon comme ceux des rois de Tanis.

Artisans et métallurgistes

Nous savons peu de choses sur les artisans qui réalisèrent ces merveilles et, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, il faut nous référer aux témoignages du Nouvel Empire. Un ouvrage célèbre, qui enseigne aux écoliers égyptiens « la satire des métiers », décrit les activités des orfèvres sous un jour bien sombre : « Je n'ai jamais vu un orfèvre envoyé (pour une mission importante), mais j'ai vu le travailleur du métal près de son four. Ses doigts étaient craquelés et ridés comme la peau du crocodile et il puait plus que des œufs de poisson. » Il semble que le tableau ait été quelque peu noirci pour valoriser la profession de scribe, car nous connaissons des orfèvres qui étaient loin d'être dans la nécessité. Certes la profession était très hiérarchisée, et un abîme séparait les « chefs des orfèvres », hauts fonctionnaires assez riches pour se faire bâtir une tombe splendide à Saqqarah Nord, et le simple ouvrier qui manipulait creuset, soufflet et pincettes. Toutefois le sort des artisans, à en juger par les monuments qu'ils ont laissés, devait être relativement aisé. D'après les arbres généalogiques, il semble que le métier se transmettait de père en fils.

Les tâches étaient spécialisées, et aux côtés des orfèvres les textes énumèrent les lingotiers, qui fondaient le métal précieux, les « faiseurs d'or mince », qui le battaient, les lapidaires, qui taillaient les pierres de couleur, les « faïenciers », les fabricants de perles, les fabricants de colliers... Le dessin des bijoux, surtout s'ils étaient rituels, était parfois supervisé par de très hauts personnages, chefs sculpteurs ou grands prêtres. L'un des plus importants centres de la métallurgie se trouvait à Memphis, une des capitales où l'on vénérât Ptah, patron des artisans et des orfèvres, en compagnie de Sokar, dieu des fondeurs. Le travail du cuivre était une activité traditionnelle du Delta. La plupart de ces artisans étaient au service du roi, d'autres étaient employés dans les grands temples d'Egypte, tout spécialement celui d'Amon de Thèbes ; certains travaillaient également pour les particuliers.

Orfèvres, bronziers et lapidaires sont souvent représentés côte à côte et, s'ils ne partageaient pas le même atelier, devaient être voisins. Le décor de bien des tombes thébaines, celles du vizir Rekhmiré ou des orfèvres Nebamon et Ipouki, nous les montre au travail avec un outillage des plus rudimentaires, penchés sur un fourneau fait d'une poterie contenant des charbons ardents ; le soufflet jusqu'au Nouvel Empire consistait en un chalumeau, simple roseau muni de manchons d'argile et dans lequel soufflait l'ouvrier ; puis il fut remplacé par des outres de cuir équipées de tuyaux et actionnées au pied et à l'aide de lanières, comme on le fait aujourd'hui en Afrique. La poudre d'or et les lingots de formes diverses – anneaux, briquettes – étaient soigneusement pesés sur une balance à double plateau. Dans des creusets de terre, manipulés par des pinces, on fondait le métal, qui était ensuite versé dans des moules ou battu en feuille mince. On le martelait sur une surface plane avec des galets polis, des marteaux de calcaire ou de bronze. A la place de lime, différents abrasifs étaient utilisés : le grès, le quartzite, le sable effaçaient les inégalités et donnaient aux objets leur aspect étincelant. La scie n'était pas utilisée pour découper le métal, on lui préférait des ciselets à lame de cuivre et bronze, ou des silex tranchants. Les trous étaient percés dans le métal avec de grosses aiguilles.

Après avoir sélectionné les pierres, les lapidaires leur donnaient les dimensions désirées en les fractionnant et en les régularisant avec des abrasifs. Quelques représentations nous montrent l'opération suivante durant laquelle l'artisan perçait les perles au moyen d'un foret actionné par un archet. On ignore quelles étaient les techniques utilisées pour leur donner une forme régulière. Il est probable que les perles sphériques étaient longuement roulées entre deux plaques de roche abrasive comme le quartzite et que les perles cylindriques subissaient un sort analogue dans des rainures. Leur poli était ensuite parachevé par une friction avec une mixture à base de sable. Les procédés de fabrication des perles minuscules ou aux formes élaborées demeurent pour nous un secret et, connaissant l'outillage dont ils disposaient, on reste confondu devant la virtuosité des lapidaires égyptiens.

C'est avec des procédés aussi rudimentaires que les Egyptiens pratiquaient les techniques métallurgiques les plus diverses. Ils savaient comment abaisser le point de fusion d'un métal en l'alliant à un métal moins noble, et avaient mis au point plusieurs types de soudure qui leur permettaient d'assembler les pièces les plus délicates : soudure autogène, à

l'alliage et aux sels de cuivre, utilisant des substances aussi répandues que le natron et la malachite.

Dès le Moyen Empire, ils avaient appris de leur voisins orientaux les secrets du filigrane et de la granulation. Ces procédés décoratifs, pourtant fort en vogue chez les derniers Ramsès, sont curieusement absents des bijoux de Tanis : c'est à peine si l'on en trouve quelques exemples très frustes dans la tombe du petit prince Hornakht.

Rompus aux techniques de la métallurgie du bronze, les Egyptiens étaient passés maîtres dans l'art de la fonte à la cire perdue. Le procédé était coûteux lorsqu'il s'appliquait à des métaux précieux ; mais à Tanis comme ailleurs il fut occasionnellement adopté pour réaliser les cobras se dressant au front des rois et les lourds pendentifs à l'image de divinités, comme l'Isis d'Oundebaounded ou la triade d'Osorkon II.

112 Contemporain des trésors de Tanis, ce somptueux collier d'or ayant appartenu au roi-prêtre Pinedjem atteste la virtuosité des artistes thébains. On y retrouve les mêmes cascades de clochettes qui ornent les bijoux de Psousennès (planche 11). Il compte parmi les trésors pharaoniques du Musée du Louvre, Paris.



Depuis l'époque des pyramides, les artisans travaillaient la feuille de métal avec la plus grande habileté. Collée ou clouée sur un support moins noble, elle métarmorphosait les objets les plus simples. Le sarcophage de bois d'Amonémopé avec son visage et ses mains plaqués d'or en offre un saisissant exemple. C'est également à partir d'épaisses feuilles d'or ou d'argent que l'on créait des récipients aux formes pures en utilisant le procédé de la rétreinte : le métal était uniquement martelé et soumis à de multiples cuissons. C'est ainsi que furent fabriqués pour les pharaons de Tanis la plupart des vases liturgiques, les bassins et coupes à godrons. La même technique fut semble-t-il employée pour les somptueux masques d'or et les sarcophages d'argent.

Travail des orfèvres

Les perles, les pendentifs de colliers, tous les éléments simples utilisés en grand nombre étaient souvent emboutis dans des matrices de pierre, de bois ou de poterie. Plus minces, les feuilles d'or devenaient suffisamment malléables pour être travaillées avec des outils d'or ou même de bois. Alors l'artisan pouvait utiliser le procédé du repoussé et, posant son ouvrage sur un support élastique, il exécutait le décor dans le creux à l'aide d'une pointe mousse. Le précieux pectoral d'Amonémopé, où les figures enfoncées sur le revers de la feuille se détachent en relief sur l'endroit, en offre le plus parfait exemple.

Une technique très proche, celle de l'estampage, était réservée aux pièces fabriquées en série : images de divinités, symboles protecteurs comme l'œil oudjat ou le pilier djed qui étaient reproduits à de nombreux exemplaires. Dans ce cas, l'orfèvre imprimait le motif au revers de la feuille à l'aide d'une forme décorée, autant de fois qu'il était nécessaire. Les contours des objets étaient ensuite découpés à l'aide d'un instrument tranchant et les détails ciselés. Une scène du tombeau de Rekhmiré nous permet de savoir comment s'effectuait cette dernière étape du travail des orfèvres : dans un atelier où des artisans s'affairent à fabriquer une vaisselle précieuse étonnamment semblable à celle de Psousennès, un homme, penché sur la panse d'un grand vase, frappe un ciselet avec un galet. Sans doute est-il en train d'y tracer une inscription. A la différence de la gravure au burin, peu

utilisée par les Egyptiens avant la Basse Epoque, cette technique n'entraîne aucun prélèvement de métal.

C'est également dans des feuilles d'or qu'étaient découpés les fils utilisés pour confectionner les chaînes et les anneaux. Un tel procédé donnait des fils de section rectangulaire ou triangulaire, et l'on s'interroge encore sur la façon dont les Egyptiens transformaient ces fines lanières en fils cylindriques : étaient-ils régularisés par martelage, roulés entre deux blocs de pierre pour en éroder les angles ou bien calibrés en passant dans des perles percées de trous de plus en plus étroits ? Les contrepoids floraux des lourds colliers de Psousennès témoignent à eux seuls de la variété des chaînes égyptiennes : sur certains exemplaires les grappes de clochettes sont suspendues à des chaînes « colonnes » de section carrée, simples ou doubles, alors que d'autres sont composées d'anneaux triples simplement enfilés les uns aux autres. Au temps de Chéchonq II, les goûts et les techniques avaient changé ; les pendentifs du souverain étaient retenus autour du cou par un ruban d'or plat, d'une rare sobriété.

Des rubans analogues étaient employés par les orfèvres pour réaliser le délicat travail du cloisonné. Celui-ci consiste à souder sur une plaque de métal des cloisons qui épousent les contours et les détails du motif choisi. Chaque alvéole ainsi délimitée reçoit une pierre de couleur préalablement taillée en forme, puis fixée à l'aide d'un ciment. La surface de l'ensemble est ensuite soigneusement polie. Cette technique purement égyptienne, qui remontait à l'Ancien Empire, fut très appréciée durant toute l'époque pharaonique. Les colliers pectoraux de Psousennès, les bracelets à l'oudjat de Chéchonq II, le délicieux anneau à décor géométrique de Psousennès et de nombreux autres bijoux de Tanis nous laissent admirer ce procédé décoratif qui fait chatoyer la couleur des pierres juxtaposées en les rehaussant d'un liseré d'or.

Loin d'être prisonniers de matériaux lourds de symboles et de thèmes souvent fixés dès les premières dynasties, les orfèvres égyptiens surent pendant trois mille ans mettre leur art au service du pharaon défunt. Ainsi furent créées ces parures d'éternité, somptueux viatiques destinés à faciliter le passage dans le monde des morts et qui comptent parmi les plus grands chefs-d'œuvre. Les trésors accumulés dans les tombes royales de Tanis démontrent de façon éclatante qu'à l'aube du premier millénaire leur sens aigu de la couleur et de la symétrie, leur capacité de création, leur maîtrise des techniques les plus raffinées étaient toujours aussi éblouissants.

113 Peu de monuments nous ont conservé l'image de Siamon, qui régna à Tanis vers 978-959 avant J.-C. Sans doute peut-on retrouver ses traits sur le visage de ce sphinx marqué de son cartouche. Longue de 10 cm, la statuette de bronze, incrustée de fils d'or, révèle l'exceptionnelle perfection des bronziers de l'époque. Il s'agit également d'une pièce appartenant au Musée du Louvre, Paris.



114 Ces plaquettes d'or et de faïence conservées à Paris, au Musée du Louvre, proviennent du dépôt de fondation d'un temple de Tanis. Elles portent le cartouche de Siamon, qui a laissé une réputation de grand constructeur (longueur maximum : 4 cm).



Conclusion

La découverte la plus sensationnelle de Pierre Montet à Tanis est, comme on l'a constaté, l'ensemble funéraire du pharaon Psousennès I^{er}. Cependant ces cinq chambres groupées au sein d'une même construction ont connu une histoire complexe, faite d'ensevelissements et de déplacements de sépultures au fur et à mesure de l'arrivée de nouveaux défunts qui y sont déposés. C'est ce qui a valu à Montet de trouver au sein du même tombeau plusieurs momies de personnages dont la mort était intervenue à un siècle d'intervalle entre le premier et le dernier. C'est pourquoi il n'est pas inutile de reprendre, en conclusion, les diverses étapes de l'utilisation de ce tombeau royal.

En effet, la principale sépulture trouvée par Montet à Tanis a subi des transformations successives. D'abord créé pour le deuxième pharaon de la XXI^e dynastie, Psousennès I^{er}, et pour son épouse royale, Moutnedjemet, qui en occupèrent les deux chambres de granit, ce tombeau reçut bientôt les restes du premier commandant en chef de l'armée de Sa Majesté, nommé Ankhefenmout, fils royal enseveli dans une petite chambre au sud du massif situé entre le vestibule et le puits d'entrée, construction qui est le fruit d'un agrandissement du bâtiment et qui sera trouvée pillée.

Puis ce fut le chef des archers de Psousennès, nommé Oundebaounded, qui gisait dans la chambre voisine, où furent retrouvées ses parures dans une salle intacte ne comportant pas d'accès sur le vestibule. Ensuite le cercueil du pharaon Amonémopé, successeur de Psousennès I^{er}, qui avait par ailleurs occupé un tombeau aménagé pour lui au nord-ouest de la nécropole, est déménagé et disposé dans la chambre funéraire de la reine Moutnedjemet, dont la dépouille et les parures ont disparu à cette occasion.

Enfin, dans le vestibule, Montet a trouvé le cercueil d'argent, entreposé là, sans sarcophage de pierre, du pharaon Chéchonq II, de la XXII^e dynastie. Une femme gisait à sa gauche, alors qu'un homme reposait à sa

droite. Ces deux personnages sont des inconnus qui devaient compter parmi les proches de Chéchonq II.

Ces diverses ouvertures et fermetures de l'ensemble funéraire de Psousennès n'ont pas affecté le caveau de ce pharaon. Mais elles ont bouleversé l'ordonnance du mobilier des divers occupants, qui s'est trouvé « mélangé au petit bonheur » dans diverses chambres. En outre, il semble que la tombe du général Ankhefenmout ait été violée à l'occasion de l'enterrement de Chéchonq II.

Les transformations se succèdent ainsi pendant plus d'un siècle. A la fin de la XXII^e dynastie, le tombeau de Psousennès I^{er} avait donc contenu quelque huit personnes : le pharaon Psousennès I^{er}, son épouse Moutnedjemet, qui avait déjà disparu pour faire place au pharaon Amonémopé, le général en chef Ankhefenmout, le chef des archers Oundebaounded et enfin le pharaon Chéchonq II accompagné de deux inconnus. Le premier occupant des caveaux – soit Psousennès, soit Moutnedjemet – reposa vers 990 dans le complexe funéraire, alors que les derniers y furent placés vers 880 avant J.-C. Désormais, la tombe ne fut plus rouverte jusqu'aux fouilles de Montet en 1939-1940 et en 1945-1946.

115 Au cours de la III^e période intermédiaire, les pharaons du Delta prirent l'habitude d'envoyer à Thèbes une princesse de leur famille pour occuper la fonction de « divine adoratrice du dieu Amon ». Vouées au célibat, les jeunes filles se succédaient par adoption et jouissaient d'une influence politique considérable. C'est l'une d'entre elles, Karomâmâ, contemporaine d'Osorkon II et de Takelot II (vers 870-825 avant J.-C.) que figure cette magnifique statue de bronze, haute de 59 cm, conservée au Musée du Louvre, à Paris. Plus que l'élégance de la silhouette, c'est l'éblouissant décor incrusté d'argent, d'or rose et d'électrum qui force l'admiration.



116-117 A Tell el Moqdam dans le Delta, une tombe découverte en 1915 a livré les précieux bijoux de la mère d'Osorkon III. Ce splendide pectoral évoque la naissance du soleil nocturne, figuré sous l'aspect d'un bélier émergeant d'un lotus, et assisté par les déesses Isis et Maât. La sobre harmonie des figures de lapis et d'argent plaqué d'or sont proches, comme le thème, des bijoux de Tanis. Le revers porte la même composition, ciselée dans des feuilles d'or et rehaussée par les incrustations du lotus aux pétales cloisonnés qui apportent la seule note de couleur (hauteur : 11,7 cm).



116



117

Les tombeaux voisins de Chéchonq III et d'Osorkon II, également situés à l'angle sud-ouest de l'enceinte du temple de Tanis, furent retrouvés pillés.

Mais dans la chambre du pharaon Osorkon II, on déposa le fils qu'il avait eu avec la reine Karoâmâ. Il s'agit du jeune prophète d'Amon nommé Hornakht, qui mourut à l'âge de neuf ans, et dont les voleurs ne purent s'emparer de toutes les parures. Tel est le bilan par lequel s'achève la moisson de Montet dans la nécropole de Tanis.

Découvertes à venir

Est-ce à dire que Tanis a livré toutes ses sépultures royales ? Montet lui-même ne le pensait pas. Il écrivait en 1951, dans « Les Enigmes de Tanis », à ce propos : « Depuis que l'étude (des tombeaux mis au jour) est achevée, et que nous avons constaté qu'il n'y a pas d'autre sépulture dans leur voisinage, nous ne cessons de nous demander où se cachent les autres tombes royales des dynasties tanites. » Il ajoute : « Nous restons en effet convaincu qu'il y a encore dans le tell de Sâh des tombes royales. Cette conviction nous est venue en 1939 et en 1940, comme nous trouvions parmi le mobilier de Takelot II, de Chéchonq II et de Chéchonq III des objets funéraires ayant appartenu à leurs prédécesseurs. (...) Une découverte fortuite a fortifié en 1947 cette conviction. Le Bulletin du Musée de Boston publia cette année dans son numéro de juin un vase canope en albâtre, intact, dont l'inscription attirait sur le roi Smendès, père et prédécesseur de notre Psousennès, la bienveillance d'Amset et d'Isis. »

Mais, depuis un quart de siècle, le site de Tanis n'a plus livré de découverte capitale. On ne peut nier pourtant que les fouilles devraient, pour peu qu'elles reprennent avec des moyens importants, livrer d'autres tombes qui ont peut-être échappé au pillage. Il faudrait d'abord déterminer où pourrait se trouver, dans l'immense site, le reste de la nécropole des rois tanites. Car « ce n'est pas dans l'enceinte de Psousennès ni dans celle de Siamon que se dissimulent d'autres tombes de rois. Les archéologues de l'avenir devront les chercher et les trouveront peut-être hors de la partie centrale du tell de Sâh », écrivait encore Montet. Celui-ci pensait en particulier avoir découvert, au nord-est du site, une construction qui serait « une pyramide de briques crues et peut-être la sépulture d'un roi hyksos ».

On le voit, le champ d'études et de prospections que constitue Tanis est loin d'être épuisé. Quoi qu'il en soit, Pierre Montet n'a pas fait qu'y exhumer des richesses et des trésors. Il ne s'est pas borné non plus à révéler

l'existence de deux pharaons inconnus, qui ne figuraient pas au Livre des Rois (Amonémopé et Chéchonq II). Il a remis en lumière un âge du monde pharaonique jusqu'ici méconnu et dédaigné. Il a démontré que ce temps n'est pas celui du déclin et de la déchéance, comme on le croyait généralement, mais au contraire une époque où le prestige de l'Égypte était encore grand auprès de ses voisins. Les pharaons tanites de la XXII^e dynastie savent d'ailleurs reprendre la place prépondérante qu'occupe traditionnellement la vallée du Nil dans le commerce international, place que leur avaient un instant ravie les souverains d'Israël David et Salomon. Ils ont restauré les positions asiatiques de l'Égypte et étendu à la Libye, dont l'essor était neuf, leur mainmise pour de profitables entreprises.

Les fouilles de Tanis ont démontré en outre que les pharaons de cette époque se faisaient enterrer dans l'enceinte des temples, comme le feront, par la suite, selon Hérodote, les souverains de la période saïte qui seront leurs successeurs.

Réhabiliter la Basse Époque

Mais il faut saluer aussi la profonde réévaluation à laquelle aboutit le succès des fouilles de Tanis sur le plan des arts. Les découvertes de Montet révèlent des formes d'expression parfaitement abouties, pures et dépouillées. Les techniques y brillent d'une haute maîtrise, tant dans l'orfèvrerie proprement dite que dans la joaillerie et le décor polychrome ou la fonte du bronze à la cire perdue. Les arts du métal sont incontestablement superbement représentés dans le mobilier des tombes de Tanis. Certes, quelques pièces peuvent paraître plus faibles, et l'on constate une certaine baisse de niveau dans l'un ou l'autre centre de production. Mais n'est-ce pas là le propre de toutes les époques ?

En règle générale, les trois siècles qui vont de 1050 à 750 se révèlent une période faste pour l'orfèvrerie, quand bien même la sculpture, le bas-relief et l'architecture elle-même attestent un net déclin. Et si, politiquement, la vallée du Nil est alors mal unifiée, si l'antagonisme entre les souverains de Basse Égypte et les grands prêtres d'Amon, puis entre les rois d'origine libyenne de la XXII^e dynastie et les dignitaires religieux de Karnak marque une régression du pouvoir central, les rois de Tanis sont pourtant les représentants d'une autorité qui parvient à s'imposer jusqu'en Palestine et

en Libye, et qui maintient, grâce à ses ressources commerciales, l'art de cour et l'art funéraire à un niveau très remarquable.

L'ensemble des parures et bijoux, les masques d'or et les amulettes, la vaisselle sacrée et profane de Tanis représentent un prodigieux trésor artistique. Par son niveau de qualité, par son extraordinaire état de conservation, par son homogénéité – les pièces s'échelonnent sur une période d'un siècle seulement — , c'est là, incontestablement, l'une des plus sensationnelles découvertes archéologiques. Mais c'est aussi, pour tous ceux qui sont passionnés d'esthétique, la révélation d'un moment de l'histoire où l'homme donne avec plénitude et splendeur la mesure de son idéal de beauté dans les offrandes qu'il fait au défunt pour sa vie d'outre-tombe. Il y a trois mille ans, des artisans d'une habileté et d'un goût supérieurs ont su innover tout en perpétuant les techniques de l'or, de l'argent et de l'émail que leurs ancêtres avaient domestiquées, pour en faire le viatique d'immortalité éblouissant de quelques obscurs pharaons d'une époque oubliée.

Ces orfèvres sont parvenus, dans certains cas, à épurer, à simplifier, à affiner les formes, afin d'élaborer le style vigoureux et sobre qui fait l'originalité des bijoux de Tanis. Pour d'autres objets, ils ont recouru aux modes d'expression traditionnels, avec leurs débordements luxuriants de couleurs et leurs accumulations d'images prophylactiques. Ils offrent ainsi de l'orfèvrerie égyptienne des exemples dont la variété rend bien compte d'une haute civilisation, où coexistent les courants novateurs et le respect de l'héritage du passé.

Chacun des bracelets, des pectoraux, des colliers, chacune des bagues, des coupes ou des amulettes fait notre admiration, tant par ses lignes et sa finesse d'exécution que par son sens extraordinaire de la polychromie ou du métal nu. Et les masques funéraires nous émeuvent par les traits individuels qu'ils révèlent au delà des conventions idéalisées de l'art égyptien.

Enfin, avec cette superbe vaisselle qui apporte des modèles que l'on ne connaissait parfois que par les bas-reliefs des temples ou des tombes, les découvertes de Tanis enrichissent considérablement notre savoir sur l'art du métal en Egypte. C'est tout ce legs qui fait du trésor de Tanis l'un des témoignages les plus exaltants de l'esthétique au pays des pharaons.

Ainsi le bilan qu'autorisent les trésors mis au jour à Tanis est-il positif pour l'Egypte. Et dans cette réévaluation d'une époque entière, tout le mérite revient au grand égyptologue que fut Pierre Montet. Il sut faire

œuvre originale et sortir des sentiers battus pour renouveler l'histoire de la Basse Epoque égyptienne. Par son flair de chercheur et sa passion d'archéologue, il a remis en pleine lumière une page glorieuse de l'art pharaonique.

H. St.

Remerciements

L'auteur et photographe exprime aux personnalités suivantes sa très vive " reconnaissance pour les autorisations officielles aimablement accordées lors des prises de vues destinées à cet ouvrage :

- M. le D^r Ahmed Kadry, président de l'organisation des Antiquités égyptiennes, auprès du ministère de la Culture au Caire,
- M. le D^r Mohammed Saleh, directeur du Musée égyptien du Caire, qui fit preuve d'une précieuse coopération,
- M. Jean-Louis de Cénival, conservateur en chef du département des Antiquités égyptiennes au Musée du Louvre, Paris, et commissaire de l'exposition « Tanis » au Grand-Palais, Paris, en raison des grandes facilités qu'il lui a données.

D'autre part, il est heureux de rappeler la part active qu'ont prise MM. Jean Cuendet et Luciano Mordasini, ambassadeurs de Suisse au Caire, ainsi que M. Gerhard Haeny, directeur de l'Institut suisse du Caire, dans les contacts avec les Autorités de la République arabe d'Egypte.

Il remercie également M^{me} Camille Montet-Beaucour pour l'avoir autorisé à reproduire les dessins et documents photographiques extraits de « La Nécropole royale de Tanis », de Pierre Montet, qui figurent en pages 64, 83, 86, 102-103 et 127.

Il signale que les photos d'archives publiées en noir/blanc en pages 40, 55, 71 et 76, réalisées lors de l'ouverture des tombes de Tanis en 1939-1946, lui ont été fournies par l'Agence Keystone, Paris.

Il est reconnaissant en outre à M^{me} Edna R. Russmann, conservateur adjoint au département d'Art égyptien du Metropolitan Museum of Art à New York, pour les intéressants renseignements qu'elle lui a communiqués.

Il exprime aussi sa gratitude à M^{me} Marie-Françoise de Rozières, responsable des restaurations au département d'Égyptologie du Louvre,

pour son attentif concours lors des prises de vue au Caire et à Paris.
Enfin, il ne saurait achever sans souligner la sympathique collaboration qui s'est établie avec M^{me} Christiane Ziegler, conservateur au Musée du Louvre et commissaire de l'exposition « Tanis », pour la réalisation de cet ouvrage.

Notice biographique

**Pierre Montet,
1885-1966**

Auteur d'une des plus importantes découvertes de toute l'archéologie, Pierre Montet est né le 27 juin 1885 à Villefranche-sur-Saône, dans le Beaujolais. Dès sa licence de lettres, en 1905, il décide de se consacrer à l'égyptologie et suit les cours de Victor Loret à Lyon. On le trouve en janvier 1910 au Caire, où il est pensionnaire de l'Institut français d'Archéologie orientale. Il s'attache d'emblée à la fouille, tant à Abou Roach, au nord de Guizeh, dans une nécropole des premières dynasties, qu'en Moyenne Egypte, dans les tombes d'Assiout et de Beni Hassan. Puis il part en expédition à dos de chameau vers le défilé du Ouadi Hammamat. Sur cette route antique reliant la vallée du Nil à la mer Rouge, d'où partaient les expéditions vers le Pount, les carriers égyptiens extrayaient le grès, le schiste et le basalte. Montet y relève de nombreuses inscriptions inédites qui figurent dans une publication datée de 1912, où il apporte les résultats de cette mission réalisée avec le géologue Couyat dans des conditions difficiles.

Lorsque éclate la Première Guerre mondiale, Pierre Montet est mobilisé et se comporte si courageusement qu'il est l'objet de distinctions. Il parcourt en particulier les régions du Proche-Orient, où il est en contact avec des terres d'histoire. Dès la fin du conflit, en 1919, il est nommé professeur d'égyptologie à l'université de Strasbourg. De 1920 à 1924, il dirige des fouilles dans l'antique port de Byblos, où les pharaons, avant même l'Ancien Empire, vont chercher le bois de cèdre. Il y poursuit les travaux commencés en 1860 par Ernest Renan. Déjà son flair de fouilleur se révèle : il découvre les tombes royales gibiliques, et en particulier une série de sépultures inviolées, contemporaines du Moyen Empire. Celles-ci contiennent un riche mobilier, formé pour une large part d'objets égyptiens.

En outre, il met au jour, avec le beau sarcophage d'Ahiram, la plus ancienne inscription alphabétique alors connue. Il trouve aussi deux temples, dont l'un est consacré à une divinité égyptienne, confirmant ainsi les étroites relations qui existaient entre la vallée du Nil et la côte phénicienne. Un ouvrage en deux volumes intitulé « Byblos et l'Egypte » apportera en 1928 les résultats de ces fouilles.

Entre temps, Pierre Montet a publié sa thèse consacrée aux bas-reliefs et peintures décorant les tombes de la région memphite et de la Moyenne Egypte : c'est en 1925 que paraît cet ouvrage intitulé « Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire ». L'auteur y dresse le répertoire des thèmes illustrés sur les murs des mastabas et en fournit une interprétation cohérente, formant une remarquable synthèse.

Editeur, Pierre Montet fonde en 1928 et dirige la revue d'égyptologie « Kemi », consacrée à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et coptes. C'est là que paraîtront plusieurs articles relatifs à ses découvertes de Tanis.

En 1928 commence en effet pour Montet l'exploration de Tanis, sur laquelle il est superflu de s'étendre ici. Ses fouilles fructueuses s'y poursuivront jusqu'en 1956, avec quatre années d'interruption pendant la Seconde Guerre mondiale. Il publie les résultats de ses recherches tant en 1942 dans son « Tanis, douze années de fouilles dans une capitale oubliée du Delta égyptien » que dans sa monumentale somme en trois grands tomes intitulée « La Nécropole royale de Tanis », 1947-1960.

Dès 1948, Montet est nommé professeur au Collège de France et en 1953 il est élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En 1963, il est président de cette dernière institution et président de l'Institut de France. Pierre Montet « travailla jusqu'à la dernière minute de sa vie », écrit son collègue Jacques Vandier. « Quelques heures avant sa mort, ajoute-t-il, il était parmi nous, prenant une part active à nos travaux. Dans la nuit qui suivit cette séance, il s'endormit pour ne plus se réveiller. » C'était le 18 juin 1966. Montet allait entrer dans sa quatre-vingt-deuxième année.

Et l'égyptologue Serge Sauneron peut conclure : « Pierre Montet fut un archéologue et un savant au plein sens du terme. Byblos et Tanis lui doivent leur résurrection. »

Dates des découvertes des tombes de Tanis

1928

Montet obtient l'autorisation de fouiller à Tanis

1929

Début des fouilles de Montet à Tanis

1939

27 février à 14 h : Montet pénètre dans la sépulture violée d'Osorkon II

18 mars : Montet pénètre dans la sépulture de Psousennès et découvre dans le vestibule le sarcophage d'argent du pharaon Chéchonq II

20 mars : visite des conservateurs du Musée du Caire

21 mars : ouverture du sarcophage d'argent de Chéchonq II en présence du roi Farouk

6 avril : Montet emporte les trésors de Chéchonq II au Musée du Caire

30 avril : fin de la saison des fouilles à Tanis

1940

15 janvier : reprise des travaux de la mission de Tanis et fouille de la sépulture du prince Hornakht dans le tombeau d'Osorkon II

15 février : ouverture du caveau de granit du pharaon Psousennès I^{er}

28 février : ouverture du sarcophage de granit noir de Psousennès I^{er}, en présence du roi Farouk, qui demande à Montet de poursuivre ses fouilles

1^{er} mars : ouverture du cercueil d'argent de Psousennès, avec l'aide du chanoine Drioton

3-7 mars : enlèvement des parures de Psousennès

7 mars : le trésor de Psousennès est emmené au Caire et exposé au Musée égyptien

16 avril : Montet entre dans le caveau occupé par le pharaon Amonémopé

17 avril : ouverture du sarcophage d'Amonémopé, en présence du roi Farouk

3 mai : Montet emmène le trésor d'Amonémopé sous bonne garde au Caire, où il est exposé au Musée égyptien

13 mai : Montet quitte l'Égypte et ne reviendra qu'en 1945

1945

15 avril : Montet de retour en Égypte

18 avril : reprise des fouilles par la mission de Tanis

30 juin : fin de la saison des fouilles à Tanis

1946

23 janvier : début de la quatorzième campagne de fouilles à Tanis

13 février : découverte par Alexandre Lézine, de la mission Montet, de la tombe d'Oundebaounded, dans la sépulture de Psousennès I^{er}

8 avril : fin de la saison des fouilles à Tanis

Bibliographie sommaire

- Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, « Séances des 22 février et 1^{er} mars 1946 sur les découvertes de Tanis », in *Comptes rendus des séances de l'année 1946*.
- Aldred, Cyril, *Jewels of the Pharaohs*, Londres, 1971.
- Beckerath, Jürgen von, *Tanis und Theben*, Glückstadt, 1951.
- La Bible de Jérusalem*, Paris, 1956.
- La Bible de la Pléiade, l'Ancien Testament*, par Edouard Dhorme, Paris, 1956.
- The Cambridge Ancient History*, vol. III, *The Middle East, the Greek World and the Balkans to the 6th Century B.C.*, new édition, Cambridge, 1982 (fasc. 1).
- Cénival, Jean-Louis de, *Egypte*, collection « Architecture universelle », photos par Henri Stierlin, Fribourg, 1964.
- Daumas, François, *La Civilisation de l'Égypte pharaonique*. Paris, 1965.
- Dictionnaire de la Bible*, supplément, Paris (dès 1928), arrivé à la lettre S (1985).
- L'Égypte du crépuscule*, collection « L'Univers des formes », Paris, 1980.
- Feucht-Putz, E., *Die königlichen Pektore*, Bamberg, 1967.
- Gamer-Wallert, I., *Ägyptische und Ägyptisierende Funde von der Iberischen Halbinsel*, Wiesbaden, 1978.
- Gomaa, F., « Die libyschen Fürstentümer des Delta », in *TAVO Beihefte B* 6, 1974.
- Histoire universelle I*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1956.
- Kitchen, K.A., *The Third Intermediate Period in Egypt*, Warminster, 1973 ; 2e éd. avec supplément, Warminster, 1986.
- Lexikon der Ägyptologie*, article « Tanis », Wiesbaden, 1985.
- Lucas, Harris, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, 4e éd., Londres, 1962.
- Malaise, M., *Les Scarabées de cœur dans l'ancienne Égypte*, Bruxelles, 1978.

- Montet, Pierre, *Byblos et l’Egypte, quatre campagnes de fouilles à Gebeil*, 2 vol., Paris, 1928.
- , « Colliers royaux trouvés dans les tombes de Tanis », in *Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot*, vol. 41, 1941.
- , *Le Drame d’Avaris, essai sur la pénétration des Sémites en Egypte*, Paris, 1941.
- , *L’Egypte et la Bible*, Neuchâtel, 1959.
- , *Les Enigmes de Tanis*, Paris, 1952.
- , « Les Hôtes du tombeau de Psousennès », in *Revue archéologique*, 6e série, tomes XIX-XX, Paris, 1943.
- , *Isis, ou la recherche de l’Egypte ensevelie*, Paris, 1956.
- , « Le Lac sacré de Tanis », in *Mémoires de l’Institut national de France*, tome XLIV, 2e partie, Paris, 1972.
- , « La Nécropole des rois tanites », in *Kémi*, IX, 1942.
- , *La Nécropole royale de Tanis*, 3 vol. : I. *Les constructions et le tombeau d’Osorkon II à Tanis*, Paris, 1947 ; II. *Les constructions et le tombeau de Psousennès à Tanis*, Paris, 1951 ; III. *Les constructions et le tombeau de Chéchanq III à Tanis*, Paris, 1960.
- , « La Nécropole royale de Tanis à la fin de 1945 », in *Annales du Service des Antiquités d’Egypte*, tome XLVI, 1947.
- , *Les Nouvelles Fouilles de Tanis*, Paris, 1933.
- , « La Quatorzième Campagne de fouilles à Sâh el Hagar, le caveau d’Oundebaounded », in *Annales du Service des Antiquités d’Egypte*, tome XLVII, 1948.
- , *Les Reliques de l’art syrien en Egypte*, Paris, 1937.
- , *Tanis, douze années de fouilles dans une capitale oubliée du Delta égyptien*, Paris, 1942.
- , « Vases sacrés et profanes du tombeau de Psousennès », in *Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot*, vol. 38, 1941, et vol. 43, 1949.
- Niowski, Andrzej, « Problems in the Chronology and Genealogy of the XXIst Dynasty, New Proposals for their Interpretation », in *JARCE* 16, 1979.
- Pirenne, Jacques, *Histoire de la civilisation de l’ancienne Egypte*, 3 vol., Neuchâtel, 1961-1963.
- Sauneron, Serge, « Pierre Montet 1885 – 1966 », in *Kémi*, XVIII, 1968. et Stierlin, Henri, *Edfou et Philae, derniers temples d’Egypte*, Paris, 1975.
- Stierlin, Henri, *Egypte, des origines à l’Islam*, Paris, 1984.

- , *Le Monde des pharaons*, Paris 1978, Genève, 1982.
- Trigger, Kemp, O'Connor, Lloyd, *Ancient Egypt, a Social History*, Cambridge, 1985.
- Vandier, Jacques, « Eloge funèbre de Pierre Montet », in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, séance du 8 juillet 1966.
- Vernier, Emile, *La Bijouterie et la Joaillerie égyptiennes*, MIFAO II, Le Caire, 1907.
- , *Bijoux et orfèvrerie*, 2 vol., Catalogue général du Musée du Caire, Le Caire, 1927.
- Vilimkova, M., *Chefs-d'œuvre de l'art égyptien*, Paris, 1949.
- Wilkinson, A., *Ancient Egyptian Jewellery*, Londres, 1971.
- Yoyotte, Jean, « Les Principautés du Delta au temps de l'anarchie libyenne », in *Mélanges Maspéro*, I. 4. 1961.
- , *Trésors des pharaons*, Genève, 1968.

Une partie des traductions de textes égyptiens sont extraites de :

Barguet, *Le Livre des Morts des anciens Egyptiens*, Paris, 1967.

Goyon, *Rituels funéraires de l'ancienne Egypte*, Paris, 1972.

Schott-Krieger, *Les Chants d'amour de l'Egypte ancienne*, Paris, 1956.

Tableau chronologique (I)

Dates et époques	Basse Egypte	Haute Egypte	Art et culture en Egypte	Histoire extérieure: Proche- et Moyen-Orient
ANCIEN EMPIRE				
III ^e dyn. 2800 av.J.-C.	Tombeaux de Saqqarah Djezer, pharaon, avec l'architecte Imhotep, à Saqqarah	Abydos, tombeaux des premières dynasties	Architecture de pierre Pyramide à degrés, enceinte	I ^{re} dynastie d'Ouïrouk Byblos, colonie égyptienne
IV ^e dynastie 2720 2690 2600	Pyramide inachevée de Sekhemkhet à Saqqarah Snéfrou à Meïdoum et Dashour Chéops à Guizeh Chéphren Mykérinos	 Culte d'Osiris à Abydos	 Pyramide rhomboïdale, Dashour Trésor de la reine Hétephères Grandes pyramides, Sphinx Barque de Chéops	I ^{re} dynastie d'Our
V ^e –VI ^e dyn. 2393 2336–2242	Teti à Saqqarah Pépi I ^{er} Pépi II: 94 ans de règne	Hypogées d'Assouan	Textes des pyramides	Sargon d'Agadé
I ^{re} PÉRIODE INTERMÉDIAIRE				
2260–2220 Révolution générale dans toute l'Egypte: misère, famines, arrêt de la production agricole et artisanale				
MOYEN EMPIRE				
2100 XII ^e dyn.	Aménémhat I ^{er} à Licht	Mentouhotep, roi de Thèbes et fondateur de la XI ^e dyn.	Temple de Mentouhotep à Deir el Bahari (Thèbes) Art égyptien à Byblos Bijoux de Dashour, Illahoun et Licht Chapelle blanche à Karnak	Chute de l'empire d'Agadé Domination égyptienne à Byblos III ^e dynastie d'Our
2000 1850	Sésostris I ^{er} Aménémhat III	La Nubie aux Egyptiens		Ancien Empire des Hittites Abi-Shemou de Byblos I ^{re} dynastie de Babylone L'Egypte perd ses possessions d'Asie
1800	Colonisation du Fayoum		Palais dit du «Labyrinthe»	Migration de la tribu d'Abraham Ancien Empire d'Assyrie Hammourabi, roi de Babylone Les Mycéniens en Grèce
1775 XIII ^e et XIV ^e dyn. 1730	Pénétration des Hyksos dans le Delta	Occupation par les Hyksos		
II ^e PÉRIODE INTERMÉDIAIRE				
XV ^e –XVI ^e dyn. 1670–1580	Les Hyksos maîtres de toute l'Egypte Les rois hyksos résident à Avaris, culte de Seth	Khamôsis refoule les Hyksos de Haute et Moyenne Egypte	Tombs thébaines à petites pyramides	
NOUVEL EMPIRE				
1580 XVIII ^e dyn. 1558 1530	Ahmosis chasse les Hyksos du Delta et les poursuit en Palestine	Domination de Thèbes dès les rois Khamôsis et Ahmôsis qui fondent la XVIII ^e dyn. Aménophis I ^{er} Thoutmôsis I ^{er}	Développement du temple de Karnak Armes d'Ahmôsis et bijoux de la reine Ah-Hotep	Conquêtes égyptiennes en Palestine Conquête égyptienne en Syrie Conquête égyptienne au Soudan
1500		Hatchepsout, règne en pharaon	Tombs de la Vallée des Rois, à Thèbes	Thoutmôsis I ^{er} passe l'Euphrate
1483		Thoutmôsis III	Temple de Hatchepsout: Deir el Bahari Texte du Livre des Morts	Ruine de Cnossos Apogée de Mycènes Expansion de l'Egypte en Asie et en Afrique
1372		Aménophis IV – Akhenaton	Hymne au Soleil d'Akhenaton	Crise de l'autorité égyptienne en Palestine
1364 1354		Akhenaton fonde Tell el Amarna Toutankhamon sur le trône de Thèbes rétablit le culte d'Amon à Karnak	L'art de style amarnien	
1343 XIX ^e dyn. 1314 1312		Horemheb Ramsès I ^{er} fonde la XIX ^e dyn. à Thèbes Séthi I ^{er}	Trésor de Toutankhamon à la Vallée des Rois	
1301–1235	Fondation de Pi-Ramsès dans le Delta oriental	Ramsès II	Hypostyle du Temple de Karnak Temples d'Abou Simbel Ramesseum de Thèbes	Séthi I ^{er} reconquiert la Syrie Bataille de Qadesh Salmanasar I ^{er} , roi d'Assyrie Toukoulri-Ninourta bat les Hittites à Karkémish
1235–1224 1230	Bataille contre les «Peuples de la Mer»	Merenptah		

Tableau chronologique (II)

Dates et époques	Basse Egypte	Haute Egypte	Art et culture en Egypte	Histoire extérieure: Proche- et Moyen-Orient
XX ^e dyn. 1198–1168 1198, 1188	Ramsès III siège à Pi-Ramsès Deux victoires sur les « Peuples de la Mer » chassés d’Egypte Durant les derniers Ramessides: révoltes dans le Delta	Troubles de succession De Ramsès IV à Ramsès XI: désordres et féodalisation	Ramsès III édifie le temple de Médinet Habou (Thèbes)	Alliance biblique avec Moïse vers 1230 av. J.-C. L’Empire d’Asie restauré 1163: Ashour Dan I ^{er} prend Babylone Perte des positions égyptiennes en Asie
1100	Guerre des Impurs et destruction de Pi-Ramsès Montée de la puissance des Méchouches en Basse Egypte	Hérihor, grand prêtre du clergé d’Amon à Karnak	Pillage des tombes royales de la Vallée des Rois Arrêt de la production artistique	Déclin de l’influence de l’Egypte 1137: Nabuchodonosor, roi de Babylone 1120: les Philistins soumettent les Hébreux
1085–1069	Fin des Ramessides			
PÉRIODE DE TANIS ET PRÉTENDUE III ^e PÉRIODE INTERMÉDIAIRE				
XXI ^e dyn. 1060–1036	Smendès I ^{er} règne à Tanis	1080–1074 Hérihor, grand prêtre à Karnak, règne sur la Haute Egypte	Vers 1080: voyage à Byblos d’Ounamon Hérihor fait cesser le pillage des tombes Temple de Tanis	1040: Les Araméens ravagent la Babylonie 1040: le roi Samuel 1030–1010: Saül
1036–989	Psousennès I ^{er} règne à Tanis	1070–1045 Pinedjem I ^{er} à Thèbes 1045–1029 Pinedjem I ^{er} , roi de Haute Egypte	Trésor de Psousennès I ^{er} Trésor d’Amonémopé à Tanis	1010–970: David 1000: prise de Jérusalem par David 970–931: règne de Salomon Monopole commercial de Jérusalem Salomon épouse la fille de Psousennès II
989–981 981–976 976–958 958–945	Amonémopé règne à Tanis Osochor Siamon Psousennès II	990–969 Pinedjem II 969–945 Psousennès III	Pinedjem II regroupe les momies royales dans les caches de Deir el Bahari	
XXII ^e dyn. 945–924 945	Souverains d’origine libyenne Chéchonq I ^{er} règne à Tanis Jéroboam se réfugie à Tanis	Chéchonq impose son autorité aux grands prêtres de Karnak	Donation d’Osorkon I ^{er} aux temples du Delta Chéchonq II enseveli dans la tombe de Psousennès I ^{er} Bronze de Karôâmâ Tombe d’Osorkon II à Tanis	Retour de Jéroboam en Israël 925: Chéchonq I ^{er} prend Jérusalem 888: Toutoulti-Ninourta II, roi d’Assyrie 863: Achab, roi d’Israël 805: les Assyriens en Palestine 776: première Olympiade
924–889 890 874–850	Osorkon I ^{er} Chéchonq II corégent Osorkon II	Les grands prêtres nommés par les souverains tanites		
825–773	Chéchonq III Morcellement du Delta			
XXIII ^e dyn. 818–793	Petoubastis L’Egypte à nouveau divisée			753: Fondation de Rome 732: Damas prise par les Assyriens 721: Israël pris par les Assyriens
767–730 730–715	Chéchonq V Osorkon IV	Takelot III, fils d’Osorkon III, règne en Haute Egypte		
XXIV ^e dyn. à Saïs 730–720	Tefnakht I ^{er}	Vacance du pouvoir à Thèbes Gouverneurs éthiopiens		705: Sargon II roi de Babylone
XXV ^e dyn. 747–716 716–702 690–664 671 669 667	Empire éthiopien ou kouchite sur l’Egypte entière Piankhy Chabako, pharaon résident à Napata Taharqa Les Assyriens dans le Delta Taharqa reprend Memphis Assourbanipal occupe le Delta	 Assourbanipal prend Thèbes	Pyramide de Piankhy à Napata Pyramide de Taharqa	705–681: guerre de Sennéchérib contre la Palestine et Jérusalem 689: Sennéchérib détruit Babylone 681: Assarhaddon, roi d’Assyrie 669: Assourbanipal, roi d’Assyrie
PÉRIODE DE LA RENAISSANCE SAÏTE				
XXVI ^e dyn. 663 609–594	Psammétique I ^{er} règne à Memphis Psammétique chasse Assyriens et Ethiopiens Nécho II	Psammétique confère une autonomie limitée aux grands prêtres de Karnak	Renouveau des arts: style de l’Ancien Empire Réouverture du canal mer Rouge-Méditerranée	648: Assourbanipal prend Babylone 612: les Mèdes s’emparent de Ninive, capitale assyrienne

Index

Les chiffres en caractères romains renvoient au texte et aux légendes portant une lettre. Les chiffres en italique renvoient aux légendes portant un numéro.

Abi-Shemou, roi de Phénicie

Aboukir

Achéens

Afghanistan

Afrique

Agatharchide

Ah-Hotep, reine

Ahmôsis

Akhem

Akhenaton (Aménophis IV)

Akhet-Aton

Aldred, Cyril

Amarna

Aménémhat III

Amenhotep

Aménophis III

Amers, lacs

Amon

Amonémopé

Amon-Ré-Horakhti

Amsit

Ancien Empire

Ankhefenmout

Anubis

Arabie

Aram de Damas

Araméens

Asie Mineure

Aspalta

Assouan

Assyrie

Athribis

Avaris

Baal

Babylone

Babylonie

Banebdjed

Barakhel

Barsanti

Basse Epoque

Bastit (Bastet)

Bérard, Victor

Bonaparte, Napoléon

Bouto

Brunton, Paul

Bubastis

Bucher, égyptologue

Busiris

Byblos

Caire, Le

Musée

Canaan

Canope

Capart, Jean

Carnarvon, George Herbert, comte de

Carter, Howard

Cassitérides, îles

Cénival, Jean-Louis de

Champollion, Jean-François

Chéchonq I^{er}
Chéchonq II
Chéchonq III
Chéops
Chéops, pyramide de
Chéphren
Chypre
Cime de l'Occident
Cnossos
Coptos
Cordier, Louis
Cyclades
Cyrénaïque

Dakhleh
Dashour
Daumas, François
David, roi d'Israël
Deir el Bahari
Deir el Medineh
Delta
Dendéra
Derry, D.E.
Dhorme, Edouard
Diodore de Sicile
Djéhouti
Djezer
Dolomieu, Dieudonné
Doriens
Douamoutef
Drioton, Etienne
Drovetti, Bernardino
Dunand, Maurice
Dussaud, René

Edfou

Edom
Egypte
 Basse
 Haute
 Moyenne

Eilat
Espagne
Euphrate

Farouk, roi d’Egypte
Fayoum
Fouad I^{er}, roi d’Egypte
Fougerousse

Gardiner, Alan
Gebel Silsileh
Gibraltar
Gilgamesh
Goyon, Georges
Grèce
Griffith, Francis LI.
Grousset, René
Guizeh

Hadadézer
Hammamat, Ouadi
Hapi
Harakhté
Hatchepsout
Hathor
Hébreux
Hénouttaouy
Hérakléopolis
Hérihor
Hérodote
Héryshef

Hétephérès
Hiérakonpolis
Hiram, roi de Tyr
Hittites
Horemheb
Hornakht
Horsaisé
Horus
Houroun
Hyksos

Inde
Ipouki
Isis
Israël

Jéroboam
Jérusalem
Temple de
Juda

Kama
Karkémish
Karnak
Karoâmâ (Karomâmâ)
Kha
Khnoum
Khonsou
Khonsou-Neferhotep
Kitchen, Kenneth A.

Laurion
Leclant, Jean
Lézine, Alexandre
Liban, monts
Libye, Libyens
Licht

Lyciens

Ma voir Méchouech

Maât

Mace, A.C.

Manéthon

Manzaleh, lac

Mariette, Auguste

Maspéro, Gaston

Méchouech

Médinet Habou

Méditerranée

Meidoum

Memphis

Mendès

Mentouhotep

Merenptah

Mésopotamie

Moïse

Montet, Pierre

Montet-Beaucour, Camille

Morgan, Jacques de

Mout

Moutnedjemet

Moyen Empire

Mycéniens

Nebamon

Néchao II

Neith

Nekhbet

Nephtys

Nil

Vallée du

Ninive

Nokrachi Pacha

Nout
Nouvel Empire
Nubie

Oronte
Osiris
Osiris-Sokaris
Osochor
Osorkon I^{er}
Osorkon II
Osorkon III
Ounamon
Oundebaounded
Ousermaâtré

Palestine
Palmyre
Pasenisis
Pépi II
Persique, golfe
Pétosiris
Pétra
Petrie, Sir William Matthew Flinders
Phéniciens
Phénicie-Palestine
Philistins
Piankhi
Pinedjem I^{er}
Pi-Ramsès
Pirenne, Jacques
Pithom

Plutarque
Pount
Proche-Orient
Psousennès I^{er} passim ;

Psousennès II

Ptah

Qadesh, bataille de

Qantir

Québéhsénouf

Ramesseum

Ramsès II

Ramsès III

Ramsès IV

Ramsès VI

Ramsès XI

Ré

Rekhamiré

Renan, Ernest

Rifaud

Roboam

Rouge, mer

Russmann, Edna R.

Saba, reine de

Saïs

Saleh, Mohammed, Dr

Salmanasar I^{er}

Salomon, roi d'Israël

Samuel

Sân el Hagar

Saqqarah

Sauneron, Serge

Sekhemkhet

Sekhmet

Selkit

Sémites

Sésostris I^{er}

Seth

Séthi I^{er}
Séthi II
Shémaya
Siamon
Sidky Pacha
Sidon
Sinaï
Smendès
Snéfrou
Sobekemsaf
Sokar (Sokaris)
Somalie
Soudan
Soutéens
Syrie
Syro-Palestine

Takelot II
Takoushit
Taousert, reine
Tartessos
Tell el Moqdam
Thèbes
Thoutmôsis III
Tigre
Tôd
Toukouliti-Ninourta, roi d'Assyrie
Toum
Toumilat, Ouadi
Tourah
Toutankhamon
Troie
Twosré, reine
Tyr

Vallée des Rois

Vaux, R.P. de
Vernier, Emile

Winlock, H.E.

Zagazig

Les cartes ont été spécialement dessinées pour cet ouvrage par José Conesa, qui a également réalisé les plans figurant en pages 44, 50 et 60, d'après les relevés d'Alexandre Lézine, de la Mission Montet à Tanis.

© Office du Livre S.A., Fribourg (Suisse)

Tous droits réservés. Reproduction même partielle interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur

ISBN 2.02.009488-6

Imprimé en Autriche 3/87

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782021266863) le 23 septembre 2016.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>